

LE FIGARO

Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur » Beaumarchais

AUJOURD'HUI, VOTRE JOURNAL
SE MET AUX COULEURS
DE LA SÉRIE DISNEY+
« BECOMING KARL LAGERFELD »

LE FIGARO SCOPE

• **PARIS** : LES MEILLEURES GLACES DE LA SAISON
• **CAP FERRET** : LES NOUVELLES TABLES
BISTRONOMIQUES • **CABOURG** : UN WEEK-END
ROMANTIQUE ENTRE PROUST ET CINÉMA **PAGES 38 À 41**

Christophe Loue.

CHANEL

LE DÉPART DE LA STYLISTE
VIRGINIE VIARD RELANCE
LE MERCATO **PAGE 34**



L'Ukraine au cœur des commémorations du D-Day

Ovationné par les chefs d'État et de gouvernement et par les vétérans d'Omaha Beach, Volodymyr Zelensky a été intronisé comme le champion actuel du combat pour la liberté. « Le 6 juin est un jour sans fin », a proclamé le président de la République. **PAGES 4 À 8 ET L'EDITORIAL**

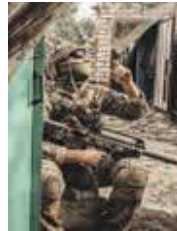
Emmanuel Macron: « Nous sommes tous des enfants du Débarquement »

Avant de s'exprimer aux JT de 20 heures de TF1 et France 2, le chef de l'État a poursuivi jeudi son marathon mémoriel. Entouré des principaux dirigeants occidentaux, il a profité de ses différentes prises de parole pour distiller quelques messages en vue des européennes. **PAGES 4 À 6**



Joe Biden: « Nous ne céderons pas face au tyran russe »

Le président américain a clairement établi un parallèle avec le conflit ukrainien. « Ce qui a été fait ici ne doit pas être oublié », a dit Joe Biden. « Le manque d'engagement a un prix », et celui qui veut le connaître « n'a qu'à venir ici, en Normandie », face aux 10 000 croix du cimetière de Colleville-sur-Mer. **PAGE 6**



Sur le Dniepr, la résistance héroïque des soldats ukrainiens

Comme en écho aux terribles combats du D-Day, les troupes d'infanterie de marine ukrainiennes livrent depuis bientôt huit mois, loin des regards, une lutte dantesque pour défendre une fragile tête de pont établie dans le village de Krynky, sur la rive orientale du Dniepr. Le récit de notre envoyé spécial. **PAGE 8**

EUROPÉENNES

Dans les Alpes-Maritimes, duel à distance entre Hayer et Bellamy avant le scrutin **PAGE 9**

FIGARO OUI FIGARO NON

Réponses à la question de jeudi :

Êtes-vous favorable à l'envoi d'instructeurs militaires français en Ukraine ?

OUI 39% NON 61%

VOTANTS : 166 572

Votez aujourd'hui sur lefigaro.fr

Approuvez-vous la prise de parole de Volodymyr Zelensky devant l'Assemblée nationale à deux jours des élections européennes ?

GÉRALDINE MARTENS; ALBERT LORES POUR LE FIGARO; BENOÎT TESSIER/REUTERS; C. ARCHAMBAULT/AFAP

ÉDITORIAL par Philippe Gélie

Guerre et paix en Normandie

Dans le tableau soigneusement composé des commémorations, on a pu croire, ce jeudi, que les vingt-cinq chefs d'État et de gouvernement rassemblés sur les plages de Normandie étaient tous là pour la même raison : honorer le courage et le sacrifice des libérateurs à travers les derniers survivants du D-Day, presque tous centenaires. De vibrants hommages ont été rendus aux héros du Débarquement, à la lumière des exploits du passé et des enjeux du présent : pour les dirigeants occidentaux, les vétérans servent plus que jamais d'exemples, à l'heure de choix cruciaux entre guerre et paix. Malgré ce rare unisson, les têtes d'affiche des célébrations portent des ambitions distinctes. Volodymyr Zelensky, « guest-star » en tee-shirt kaki, se revendique comme la nouvelle incarnation de la résistance aux forces de l'oppression. Il en attend des dividendes concrets, sous forme d'appui militaire dans la dureté face à l'agresseur russe. Pour lui, l'enjeu est de mettre les Occidentaux devant leurs responsabilités, en premier lieu celle d'accorder leurs actes à leurs paroles. Quitte à assortir ses remerciements de reproches, qui pourraient lui aliéner ceux dont il dépend.

Pour Joe Biden, président-candidat, le défi n'est pas moins complexe. Inscrivant ses pas dans ceux de Ronald Reagan, dont le discours sur « les gars de la pointe du Hoc » avait relancé la campagne en 1984, il lui faut convaincre les électeurs que le soutien à l'Ukraine est indispensable maintenant, afin d'éviter une répétition de l'Histoire beaucoup plus coûteuse pour l'Amérique. Il doit y parvenir sans donner l'impression de s'enliser en Ukraine, ni d'entraîner son pays dans une guerre frontale avec la Russie. En embuscade, Donald Trump prépare ses flèches pour leur débat télévisé à la fin du mois.

Zelensky, Biden, Macron : trois défis

Emmanuel Macron, enfin, ne se contente pas du rôle de maître de cérémonie. Il veut être le chef de file de la résistance européenne à Vladimir Poutine, quitte à exposer la France aux menaces de plus en plus explicites de Moscou. L'annonce de l'envoi d'instructeurs en Ukraine lui brûle les lèvres, mais la coalition qu'il prétend mener tarde à voir le jour. Y ira-t-il seul ou presque ? À trois jours des élections européennes, comme au regard de l'Histoire, le pari serait osé. ■



*Gucci, plus qu'une sensation

À notre numéro un.

Jannik Sinner par Riccardo Raspa



GUCCI

*is a feeling**



Même à un rendez-vous avec l'Histoire, Emmanuel Macron est en retard. Coutumier du fait, le président de la République est arrivé une vingtaine de minutes après l'horaire de début de la cérémonie franco-britannique, la première à laquelle il a participé sur les côtes normandes pour les 80 ans du Débarquement, jeudi. Pas de quoi perturber le flegme des Britanniques, qui ont commencé sans lui. Ni le recueillement et l'émotion perceptibles tout au long de cette journée pendant laquelle les Alliés ont commémoré ensemble le sacrifice des combattants de la liberté, sur les lieux où, il y a huit décennies, commençait la libération de l'occupation nazie.

Au bord de Gold Beach (Calvados), le roi Charles III a rendu hommage dans son discours à ceux « qui ne sont jamais rentrés à la maison ». « Les soldats britanniques sont nos frères d'armes. Et aujourd'hui, nous nous souvenons d'eux », a abondé Emmanuel Macron. Le chef de l'État a ensuite enchaîné avec la cérémonie franco-américaine, au cœur du vaste cimetière militaire américain bordant Omaha Beach, à Colleville-sur-Mer. Les vétérans l'ont, eux aus-

80 ans du D-Day : Macron en maître de cérémonies

Louis Hausalter Envoyé spécial à Omaha Beach

« Soyons dignes de ceux qui débarquèrent ici », a lancé le chef de l'État, jeudi, depuis Omaha Beach, à trois jours des élections européennes.

si, attendu stoïquement, après être arrivés un par un sur la scène, en fauteuil roulant, sous les applaudissements respectueux de l'assistance. Emmanuel Macron a décoré dix d'entre eux de la Légion d'honneur, dans un moment d'autant plus poignant que chacun comprenait qu'il s'agissait probablement des dernières grandes commémorations en leur présence, et que la mémoire du D-Day se transmettrait désormais autrement.

« Vous avez tout quitté et pris tous les risques pour notre indépendance et notre liberté. Cela, nous ne l'oublions pas », a lancé le président de la République. Son

homologue Joe Biden a lui aussi remercié les vétérans, avant de se lancer dans un vibrant plaidoyer pour l'Otan, « la plus grande alliance dans l'histoire de l'humanité ». Et, surtout, d'établir un lien explicite entre les combats de l'époque contre le joug hitlérien et l'actuelle guerre en Ukraine : « Nous ne pouvons pas abandonner devant des dictateurs, c'est inimaginable. Si nous le faisons, nous aurions oublié ce qu'il s'est passé sur cette plage. » Un discours aux forts accents de campagne, alors que le président américain affrontera de nouveau Donald Trump en novembre.

Emmanuel Macron a lui aussi comparé le passé au présent dans son discours qui a conclu le rendez-vous majeur de la journée : la cérémonie internationale, à un jet de pierre plus loin, à Colleville-sur-Mer. Sur le bord d'une mer où se croisaient plusieurs bâtiments militaires, le président français a accueilli une vingtaine de chefs d'État et de gouvernement, dont le président ukrainien Volodymyr Zelensky, salué par une longue salve d'applaudissements, tandis que le prince William représentait le Royaume-Uni. Le casting symbolisait l'unité des démocraties occidentales, mais aussi la cassure avec la Russie, l'autre

grande puissance ayant libéré l'Europe il y a quatre-vingts ans. Contrairement à 2014, Vladimir Poutine était absent, et aucun représentant russe n'a été convié.

« Nous sommes tous aujourd'hui des enfants du Débarquement », a déclaré Emmanuel Macron. « Face au retour de la guerre sur notre continent, face à la remise en cause de tout ce pour quoi ils se sont battus, face à ceux qui prétendent changer les frontières par la force pour réécrire l'histoire, soyons dignes de ceux qui débarquèrent ici », a-t-il martelé, avant d'aller prolonger ce message sur TF1 et France 2, dont il était l'invité des JT de 20 heures.

Cette journée, qui aura fait d'Emmanuel Macron le maître de cérémonie des Alliés à trois jours d'élections européennes incertaines pour son camp, aura-t-elle un impact sur le scrutin du 9 juin ? Selon la dernière vague du sondage Odoxa-Backbone Consulting pour Le Figaro, près d'un Français sur deux (46 %) suspecte en tout cas le chef de l'État d'instrumentaliser la politique mémorielle pour tenter de dissimuler les difficultés du gouvernement. Tandis que les trois quarts du pays (72 %) considèrent qu'il devra tirer des leçons nationales en cas d'échec dimanche. Ce, bien qu'il ait déjà annoncé qu'il s'y refuserait. ■

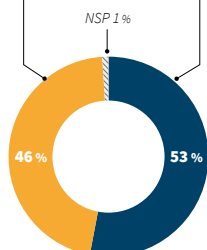
Si les Français approuvent cette séquence mémorielle, ils jugent sévèrement la trop grande implication du couple exécutif dans la campagne électorale

QUESTION

Emmanuel Macron participe à de nombreuses commémorations. Selon vous, si le président fait cela, c'est avant tout...

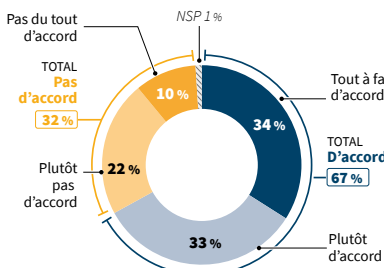
... parce qu'il s'agit d'une stratégie de communication pour masquer les difficultés du gouvernement

... parce qu'il souhaite commémorer des événements qui ont marqué l'histoire de notre pays



QUESTION

À l'occasion des commémorations du débarquement en Normandie, Emmanuel Macron répondra ce jeudi à une interview diffusée dans les JT de 20 heures de TF1 et France 2. À trois jours des élections européennes, certains candidats à ces élections dénoncent cette intervention qui, selon eux, risque de déséquilibrer les temps de parole en faveur de la liste Renaissance. Êtes-vous d'accord avec eux ?



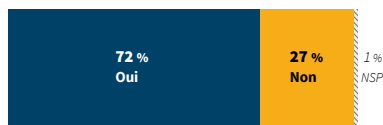
QUESTION

Plus globalement, trouvez-vous plutôt que le président Emmanuel Macron et son premier ministre Gabriel Attal ont tendance à trop s'impliquer, pas assez s'impliquer ou à s'impliquer juste comme il faut dans cette campagne des européennes ?



QUESTION

Compte tenu de l'implication du président et du premier ministre dans la campagne des élections européennes, pensez-vous qu'ils devront tirer des conséquences politiques nationales de ce scrutin (dissolution ou remaniement) en cas de mauvais résultat de la liste Renaissance ?



« Nous sommes tous aujourd'hui des enfants du Débarquement », a notamment déclaré Emmanuel Macron, jeudi, à Colleville-sur-Mer.

Enquête réalisée auprès d'un échantillon de Français interrogés par internet les 5 et 6 juin 2024. Échantillon de 898 Français représentatif de la population française âgée de 18 ans et plus. La représentativité de l'échantillon est assurée par la méthode des quotas appliqués aux variables suivantes : sexe, âge, niveau de diplôme et profession de l'interviewé après stratification par région et catégorie d'agglomération. À partir de l'ensemble des Français, la marge d'erreur s'établit, selon le score visé, entre 1,4 et 3,3 points.

ODOXA
BACKBONE
LE FIGARO

Instructeurs militaires en Ukraine : les discussions se poursuivent entre alliés

Nicolas Barotte

De la difficulté à passer de l'ambiguïté à la réalité. En ouvrant une discussion sur la possibilité d'envoyer des troupes militaires en Ukraine pour des missions de formation, Emmanuel Macron a troublé à dessein le jeu. La réplique du Kremlin n'a pas tardé à se faire entendre. Moscou a menacé de frapper les éventuels soldats français qui se trouveraient le moment venu en Ukraine en les considérant comme des cibles légitimes. Jeudi, le Kremlin a aussi menacé de fournir des armes aux adversaires des pays qui soutiennent militairement l'Ukraine, sans dire qui, mais dans une forme d'aver-tissement avant une escalade.

Entre Occidentaux, en coulisses, le débat se poursuit sur le soutien à l'Ukraine dans la durée. Un pas a été franchi en autorisant des frappes sur le territoire russe avec des armes occidentales, même si celles-ci sont limitées à des cibles bien précises. En déployant officiellement des soldats en Ukraine, ils relèveraient leur niveau d'engagement. Mais ils accroîtraient aussi le risque d'engrenage. Les Européens sont divisés. Le président de la République doit encore convaincre.

Pour l'heure, Emmanuel Macron n'a pas réussi. Mais pour montrer son soutien au président ukrainien Volodymyr Zelensky qu'il recevra à l'Élysée vendredi, Emmanuel Macron a réfléchi à un geste presque aussi symbolique : la livraison d'avions de combat Mirage 2000. La livraison ne devrait pas avoir

un impact majeur sur la flotte française : ces appareils devaient être retirés du service progressivement. Mais la décision est symboliquement forte. L'Ukraine a plusieurs fois demandé à la France des appareils. La défense de son espace aérien constitue une priorité.

Jusqu'à présent, l'armée de l'air avait écarté de livrer des Mirage 2000 à l'Ukraine pour des raisons logistiques :

En envoyant des forces en Ukraine, les Occidentaux poseraient un acte de détermination et de solidarité, dans l'espoir de convaincre Vladimir Poutine que le temps ne joue pas en sa faveur

l'Ukraine a besoin d'un parc homogène d'appareils plutôt que d'une flotte disparate difficile à maintenir en conditions. Les premiers F16 promis par le Danemark et les Pays-Bas devaient ainsi arriver en Ukraine à la fin de l'année. Des formations de pilotes sont en cours. La France se charge d'une formation initiale d'une dizaine de pilotes.

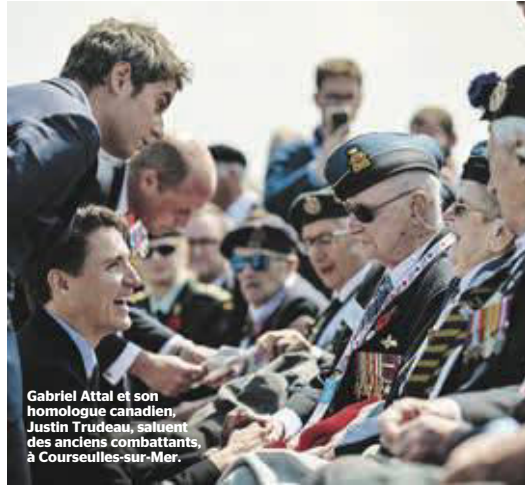
L'argument politique semble l'avoir emporté. Emmanuel Macron devait aussi annoncer la livraison d'un nouveau lot de missiles. Vendredi à l'Élysée, le chef de l'État et son homologue ukrainien auront aussi l'occasion d'échanger sur les besoins militaires de l'Ukraine, plus deux ans après le début de la guerre. Ils portent d'abord sur les munitions et les capacités de défense antiaérienne. Mais aussi sur l'engagement occidental dans la durée.

La proposition française de formation, qui est toujours discutée officiellement, s'inscrit dans cette perspective. Le premier enjeu est d'améliorer l'entraînement. Aujourd'hui, celui-ci se déroule principalement en Pologne ou dans des pays tiers. En difficulté sur le champ de bataille, l'Ukraine a intérêt à rationaliser l'organisation, pour lui donner plus de flexibilité et de réactivité. L'armée ukrainienne a besoin de formations spécialisées sur les équipements fournis par les Occidentaux, et d'appui à ses structures de commandement. Au sein de l'Alliance, certains officiers considèrent que la contre-offensive de 2023 a échoué faute de réflexion tactique et opérative appropriée.

Le deuxième enjeu est d'ancrer le soutien européen après une phase



Volodymyr Zelensky et son épouse arrivent aux célébrations du Débarquement, à Saint-Laurent-sur-Mer.



Gabriel Attal et son homologue canadien, Justin Trudeau, saluent des anciens combattants, à Courseulles-sur-Mer.



Le roi Charles III et son épouse, Camilla, sur le site du mémorial britannique de Ver-sur-Mer.



Le cimetière américain de Colleville-sur-Mer.



Des troupes françaises débarquent à Omaha Beach, le 4 juin, à Saint-Laurent-sur-Mer.



CONTRE-POINT
PAR GUILLAUME TABARD

Solenniser, dramatiser, pour mobiliser

Solenniser, dramatiser, politiser. À trois jours du vote des Français, Emmanuel Macron n'a rien négligé pour aider sa tête de liste, Valérie Hayer, à échapper au revers électoral annoncé par les sondages. Sans hésitation et sans pudeur. Le chef de l'État préfère laisser passer quelques heures de polémiques sur sa récupération des commémorations que subir les conséquences durables d'un canotage trop fort dans les urnes.

Par les images, en jouant les maîtres de cérémonie d'une journée objectivement belle et émouvante, puis par les mots, par son entretien télévisé sur TF1 et France 2, Macron s'est approprié le monopole de l'attention des électeurs au moment même où leur choix définitif se fixe. De manière différente. Implicite jusqu'à 20 heures, explicite après 20 heures. En s'en tenant d'abord à son rôle de chef de l'État, hôte de ses pairs, en assumant ensuite de jouer les directeurs de campagne. Ou quand les plages du Débarquement se transforment en salle d'embarquement des électeurs.

On peut prétendre que seule la dernière partie de son entretien fut consacrée aux européennes. Et c'est d'ailleurs celle-là uniquement qui sera compensée par du temps de parole donné aux autres listes en compétition. Mais d'une part, en ciblant explicitement le Rassemblement national il n'a pas fait semblant de chercher à peser dans le scrutin. Et d'autre part, lorsqu'il a parlé du danger de « l'anesthésie » et de « l'amnésie » des démocraties, puis lorsqu'il a annoncé l'envoi d'avions et de missiles pour soutenir l'Ukraine l'un des effets recherchés était de réveiller un électeur endormi ; le sien.

Les études qualitatives le montrent. Dans l'ensemble des citoyens, principalement à droite et au RN, le pouvoir d'achat et l'immigration arrivent en tête des motivations de vote. À gauche, l'environnement se fraie une place. Mais il n'y a qu'après des sympathisants de la majorité que la guerre en Ukraine soit une des raisons principales du vote aux européennes. La place de Volodymyr Zelensky comme invité d'honneur des commémorations d'un événement - dont la réussite en 1944 dut aussi à l'existence du front russe... -, les annonces marquant une contribution renforcée de la France à cette guerre contre l'invasion déclenchée par Poutine, puis, ce vendredi, la venue du président ukrainien dans l'hémicycle de l'Assemblée nationale : tout cela est venu rappeler à un électeur en partie assoupi, en partie déçu, la menace que fait peser cette guerre sur la paix et la sécurité du continent européen. Dramatiser, solenniser, émouvoir aussi par toutes les images de cette journée. C'est à la fois la fibre européenne et la fibre légitimiste d'une grande partie des Français qu'Emmanuel Macron s'est donc efforcé de réveiller.

L'aspect plus polémique de la charge contre le RN peut surprendre, tant celle-ci, usée jusqu'à la corde par tous les soutiens de Valérie Hayer, s'est avérée inefficace. Mais là encore, le chef de l'État s'en tient à son cœur de cible. Il sait qu'il n'attirera pas à lui un seul électeur de Jordan Bardella. Pas plus qu'il ne convaincra un soutien d'une autre liste. C'est sur le socle macroniste que la peur du RN fonctionne encore. C'est là qu'il veut ramener aux urnes des tentés de l'abstention. Pour faire remonter, même légèrement le score de la liste Renaissance et se donner ainsi l'illusion d'avoir sauvé les meubles. Un vœu pieux ?

Emmanuel Macron sait qu'il n'échappera pas aux leçons du scrutin. Mais sans surprise, il a éludé la question. Pour la suite de son quinquennat, ce D-Day-là attendra encore quelques jours. ■

d'incertitude sur l'implication américaine. En envoyant des forces en Ukraine, les Occidentaux poseraient un acte de détermination et de solidarité, dans l'espoir de convaincre Vladimir Poutine que le temps ne joue pas en sa faveur. Les réflexions sur des déploiements occidentaux ne se limitent à la question de formateurs. L'Ukraine a aussi besoin de soutien en matière de déminage ou de contrôle de ses frontières.

« Les Russes ne font pas qu'écouter ce que nous pouvons dire en Europe, ils regardent ce que nous faisons »

Un responsable balte

Mais pour accepter de s'engager avec la France dans une coalition de volontaires, ses partenaires auront besoin de précisions : format de l'opération, protection contre des menaces aériennes, scénarios d'escalade... Envoyer des soldats en Ukraine pose une succession de questions auxquelles il est difficile de répondre.

« Les Russes ne font pas qu'écouter ce que nous pouvons dire en Europe, ils regardent ce que nous faisons », explique un responsable balte. « La Russie doit être battue », poursuit-on en s'inquiétant qu'un manque de clarté en Europe ne laisse croire au Kremlin que les Occidentaux n'ont pas envie de se défendre. « C'est l'inaction qui provoque Poutine », dit-on. Emmanuel Macron semble décidé à contrer cette logique, quitte à prendre des risques. ■

ÉCOUTEZ À 8H10

GUILLAUME
TABARD

DANS LA MATINALE
DE DAVID ABIKER

avec LE FIGARO





D-DAY

En Normandie, Joe Biden honore la mémoire des GI et sonne la mobilisation face à Moscou

Tanguy Berthemet

Les cérémonies de commémoration du D-Day ont été l'occasion pour le président américain d'établir un parallèle avec l'Ukraine et d'appeler à une nouvelle alliance pour « défendre la liberté ».

Les mots sont prononcés au-dessus de « Bloody Omaha », la plage où il y a huit décennies, des dizaines de milliers de soldats alliés, se sont sacrifiés pour aider l'Europe à retrouver sa liberté. Quelques heures auparavant, Joe Biden a accueilli les vétérans du débarquement, passant très de longs instants avec chacun d'eux sur cette côte normande, la plus emblématique du Débarquement. Ces vétérans, au cœur de toutes les commémorations solennelles, sont sans doute présents pour la dernière fois. La cérémonie possède une forte charge symbolique alors que le monde a changé, et que la guerre est sortie des livres d'Histoire pour frapper de nouveau aux portes de l'Europe.

Le continent a renoué avec les conflits dans une Ukraine, ravagée par l'agression de son voisin russe. Les Alliés qui se retrouvent en Normandie pour célébrer la victoire sur le nazisme l'ont d'ailleurs fait sans Vladimir Poutine, qui n'a pas été invité, ni même une délégation russe minimale. Une mesure forte illustrant le gouffre séparant désormais les anciens Alliés et la Russie de Poutine, pays désormais paria pour l'Occident, alors que le rôle primordial de l'URSS dans la victoire sur l'Allemagne nazie ne fait pas de doute. La raison, évidente, tient à l'invasion de l'Ukraine. « Cette guerre d'agression, c'est une trahison des messages » du Débarquement, a expliqué Emmanuel Macron.

L'Ukrainien Volodymyr Zelensky, lui, était là, assis près de Joe Biden, d'Emmanuel Macron, du premier ministre canadien Justin Trudeau et du chancelier allemand Olaf Scholz et d'une vingtaine de chefs d'État et de gouvernement. Vladimir Poutine et la Russie étaient toutefois présents dans tous les esprits. Président d'un pays en guerre pour défendre les valeurs portées par l'Amérique et ses alliés, Zelensky a été très longuement ovationné avec son épouse lors de la cérémonie internationale. « C'est



Sous le regard d'anciens combattants américains de la Seconde Guerre mondiale, le président américain, Joe Biden, a prononcé, jeudi, un discours au mémorial américain de Normandie, à Colleville-sur-Mer, pour célébrer le 80^e anniversaire du Débarquement. SAUL LOEB / AFP

bien que nous ayons été invités car aujourd'hui nous nous battons dans le camp de la liberté. Nous remercions tous nos alliés pour la chaleur du soutien que nous avons ressenti ici », a-t-il dit au micro de TFI.

Le président des États-Unis n'a pas cherché à esquiver le lien d'une guerre à l'autre. Au contraire. Dès sa première prise de parole en France, Joe Biden a lancé un appel passionné à la défense de la liberté et de la démocratie, exhortant les puissances occidentales à maintenir le cap avec l'Ukraine et à ne pas capituler face à la tyrannie russe. Il a dressé un parallèle clair avec le conflit en Ukraine, une lutte contre « les forces obscures » qui se réveillent cherchant à modifier « les frontières par la force ». « Ce qui a été fait ici ne doit pas être oublié. On doit être à la hauteur des sacrifices » d'hier, a martelé le président américain. Le message d'engagement a un prix, a-t-il ensuite souligné : celui qui veut le connaître « n'a qu'à venir ici, en Normandie », en montrant les quelque 10 000 croix qui ornent les tombes de GI du cimetière militaires américains de Colleville-sur-Mer.

Joe Biden a rappelé que les victoires de la Seconde Guerre mondiale se sont aussi ancrées dans des valeurs. « Hitler pensait que la démocratie était faible et que l'ave-

nir était à la dictature. Nous lui avons prouvé que la démocratie est forte ». Mais c'est avant tout un appel à l'union que le président américain a voulu lancer. « Les alliances rendent plus forts. C'est ensemble que nous avons gagné. C'est quelque chose que l'Amérique n'oublie pas ». Et d'ajouter que si « l'isolationnisme n'était pas la réponse il y a 80 ans », elle « ne l'est pas plus aujourd'hui » dans une allusion nette à l'America first, le mantra de son futur adversaire Donald Trump alors que la présentielle américaine se tiendra dans 6 mois.

Cette force de l'alliance qui, a-t-il rappelé, a poussé à créer l'Otan « la plus grande alliance militaire de tous les temps ». L'Organisation doit être mobilisée alors que, selon lui « la démocratie est aujourd'hui plus en danger qu'elle ne l'a jamais été depuis la Deuxième Guerre

« Une coalition de 50 pays se tient aux côtés de l'Ukraine et nous n'abandonnerons pas. Ne faites pas l'erreur. Nous ne pouvons pas capituler face au tyran »

Joe Biden Président américain

mondiale ». En cause, « un tyran assoiffé de domination » qui a envahi l'Ukraine. « Mais l'Ukraine se bat et ne cède pas » infligeant « de lourdes pertes aux forces russes » que le président américain estime à « 350 000 hommes hors de combat, morts ou blessés ».

« Une coalition de 50 pays se tient aux côtés de l'Ukraine et nous n'abandonnerons pas. Ne faites pas l'erreur. Nous ne pouvons pas capituler face au tyran », a enjoint Joe Biden. Un plaidoyer fort, venant du seul chef d'État présent né avant le Débarquement, pour un engagement plus net et plus offensif aux côtés de Kiev, alors que cette question est au centre d'un intense débat aux États-Unis mais aussi en Europe.

En marge des honneurs rendus aux morts du passé pour la libération, les discussions vont occuper tous les chefs d'État pour tenter de définir une position commune, notamment sur la fourniture d'armes à Kiev mais aussi leur usage. Ces derniers jours, la France, la Grande-Bretagne mais aussi les États-Unis ont donné leur feu vert aux troupes ukrainiennes pour frapper avec ces matériels le territoire russe, sous certaines réserves. Joe Biden dans une interview publiée jeudi par la chaîne ABC a assuré que les armes américaines ne serviront pas à frapper Moscou ou le Kremlin.

Interrogé sur le fait de savoir si ces armes avaient déjà été utilisées par Kiev, Joe Biden n'a pas directement répondu mais assuré que les États-Unis ne permettraient pas qu'elles servent « à frapper à 300 km à l'intérieur du territoire russe ou à Moscou ou sur le Kremlin ». « Elles doivent être utilisées à proximité de la frontière en cas d'attaques sur des cibles ukrainiennes lancées » depuis la Russie.

Quant à savoir s'il était « inquiet » après les menaces de Vladimir Poutine se disant prêt à livrer des armes à des pays à distance de tir d'intérêts américains et européens Joe Biden a expliqué : « Je le connais depuis 40 ans. Il m'inquiète depuis 40 ans. Ce n'est pas un homme bien, c'est un dictateur et il lutte pour maintenir son emprise sur son pays pendant qu'il mène cet assaut sur l'Ukraine ».

À la tribune Emmanuel Macron a lui aussi manifesté sa détermination face à la situation en Ukraine. « Le 6 juin est un jour sans fin », a estimé le chef de l'État, un combat à relancer quand « arrive l'altération des consciences ». « Nous savons que la liberté est un combat (...) Merci au peuple de l'Ukraine et à sa bravoure. Nous sommes là », a-t-il martelé, sous le regard de Volodymyr Zelensky et de son épouse. ■

Fourniture d'armes à l'Ukraine : la persistante prudence américaine

Hélène Vissière
Washington

Depuis l'invasion de l'Ukraine, Joe Biden a répété qu'il y avait une ligne à ne franchir sous aucun prétexte : Kiev ne pouvait attaquer des cibles sur le sol russe avec des armes américaines. Le président voulait ainsi éviter de provoquer Moscou et de déclencher des représailles nucléaires. Ces derniers jours cependant, il a levé son veto et donné son feu vert à des frappes. Les Ukrainiens n'ont pas traîné. Ils ont aussitôt détruit ce week-end un système de défense antiaérienne de l'autre côté de la frontière grâce à un lance-roquettes américain.

C'est un revirement majeur. « L'objectif principal des États-Unis depuis le début de la guerre est d'empêcher la Russie d'assujettir l'Ukraine et de la ramener dans sa sphère d'influence, sans risquer une troisième guerre mondiale. Et Biden a veillé prudemment à ne pas prendre de mesures qui auraient pu entraîner une escalade », résume Charles Kupchan, professeur de relations internationales à l'université de George-

town. Washington a débloqué 175 milliards de dollars d'aide à l'Ukraine depuis février 2022. Mais la Maison-Blanche a résisté régulièrement aux demandes de Volodymyr Zelensky d'obtenir des armes plus puissantes, par peur d'envenimer la situation et d'élargir le conflit. Elle a freiné ainsi l'envoi d'artillerie, de tanks, de F-16, de missiles Atacms à longue portée... avant finalement de céder et de les livrer quand la Russie gagnait du terrain.

Le président américain s'est-il montré trop frileux ? Si on avait donné des Atacms et permis les frappes sur le sol russe à la fin de l'été 2022, quand l'armée de Vladimir Poutine était mal en point, « ça aurait pu être le moyen pour l'Ukraine de gagner la guerre », note Phillips O'Brien, professeur d'études stratégiques à l'université de St Andrews. Michael O'Hanlon, de la Brookings Institution, est plus nuancé. Biden « a bien géré les premiers mois du conflit », dit-il mais « je pense qu'il a été trop lent à partir de la fin 2022 et du début 2023 ». Ce professeur ne croit pas cependant que « ces délais (de livraison, NDLR) aient nécessairement beaucoup coûté à l'Ukraine sur le terrain. Il

n'y avait pas de remède miracle et le pays absorbait ces armes et apprenait à les utiliser aussi vite que possible ».

Joe Biden et ses alliés avaient des raisons de freiner les livraisons et d'imposer des limites. Vladimir Poutine menaçait de représailles. Les responsables de l'Administration craignaient également que les Ukrainiens ne s'en servent pour provoquer les Russes. Ils ont récemment lancé, par exemple, une frappe par drones contre un système de radar de détection de missile nucléaire, un acte que Moscou aurait pu percevoir comme une attaque de l'Occident sur sa défense stratégique.

Kiev fait pression pour lever des restrictions

Pourquoi alors le président américain a-t-il levé les restrictions la semaine dernière sur des bombardements en Russie avec des armes occidentales ? Sous la pression de Kiev, de ses conseillers et de ses alliés, il a conclu que l'armée ukrainienne était sérieusement en difficulté et qu'il fallait ralentir l'offensive qui menaçait Kharkiv, la deuxième ville du pays. Les Russes ont pu pillonner cette zone en toute impunité depuis leurs bases de

l'autre côté de la frontière puisque Kiev n'était pas autorisé à attaquer leurs positions derrière la ligne de front. Moscou a aussi profité des problèmes d'approvisionnement en obus, missiles et munitions de l'armée ukrainienne, à la suite des atterrissements du congrès américain qui a mis sept mois à voter l'envoie de 61 milliards de dollars d'aide militaire.

« Joe Biden a également changé son analyse des risques », estime Charles Kupchan. Si l'offensive ukrainienne de l'été dernier avait marché, Poutine aurait pu estimer que la survie de son régime était en jeu et donc réagir à des attaques sur son territoire. « Le fait que la dynamique de la guerre penche pour le moment en faveur des Russes rend moins probable une escalade », poursuit-il.

Ensuite, même si Vladimir Poutine ces jours-ci a menacé de fournir des armes de longue portée à d'autres pays pour viser des cibles occidentales, les analystes observent que, jusqu'ici, il a évité un conflit direct avec l'Otan. Il y a peu de chances, pensent-ils, qu'il lance une bombe atomique sur une capitale européenne avant les élections américaines de novembre. Cela dé-

clencherait une réponse musclée. Or, si Donald Trump gagne, il peut espérer négocier un bien meilleur accord.

La décision des États-Unis va-t-elle changer la donne sur le terrain ? Les experts en doutent. D'autant que les Ukrainiens sont loin d'avoir carte blanche. Ils ne peuvent pas frapper n'importe où en Russie, mais seulement des cibles autour de la région de Kharkiv. Kiev fait évidemment pression pour lever ces restrictions. Et même Antony Blinken, le secrétaire d'État, a laissé entendre la possibilité de nouvelles exceptions, lors d'une réunion de l'Otan à Prague. « La marque de notre engagement a été d'adapter et d'ajuster si nécessaire, pour... être sûrs que l'Ukraine dispose de ce dont elle a besoin, quand elle en a besoin... » Mais adaptation et ajustement ne constituent pas une stratégie », écrivent dans une chronique dans le Washington Post Samuel Charap de la Rand et Jeremy Shapiro du European Council on Foreign Relations. « Washington de nouveau, ajoutent-ils, a opéré un changement politique majeur en réaction aux évolutions militaires russes et pas dans le cadre d'une stratégie plus vaste de mettre un terme à la guerre ». ■



50 ANS D'UN PARTENARIAT UNIQUE POUR CHANGER DURABLEMENT L'AVIATION



En 1974, Safran et GE Aerospace créaient leur société commune, CFM International. Ce partenariat unique a donné naissance à un leader aéronautique mondial : toutes les deux secondes, un avion propulsé par des moteurs CFM décolle dans le monde. Aujourd'hui, les deux partenaires développent la prochaine génération de moteurs disruptifs qui contribueront à la décarbonation de l'aviation.

PENALBY Photo: GEMAL - SHUTTERSTOCK



*CFM International est une société commune 50/50 entre Safran Aircraft Engines et GE Aerospace



Sur la rive gauche du Dniepr, la lutte dantesque des « Marines » ukrainiens

Cyrille Louis
Envoyé spécial
dans la région de Kherson

Malgré de lourdes pertes, la 35^e brigade d'infanterie de marine défend une tête de pont face aux forces russes.

C'est un combat terrible, dont on ne sait s'il faut le juger sublime ou vain. Depuis bientôt huit mois, loin des regards, les troupes d'infanterie de marine ukrainiennes se relaient pour défendre une fragile tête de pont établie dans le village de Krynky, sur la rive orientale du Dniepr. Chaque jour ou presque, de petits groupes d'assaut traversent le fleuve sous un déluge d'obus dans le but de décimer les forces ennemies et de ravitailler leurs camarades encerclés. Les rares soldats qui témoignent de ces opérations décrivent une lutte dantesque. En l'absence de bilan officiel, ils reconnaissent que l'armée ukrainienne subit de lourdes pertes mais assurent qu'elle porte aussi de rudes coups aux unités russes chargées de les contenir.

Sur la berge occidentale, une trentaine de kilomètres en amont de Kherson, le capitaine Bogdan et ses hommes ont installé leur poste de commandement dans une cave renforcée par d'épaisses poutrelles de béton. La précaution n'a rien de superflu. Cette nuit-là, un déluge d'artillerie s'abattra sans relâche sur la bourgade depuis laquelle la 35^e brigade d'infanterie de marine mène ses raids vers Krynky. Pour accéder à leur position, on bondit d'un pick-up flanqué d'une antenne antidrones avant de contourner en courant une maison en flammes puis de s'engouffrer dans l'escalier qui mène au sous-sol. L'incendie, déclenché il y a trois jours par un obus russe tiré depuis la rive orientale, n'en finit pas de se raviver. Une poignée de civils se terrant encore dans le village malgré les bombardements. Selon Bogdan, le repaire de sa compagnie a été ciblé une dizaine de fois au cours des derniers mois.

Un village ravagé et une forêt de troncs noirs

De l'autre côté du fleuve, dont la largeur atteint ici un kilomètre, Krynky est occupé depuis le début de la guerre. Mais après la libération de Kherson par l'armée ukrainienne, le 11 novembre 2022, ce village de pêcheurs s'est pour ainsi dire retrouvé sur la ligne de front. D'une rive à l'autre, les deux armées se toisent et se bombardent sans interruption. Le 6 juin 2023, une explosion provoque la rupture du barrage de Nova Kakhovka, une dizaine de kilomètres en amont de Krynky. Le village se retrouve inondé et son millier d'habitants part se réfugier ailleurs. Quelques semaines plus tard, les « Marines » ukrainiens reçoivent l'ordre de traverser le Dniepr pour y aménager une tête de pont.

Vu du ciel, il ne reste pas grand-chose de ce que fut Krynky. Sur l'écran de contrôle des « Marines », les drones de reconnaissance ukrainiens diffusent les images d'un village ravagé et d'une forêt de troncs noirs. « À l'époque de notre premier raid, on a trouvé un village désert mais les maisons étaient encore intactes », assure le capitaine Bogdan, qui dissimule son regard narquois sous un bob aux couleurs camouflage. À l'image, on devine aussi le sillon de tranchées creusées par les Russes. « Elles ont été construites, et pour certaines renforcées avec du béton, après l'inondation de Nova Kakhovka », précise un autre « Marine ».

Dans le réduit surchauffé, Bogdan et



Repéré par un drone russe, près de Krynky, un « Marine » ukrainien court vers la voiture qui va l'évacuer là où une frappe aérienne vient de se produire.

ses hommes ont installé des châlits et apporté un réchaud à gaz pour se faire du café. Leurs missions se déroulent en général de nuit, même si l'obscurité ne garantit qu'une sécurité relative. De part et d'autre du fleuve, la multiplication des drones équipés de système de vision thermique rend le champ de bataille quasi transparent. Des textiles spéciaux font leur apparition, conçus pour absorber le rayonnement de chaleur émis par le corps humain. Mais c'est à l'ancienne que les soldats ukrainiens ont chargé un fusil avec des cartouches de chasse pour tenter d'abattre les drones kamikazes. Dans un coin de la pièce, trônent un lance-grenade et un fusil de fabrication soviétique capturés à Krynky.

Confidentialité oblige, les hommes de la 35^e brigade ne s'épanchent guère sur les moyens engagés pour remplir leur mission. Bogdan montre une vidéo de sa toute première traversée, en octobre 2023. Dans la lumière de l'aube, une embarcation s'éloigne de la berge en silence. « Ce matin-là, dit-il, on était une quarantaine au total. » En route vers Krynky, le commando a d'abord pris position sur un chapelet d'îlots marécageux que son unité a poétiquement dénommés « îles de la bite ». Pour atteindre le village sans se faire repérer, il s'est ensuite laissé dériver sur l'étroit canal séparant cet archipel de la rive orientale. Lorsqu'ils traversent, ses hommes le suivent avec eux que des armes légères. L'appui de l'artillerie est assuré depuis l'autre berge. « À l'époque, raconte l'officier, nous sommes restés près d'un mois dans le village et avons progressivement étendu le territoire sous notre contrôle. »

Depuis lors, une périlleuse routine s'est installée sur ce front incertain. Les « Marines » utilisent les « îles de la bite » comme point d'appui, sans pour autant être parvenus à y établir un camp de base digne de ce nom. De temps à autre, des soldats russes s'infiltraient pour perturber leur activité. « Regardez, là, il y a deux », s'exclame Mykhaïlo, un soldat de 27 ans, en désignant son écran de contrôle. À l'image, un drone ukrainien largue une grenade sur de petites taches grises, qui s'éparpillent aussitôt.

En moyenne, il faut une vingtaine de minutes pour traverser le Dniepr à la rame. « Chaque fois qu'on approche de la



rive gauche, on se fait bombarder, grimace Mykhaïlo. Ces salopards ont identifié tous les endroits où on peut aborder. Ils pointent leur artillerie, et n'ont qu'à faire feu quand on débarque. »

« Rends-toi sans faire d'histoires »

Fin janvier, à Krynky, les « Marines » de la 35^e brigade ont pris d'assaut un bâtiment dans lequel cinq soldats russes s'étaient retranchés. Avant de « nettoyer » le sous-sol au moyen de mines antichars, ils ont proposé à leurs adversaires de se rendre. Leur échange, enregistré par un téléphone portable, a des accents irréels. « Chernick, Entai, lance un soldat en s'adressant à ses ennemis par leur nom de guerre, je sais que vous êtes à l'intérieur. Mekanik, rends-toi sans faire d'histoires et je te promets que tu resteras en vie. Tu veux vraiment mourir pour Poutine ? Je te donne ma parole de soldat ukrainien qu'on ne te fera pas de mal. » Des entrailles du bâtiment, une voix tente de se faire entendre. « C'est triste, poursuit le Marine, je ne veux pas te tuer... » Plus tard, il insiste : « Crois-moi, je n'aime pas non plus cette guerre. Tout ce que je veux, c'est boire une bonne bière fraîche et manger tranquillement du poisson fumé. »

On combattrait jusqu'à la fin, lui rétorque un soldat russe. « Jusqu'à la fin ? Très bien. J'ai compris. »

Un autre jour, Bogdan et ses hommes assurent avoir fait deux prisonniers qu'ils ont ramenés avec eux sur la rive droite du Dniepr.

En novembre dernier, le ministère ukrainien des Affaires étrangères a officialisé « une série d'opérations conduites avec succès sur la rive gauche du Dniepr ». « En créant une tête de pont dans ce secteur contrôlé par les Russes, nos soldats les ont contraints à transférer des renforts et de l'équipement auxquels ils infligent des dommages significatifs, observe Mykola Bieliesskov, chercheur à l'Institut national pour les études stratégiques, qui évoque « un niveau d'attrition favorable à l'Ukraine ». Pour autant, l'expert estime qu'il est impossible à court terme de grignoter davantage de terrain sur la rive orientale. « Pour étendre la zone qu'ils contrôlent, il faudrait que nos militaires puissent y transférer du matériel lourd en déployant des pontons sur le Dniepr. Aussi longtemps qu'ils ne seront pas en mesure de supprimer la menace de l'aviation et de l'artillerie russe, cela restera bien trop risqué. »

D'ores et déjà, l'opération de Krynky a un coût que l'on devine très lourd. Ce soir-là, les drones de reconnaissance ukrainiens survolent sans relâche le chalet d'îles à la recherche de trois soldats ukrainiens blessés quelques heures plus tôt par un obus russe alors qu'ils venaient d'accoster. Deux d'entre eux ont succombé à leurs blessures. Le troisième ne pourra être exfiltré qu'au petit matin. Ces derniers mois, plusieurs « Marines » ont exprimé leur amertume sous couvert de l'anonymat, décrivant les pièges d'un territoire marécageux où le moindre trou creusé pour aménager une position à l'abri des tirs ennemis se gorge immédiatement d'eau. L'un d'eux est allé jusqu'à parler de « mission suicide ». Au Washington Post, un ancien de l'unité a dit s'être senti « jeté comme un morceau de viande aux loups ». Un autre raconte avoir dû se faufiler entre les cadavres

échoués sur la berge. Bogdan et ses hommes ne nient pas que leurs missions sur l'autre rive sont hautement périlleuses. « C'est même le plus haut niveau de risque qu'on puisse imaginer », assure l'officier. De son sac, Mykhaïlo sort un drapeau ukrainien sur lequel six signatures ont été tracées au feutre noir. « On a fait ça avec des camarades le 9 février dernier à Krynky. Malheureusement, soupire-t-il, plusieurs d'entre eux ne sont plus de ce monde. » Son copain Mangouste a été mortellement blessé alors qu'il s'apprêtait à débarquer sur la rive gauche. « Les bombardements étaient tellement violents qu'on n'a pas pu récupérer son corps, se déssole le Marine, la voix blanche par le chagrin. Il y a quelques mois, Mangouste m'avait sauvé la vie en m'évacuant alors que je venais d'être gravement blessé dans le Donbass. »

L'air est saturé de poussière

Avant d'être déployé sur les berges du Dniepr, la 35^e brigade a participé à plusieurs contre-offensives. À l'automne 2022, elle a contribué à la libération de Kherson. L'été dernier, elle a repris plusieurs villages dans le sud du Donbass. Neskuchne, Makarivka, Staromaiorske, Urozhaine... Le 10 février dernier, le capitaine Bogdan a reçu la médaille du mérite militaire des mains de Volodymyr Zelenskyy. Goguevard, il dit ne pas bien se souvenir pour lequel de ses faits d'armes la distinction lui a été accordée. « Certains, sourit-il, pensent peut-être que notre sacrifice est vain. Ce sont sans doute les mêmes qui prédisaient notre échec quand nous sommes partis libérer Kherson. Mais si je vous disais le nombre de véhicules russes qu'on a réussi à détruire à Krynky, vous auriez du mal à le croire... »

La nuit touche à sa fin lorsque, soudain, deux énormes explosions font trembler les murs de la cave. « A terre ! », lance Bogdan, qui semble avoir perdu son sens de l'humour. Quelques instants plus tôt, un message d'alerte s'était affiché à l'écran mais il n'a pas eu le temps de réagir. « Ce sont des KAB », souffle-t-il. Ces bombes planantes de 500 kg, que les avions russes peuvent larguer à 60 kilomètres de leur cible, sont capables de détruire des immeubles entiers et terrorisent les soldats ukrainiens. À l'extérieur, l'air est saturé de poussière. L'une des bombes s'est abattue de l'autre côté de la rue, à une vingtaine de mètres tout au plus. « C'est la première fois qu'on passe aussi près », glisse le commandant de compagnie, qui reprend peu à peu son calme. Malgré ce coup de semonce, il n'envisage pas de démissionner son poste de contrôle. « Il n'y a pas de meilleur abri dans le village, dit-il. Et mon caractère m'incite à penser qu'en général, tout finit par bien se terminer... » ■

*Le prénom a été modifié.

SUIVEZ LA JOURNÉE DES ÉLECTIONS
EUROPÉENNES SUR RTL !

RTL MIDI Présenté par Vincent PARIZOT
DIMANCHE 12H-13H



RTL

EN PARTENARIAT AVEC
LE FIGARO

Dans les Alpes-Maritimes, Bellamy exhorte la droite au sursaut

Claire Conruyt Envoyée spéciale dans les Alpes-Maritimes

À l'avant-veille des européennes, le candidat LR a cru déceler un « frémissement » dans sa fin de campagne.

De son propre aveu, il ne lui reste désormais plus que l'espérance. Le mot aura d'ailleurs été suffisamment répété par la droite, et par son candidat aux européennes François-Xavier Bellamy, lors du dernier meeting de campagne LR au Cannet (Alpes-Maritimes) mercredi. Après une campagne face aux vents contraires, Les Républicains, hantés par les 4,8 % de Valérie Pécresse à la dernière présidentielle, retiennent leur souffle. Alors, autant l'assumer : ce n'est pas seulement le scrutin du 9 juin qui se joue pour le parti. Mais peut-être l'avenir d'une famille politique qui un score décevant pourrait bien faire éclater.

Avant de monter sur scène, dans cette vaste salle de La Palestre que la droite des Alpes-Maritimes connaît si bien, François-Xavier Bellamy confie : le résultat, espère-t-il, doit permettre de « retrouver un élan » et constituer « une étape dans la reconstruction » de la droite. « C'est un moment pour tourner la page et en écrire une nouvelle. L'enjeu, c'est d'écrire l'avenir. » Alors, si les 8,4 % de la liste de François-Xavier Bellamy étaient une défaite en 2019, ils pourraient cette fois suffire à « éviter la disparition que beaucoup prédisaient » - sans être « satisfaisants » pour autant.

À l'intérieur de la salle, pleine à craquer, on distribue des drapeaux français et européens. Les habitués se saluent, les élus arrivent au compte-gouttes. D'autres spéculent. « On ne tombera pas à 5 %, c'est sûr... Et sur le terrain, franchement, ça se passe bien. Mais ça ne décolle pas... », soupire un stratège LR. Soudain, le discret Laurent Wauquiez fait son apparition. Entre poignées de main et selfies, il glisse au Figaro sentir un « frémissement » de la campagne de Bellamy - à l'unisson de l'intéressé. En dépit de la dernière vague du sondage quotidien Ifop-Fiducial pour *Le Figaro*, qui donne son champion à 7 % (-0,5), Laurent Wauquiez « sent bien » le scrutin de dimanche. Laconique, le « candidat naturel de la droite » d'Éric Ciotti qui, un peu plus tôt, intimait à un sympathisant de lui « faire confiance », ne prendra pas la parole ce mercredi soir. À Bellamy, il veut laisser « toute sa place ».

Le chemin, pour LR, fut et reste étroit, entre la mâchoire du Rassemblement national d'un côté, et le camp présidentiel de l'autre. « Nous sommes partis d'une situation difficile, mais nous avons réussi à éviter le piège de l'indifférence », assure Bellamy. Fier d'avoir réussi à mener campagne, en dépit du caillou dans sa chaussure nommé Marion Maréchal, tête de liste du parti zemmouriste, dont il déplore une forme



Le candidat LR aux européennes, François-Xavier Bellamy (à droite, aux côtés du président du parti, Éric Ciotti), lors de son dernier meeting de campagne, mercredi, au Cannet (Alpes-Maritimes). ERIC DERVAUX/HANS LUCAS VIA REUTERS

d'acharnement et des « méthodes désolantes » : « Ceux qui ont cru en la réponse de Reconquête commencent à comprendre qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de taper sur notre campagne, eux qui prônent pourtant "l'union des droites". »

Si l'on cherche l'honneur, il faut combattre

La musique retentit, les projecteurs s'agitent et voilà La Palestre plongée dans le noir. Le patron de la droite, Éric Ciotti, se veut clair dans sa prise de parole, tandis que circulait ces derniers temps le nom de Gérard Larcher pour une cohabitation à Matignon - rumeurs finalement démenties par le président du Sénat. « Nous sommes fiers d'être une droite debout qui n'a jamais cédé, vacillé, négocié. Cette droite, elle peut vous regarder dans les yeux », lance-t-il, avant d'avoir un mot pour chacun des témoins présents. Sa principale cible ? Le camp Macron. « François-Xavier, tu as dénoncé un pouvoir qui aura tout osé : de l'intervention (télévisée) du président de la République qui monopolise le temps d'antenne et qui prend en otage cette campagne électorale sans honte,

jusqu'au premier ministre qui joue les doubles. (...) Dimanche, il faudra dire "non" à Emmanuel Macron. » Explosion de la dette, dénonciation d'un « plan caché » du gouvernement pour augmenter les impôts et désindexer les retraites... Le président des LR a martelé ses attaques fondamentales, déplorant une « France engagée sur la voie du déclin ».

Enfin, micro en main et sans notes, Bellamy clôt la soirée, entamant un discours d'une petite heure. Il jette un oeil en arrière, il y a cinq ans, pour remercier Laurent Wauquiez de lui avoir « tendu la main » en ayant « l'étrange idée » de proposer à ce professeur de philosophie de se lancer en politique. Dénonçant les normes et contraintes européennes pesant sur les agriculteurs, les cours de justice supranationales, et la gestion par Bruxelles de la crise migratoire, le candidat LR s'en prend nommément au chef de l'État et à son récent discours à la Sorbonne. « On nous reproche souvent d'être conservateurs, de parler de la civilisation européenne, mais sur quoi l'Europe se refondera-t-elle si elle ne retrouve ce qui a fait son nom et son histoire ? Nous le disons : l'Europe ne retrouve-

ra sa capacité de maîtriser son destin que si elle retrouve ce qui fait son identité : le sens de la liberté. Voilà ce que nous sommes les seuls à dire aux Français. »

Au lendemain de cette ultime soirée de campagne, François-Xavier Bellamy retrouve les deux locaux de l'étape - le député des Alpes-Maritimes Éric Ciotti et le maire de Cannes David Lisnard - devant la croix de Lorraine cannoise, place du 8-Mai-1845, pour y déposer une gerbe. « Si l'on cherche l'honneur, il faut combattre », lance l'édile, louant le « courage » de François-Xavier Bellamy. Accusant Emmanuel Macron de confondre les commémorations du Débarquement et la campagne électorale, le candidat LR renchérit : « Utiliser les plages du Débarquement pour organiser la mise en scène de ce débat aberrant qui ne correspond à rien en Europe, c'est ne pas être à la hauteur de l'exigence démocratique. » Lisnard conclut : « Il nous reste quelques heures pour convaincre et faire le meilleur score possible. » Comme un écho à Céline Imart qui, mercredi, disait espérer une « nouvelle aurore » ce week-end. Si elle advenait, la droite sortirait d'un long crépuscule. ■

À Nice, le duo Philippe-Estrosi se met au service de Hayer

Loris Boichot Envoyé spécial à Nice

Valérie Hayer croise une quinquagénnaire, tout juste sortie d'un bureau de tabac, un ticket à gratter « Super 200 » dans les mains.

- « Vous êtes chanceuse ou pas ? »
- « Non, j'ai tout perdu. »
- « Eh bien, il faut jouer quand même ! »

Parole de candidate en lice pour des élections européennes périlleuses. À trois jours d'un scrutin très incertain, jeudi après-midi, la tête de liste du camp Macron a rejoint, à Nice (Alpes-Maritimes), le maire Horizons Christian Estrosi et l'ancien premier ministre Édouard Philippe, qu'elle retrouve sur la terrasse d'un café. L'eurodéputée, qui promet de « faire tout pour éviter qu'on passe de l'Europe de Simone Veil à l'Europe de Marine Le Pen », est venue le redire dans la ville natale de l'ancienne ministre, où elle a choisi d'organiser son dernier meeting. En présence de son fils, Jean Veil, l'un de ses colistiers, soucieux de « l'unité » du continent.

Loin de la Normandie, fief d'Édouard Philippe où Emmanuel Macron a célébré à Omaha Beach (Calvados) le 80^e anniversaire du Débarquement, Valérie Hayer a tenu à commémorer le « D-Day » à sa manière. Elle a d'abord déposé une gerbe de fleurs tricolores en forme de croix de Lorraine au pied de la statue du général de Gaulle, sur la place qui porte son nom. Puis elle s'est élancée le long des commerces de l'avenue Jean-Médécine, entourée des deux dirigeants du parti Horizons. « Regardez, elle est magnifique ! », lance Christian Estrosi dans un large sourire à deux retraités, assis dans leur voiture. « C'est une visite pour la campagne européenne », insiste Édouard Philippe auprès de deux autres, un peu plus loin, lui qui a reçu Valérie Hayer lundi dans sa commune du Havre (Seine-Maritime).

Ici, la candidate s'arrête chez un glacier, là, dans un magasin de prêt-à-

porter. Certains Niçois passent leur chemin, d'autres curieux s'arrêtent, comme cet homme qui l'embrasse : « Je vous admire, courage ! » À une journaliste qui lui parle de ses 15 % d'intentions de vote dans les sondages, moitié moins que Jordan Bardella (Rassemblement national), elle répond : « J'ai l'air d'avoir le moral en berne ? » « C'est la dernière ligne droite, la campagne n'est pas terminée », abonde Valérie Hayer devant les caméras. Elle cite sa proposition d'investir 1000 milliards d'euros, afin de soutenir notamment la filière des voitures électriques et de créer, espère-t-elle, un « vaccin contre le cancer ». « Nous sommes la liste dont le projet servira le mieux les Français ! »

La candidate s'est montrée entourée d'anciens membres des Républicains, dans cette terre du Sud-Est ancrée à droite

Ce jeudi, la candidate s'est montrée entourée d'anciens membres des Républicains, dans cette terre du Sud-Est ancrée à droite. Le soir, pour sa réunion publique au kiosque à musique devant quelque 700 personnes, près de la Promenade des Anglais, c'est le président de la région, Renaud Muselier, qui l'a rejointe. « C'est ça, la majorité présidentielle ! », dit-elle. Difficile toutefois d'échapper à la bataille locale entre Christian Estrosi et son ennemi Éric Ciotti, président de LR, qui l'a accusé d'avoir utilisé d'anciens fichiers militants du parti de droite pour envoyer des invitations au meeting.

« C'est un joli bouquet final niçois », revient toutefois Nathalie Loiseau, ex-número un de la liste pro-Macron aux européennes d'il y a cinq ans. En 2019, elle avait fini par recueillir 22,42 % des voix, moins d'un point derrière le RN. Un score dont rêve sa successeure, convaincue que « rien n'est joué ». ■

En vente actuellement



les solutions existent, agissons

Eloïse Cimbidihi
Envoyée spéciale à Lille
Célestine Gentilhomme
Envoyée spéciale à Reims
et **Martin Lagrave**

Les 18-25 ans, partagés entre le RN et LFI, pourraient boudier une nouvelle fois les urnes aux élections européennes du 9 juin.

Le cou ceint de keffieh, quelques dizaines de militants pro-palestiniens patientent devant la Bourse du travail de Paris. Loanne, 26 ans, fume une dernière cigarette avant de s'engouffrer dans cet antre du syndicalisme parisien, à quelques encablures de la place de la République (10^e arrondissement). La jeune femme, habitée des cortèges, a répondu ce lundi 3 juin à l'appel du collectif Urgence Palestine. À quelques jours des européennes, le conflit au Proche-Orient a fini de la convaincre. « Pour moi, le génocide en Palestine est passé devant la cause environnementale pour ces élections. Je comptais voter pour Les Écologistes, mais ce sera finalement La France insoumise », admet cette employée dans une association qui promeut les alternatives à l'agro-industrie. Et tant pis si, de son propre aveu, « LFI est moins pro-européenne que les Verts ».

Enrôler cette génération militante est le but de guerre que poursuivent activement les troupes de Manon Aubry, la candidate des Insoumis. En misant sur une campagne quasi uniquement axée autour de Gaza, le mouvement mélenchoniste espère séduire les quelque 70 % de jeunes de 18 à 25 ans qui s'approprieraient à boudier les urnes le 9 juin, selon les sondages. Et pourquoi pas rattrapper si possible le retard sur le Rassemblement national (RN), qui séduit un tiers des jeunes (32 %) dans les intentions de vote, selon une enquête Ifop-Fiducial réalisée en mai. Une bataille pour conquérir une génération « archipélisée », qui découvre la politique dans un moment de défiance généralisée. « Dans ce contexte, la tentation d'un vote plus radical est grande parmi cette tranche d'âge », analyse la sociologue Anne Muxel, directrice de recherches au Cevipof (CNRS-Sciences Po).

« Pour moi, le génocide en Palestine est passé devant la cause environnementale pour ces élections. Je comptais voter pour Les Écologistes, mais ce sera finalement La France insoumise »

Loanne, 26 ans

À Lille (Nord), où Jean-Luc Mélenchon est arrivé largement en tête du premier tour, la dernière présidentielle (40,53 %), les étudiants ont déjà déserté les bancs de l'université en cette fin de printemps. Encore empêtrée dans le tourment des examens, Zinab a brièvement interrompu ses révisions pour engouffrer un sandwich sur les marches de la bibliothèque de Sciences Po Lille. L'établissement, presque vide, avait été bloqué en mai dernier lors de manifestations pro-palestiniennes. À l'évocation du scrutin, l'œil de cette jeune femme de 18 ans s'illumine. Zinab le sait, pour le premier vote de sa vie, elle déposera un bulletin LFI dans l'urne. L'occasion pour elle de « faire barrage à l'extrême droite », mais aussi d'apporter son soutien à Gaza. « Ce sont les seuls à prendre parti pour la Palestine », tranche l'étudiante, issue du quartier populaire lillois de Fives.

Pourtant, en dépit de ces quelques exceptions, les enjeux géopolitiques ne pèsent en réalité pas tellement dans la balance des jeunes électeurs lorsqu'ils doivent voter. Du moins à en croire Frédéric Dabi, directeur général opinion de l'Ifop. « Le conflit au Proche-Orient n'est clairement pas un levier de mobilisation essentiel. Il mobilise une jeunesse urbaine déjà très militante, qui serait allée voter de toute façon. Cela représente donc très peu de jeunes », décrypte le sondeur. Comme pour les autres catégories d'âge, le pouvoir



Dans une rue de Paris, le 3 juin, des affiches électorales lacérées témoignent des passions que déchaine le scrutin.

MAGALI COHENHANS, LUCAS VIA REUTERS/CONTECH

jeune femme fréquente au quotidien des jeunes à la recherche de petits boulots. « On est au front pour aider les Français. On en a marre de voir le pays se dégrader sur tous les plans », raconte-t-elle. À côté, ses deux collègues du même âge haussent les épaules. « Moi, je n'y comprends rien », marmonne Marine, 24 ans.

Car comme elle, une immense partie des jeunes affichent sans complexe leur indifférence pour la politique. Trop préoccupés à trouver du travail, chercher un logement ou à boucler les fins de mois. Même dans les coins huppés de l'Ouest parisien, loin de la politique et des galères du quotidien, les futurs cadres ont le nez plongé dans leurs révisions plutôt que dans les professions de foi des candidats. « J'ai intérêt à cartonner la prochaine épreuve, sinon je suis mort », lâche l'un d'entre eux au milieu de sa bande d'amis. À quelques pas de la tour Eiffel, dans la cour d'un campus mêlant étudiants en école de commerce, élèves ingénieurs et futurs communicants, Constant et Ronan, tous les deux 20 ans, arborent un sourire gêné au moment d'évoquer les élections. « On n'en a jamais parlé entre nous », ricangent les deux amis. Déjà la tête dans l'éte qui approche, le premier ne connaît même pas la date l'échéance. « C'est dimanche », lui glisse le second. Ni l'un ni l'autre ne se sont vraiment intéressés à la campagne, qui a pourtant commencé depuis plusieurs mois sur les réseaux sociaux. « Il y a beaucoup de listes, on s'y perd », reconnaît Ronan, pas franchement passionné par la politique, ni par aucune des 38 candidatures sur la ligne de départ.

« Vous vous rendez compte ? On se lève tous les matins pour bosser, et il y en a qui ne se lèvent pas le matin et gagnent deux fois plus que nous ! »

Axel, 20 ans

Entre contestation et abstention, portrait d'une jeunesse « archipélisée »

d'achat (57 %) reste le premier facteur de vote décisif des 18-25 ans, loin devant les conflits internationaux (41 %), selon une étude de l'institut. Pas de quoi réfréner pour autant la campagne pro-palestinienne des Insoumis, déployée avec force sur les réseaux sociaux. Un moyen, pensent-ils, de toucher une jeunesse hyperconnectée, dont une partie s'informe essentiellement en ligne.

Dernière séquence relayée en masse sur les plateformes, le « happening » des députés Insoumis au sein de l'Hémicycle, venus habillés aux couleurs du drapeau palestinien. « À l'Assemblée, ils foutent le bordel, j'aime bien », sourit Adrien, tout juste 18 ans. Attablé à une terrasse de la place de Strasbourg, un paquet de tabac à rouler joutant son pain au chocolat, le pianiste au conservatoire de Lille assure d'abord qu'il n'y « connaît rien aux européennes ». En fait, ce jeune, originaire d'un coin défavorisé de Tourcoing (Nord), se révèle être un férù de politique. « Hybride », comme il le revendique, Adrien se vit autant comme un « anarchiste » qu'un « jeune de quartier ». Et bien que « pas assez radical » selon lui, LFI obtiendra tout de même son vote dimanche. En raison notamment de la ligne pro-Gaza défendue par les Insoumis, et que symbolise l'investiture de Rima Hassan en position éligible sur la liste. En quelques semaines, l'activiste d'une petite trentaine d'années, jusque-là inconnue du grand public, s'est muée en icône de la jeunesse de gauche pro-palestinienne. À coups d'appels à manifester et à boycotter l'État hébreu, cette juriste a su engendrer près de 300 000 abonnés sur son compte Instagram. Ce qui fait dire à Zinab que sa candidature « aura un vrai impact sur ces élections ».

À Reims (Marne), où la victoire invalidée du RN aux législatives de 2022 a permis au camp Macron de reprendre la circonscription concernée, Maxence et ses amis n'ont, eux, que le nom de Jordan Bardella à la bouche. Devant les halles du marché couvert, le jeune homme de 18 ans fait défiler sur son té-

léphone les dernières vidéos virales de son champion sur TikTok. Entre un extrait de jeux vidéo et un autre de match de rugby, on y voit le patron du RN dévorer une barre de céréales avant un débat télévisé. « Lui, au moins, il sait comment parler aux gens. Il peut parler de tout et de n'importe quoi, il les casse tous », tranche cet étudiant en milieu agricole, les yeux écarquillés. Comme lui, plus de 1 million d'utilisateurs suivent le grand favori des sondages sur le réseau social chinois - davantage que Marine Le Pen mais moitié moins que Jean-Luc Mélenchon. L'eurodéputé y partage ses meilleures répliques, grignote des bonbons, met en scène ses bains de foule... À 28 ans, Jordan Bardella s'est bâti une place de choix dans le cœur de cette jeunesse qui se rend aux urnes. En bas de la mairie, quelques « Je t'aime » recouvrent d'ailleurs l'affiche de la tête de liste, partiellement déchirée. « Il y a un aspect d'identification, quelque chose de charismatique et probablement d'ordre plus charnel qui se porte sur ce candidat », explique la sociologue Anne Muxel.

« Le conflit au Proche-Orient n'est clairement pas un levier de mobilisation essentiel. Il mobilise une jeunesse urbaine déjà très militante, qui serait allée voter de toute façon. Cela représente donc très peu de jeunes »

Frédéric Dabi

Directeur général opinion de l'Ifop

Maxence et ses camarades disent aussi se reconnaître dans l'histoire et le parcours du dauphin de Marine Le Pen, qui a grandi dans un quartier populaire de Seine-Saint-Denis. « Il nous ressemble », confirme Léo, 18 ans. À l'autre bout de la table, Axel, 20 ans, fait de grands gestes. « Vous vous rendez compte ? On se lève tous les matins pour

bosser, et il y en a qui ne se lèvent pas le matin et gagnent deux fois plus que nous ! », s'agace-t-il, lui qui passe ses étés à courber le dos entre les vignes. Le jeune homme se sent déclassé, condamné à vivre moins bien que ses parents, et surtout moins bien que ceux qui profitent du « système ». « Forcément, on vote Bardella. Faut arrêter de donner des aides à des gens qui ne viennent pas de France », résume-t-il.

La journée terminée, les bandes d'amis s'emparent des dernières terrasses encore ensoleillées sur la place d'Erlon, en plein centre-ville rémoise. Ici, la jeunesse étudiante côtoie celle qui a déjà les deux pieds dans le monde du travail. Attablés à l'une des brasseries populaires, Thomas, 19 ans, et Jos, 20 ans, trinquent eux aussi à la fin des examens. Les deux compères, scolarisés aux Compagnons du devoir, rêvent de devenir ébénistes. « Je veux défendre notre patrimoine. S'il n'y en a pas, nous, on n'est plus là », souffle Jos, les bras recouverts de tatouages. « Bardella, lui, il est là pour le patrimoine. On peut mal le prendre, mais moi, j'aime ma France », chuchote Thomas. L'artisan triture ses livres de menuiserie qui traînent au milieu des pintes de bière encore fraîches. Derrière, des adolescents tendent discrètement l'oreille. Il hésite, puis reprend plus fort : « Je suis presque centriste, mais voter centriste, c'est voter Macron. Et ça, jamais de la vie ! » L'un comme l'autre ne connaissent que le nom de Jordan Bardella parmi les têtes de liste aux élections européennes. Ils le préfèrent même à Marine Le Pen, qu'ils jugent plus clivante. « Il y a moins de honte à voter RN, la jeunesse est beaucoup plus touchée par Bardella. Il donne vraiment envie, il est brut de pomme. Ça fait du bien d'avoir quelqu'un comme ça », explique Jos, qui avait choisi Jean Lassalle à la dernière présidentielle.

Prostrée sur un rebord de trottoir, Manon, 24 ans, soupire après une longue journée de travail. « Faut être con pour ne pas voter Bardella », lâche-t-elle, en tirant sur sa cigarette. Employée dans une entreprise de recrutement, la

D'ailleurs, il n'y a pas de tracts ou de programmes électoraux pour recouvrir les panneaux d'affichage de l'enceinte. Seule une publicité pour le dernier salon Viva Tech, auquel participe le patron de LVMH, Bernard Arnault, apparaît sur l'un. À quelques mètres de là, le regard plongé dans son écran d'ordinateur, Elsa planche sur un « visuel » à rendre dans quelques heures. Comme ses camarades, l'étudiante en communication ignore la date précise de l'élection et confie ne pas vouloir aller voter : « Ça ne sert pas à grand-chose et de toute façon je ne serai pas à Paris ». Il faut dire que de nombreux jeunes restent « mal inscrits » sur les listes électorales : souvent enregistrés dans leurs communes d'origine et non dans la ville où ils étudient, ils choisissent plutôt l'abstention que la procuration. Un fléau qui, toutes catégories d'âge confondues, touche plus d'un Français sur 10, puisque l'on recense quelque 7,5 millions de mal inscrits.

Il n'empêche, malgré son désintérêt revendiqué, Elsa a bien vu passer les deux thèmes forts de cette campagne sur ses réseaux sociaux, résumés en deux mots : « Bardella » et « Gaza ». Et si le patron du RN ne l'embarasse pas, elle admet que la situation au Proche-Orient « la touche ». Mais pas au point d'aller voter aux européennes, pour quelque liste que ce soit. Dans ces écoles privées, on préfère en fait garder à distance les sujets jugés trop clivants ou inflammables. « Je reste très loin de tout ça, je n'irai pas faire de manif pour tel ou tel bord. Je dis juste qu'il faut de l'aide humanitaire », s'avance prudemment Maxime, 21 ans.

Ici, aucune mobilisation n'a paralysé l'établissement, tandis que certaines facultés voisines acclamaient devant des délégations de députés LFI devant leurs portes, ou étaient occupés jour et nuit par des militants pro-palestiniens. « Il y a toute une partie de la jeunesse étudiante non politisée qui soutient la population qui souffre, les Palestiniens, sans pour autant se mobiliser en manifestation ou aller voter le jour du scrutin », résume la politologue Anne Muxel. Assis autour d'une table, Louis, 20 ans, voit d'un drôle d'œil ses pairs qui s'engagent dans un camp politique ou un autre. « Moi, je fais partie de cette majorité silencieuse. Je trouve que, dans ma génération, beaucoup ont tout de suite un avis très tranché sans forcément interroger le sujet », dénonce ce futur ingénieur. Comme si aller voter ne pouvait se cantonner au secret de l'isoloir, mais que cela devait forcément s'accompagner d'une publicité teintée de radicalité. ■

Albert Kornél
Budapest

Le premier ministre slovaque, victime d'une tentative d'assassinat mi-mai, a annoncé son retour prochain dans l'arène.

Al-
lait-il jouer l'apaisement ou au contraire appeler à la vengeance ? La première prise de parole du premier ministre Robert Fico était attendue et redoutée par ses adversaires. Il s'est adressé au public pour la première fois depuis la tentative d'assassinat à laquelle il a échappé le 15 mai, dans une vidéo enregistrée de quatorze minutes publiée sur Facebook, intitulée « Je pardonne et je mets en garde ». Trois semaines après avoir reçu quatre balles et avoir frôlé la mort, selon la direction de l'hôpital où il a été traité, le tribun slovaque est apparu chez lui à Bratislava, amaigri, mais combatif comme à son habitude et prêt à redescendre dans l'arène politique dès la fin du mois.

Les espoirs d'une réconciliation nationale ont été touchés dès la première phrase de son discours : « Un militant de l'opposition slovaque a tenté de m'assassiner à Handlova en raison de mes opinions politiques », a-t-il déclaré. Magnanime, il a annoncé lui accorder son pardon et ne pas chercher réparation, mais pour mieux jeter le discrédit sur l'opposition. « En fin de compte, il est évident qu'il n'était qu'un messager du mal et de la haine politique, que l'opposition frustrée a développée en Slovaquie dans des proportions ingérables », a lancé Robert Fico.

« Je n'ai aucune raison de croire qu'il s'agissait d'une attaque perpétrée par un fou solitaire », a aussi déclaré Fico. Pourtant, les autorités ont rapidement qualifié l'auteur présumé de la tentative d'assassinat comme un « loup solitaire », Juraj Cintula, 71 ans, a effectivement indiqué avoir agi par désaccord avec la politique menée par le gouvernement de Robert Fico et a récemment pris part à des manifestations de l'opposition contre une réforme du code pénal et la reprise en main des médias publics. Mais à ce stade, aucun lien n'a été établi entre lui et un parti de l'opposition. « Nous avons tous espéré un pas vers la réconciliation sociale. Mais dès sa première apparition, il semble que le premier ministre Fico l'ait rejeté », a réagi Michal Simecka, le chef de Slovaquie progressiste, le principal parti de l'opposition.

Dans une longue tirade victimaire, le premier ministre blâme, à divers degrés, ceux qu'il identifie comme ses ennemis. Outre l'opposition politique et les médias, il s'en prend à l'Union européenne, l'Otan et le milliardaire George Soros. « Il faut s'attendre à ce que les médias antigouvernementaux, les organisations politiques non gouverne-



Dans une vidéo publiée sur Facebook, mercredi, Robert Fico, qui apparaissait pour la première fois depuis sa tentative d'assassinat, a déclaré : « C'est terrible à dire, mais le droit à une opinion différente a cessé d'exister dans l'UE. »

ROBERT FICO VIA FACEBOOK / VIA REUTERS

En Slovaquie, le retour vengeur à la vie politique de Robert Fico

mentales financées par l'étranger et l'opposition commencent à minimiser ma tentative d'assassinat », anticipe-t-il.

Dans une digression confuse et évasive, et sans désigner quiconque directement, Robert Fico laisse entendre ce que son député Lubos Blaha et son allié Viktor Orban ont déjà affirmé : on a voulu l'assassiner en raison de son refus d'aligner la Slovaquie sur la politique ukrainienne de l'Occident. « Les rela-

« La tentative d'assassinat de Robert Fico est censée marquer un tournant. Il veut effacer des dizaines de procès et des centaines d'enquêtes qui ont révélé le système de corruption sous ses précédents gouvernements. Il veut réécrire l'histoire »

Mastus Kostolny

Rédacteur en chef du journal Dennik N

tions avec les partenaires de l'UE et de l'Otan se sont aggravées après l'attaque russe contre l'Ukraine, quand nous avons refusé de fournir à l'Ukraine toute aide militaire provenant des stocks de l'État (...) », détaille-t-il. « C'est terrible à dire, mais le droit à une opinion différente a cessé d'exister dans l'UE. »

Le dirigeant slovaque développe ce qui sera vraisemblablement le nouveau récit imposé de l'histoire récente du pays : ses adversaires politiques au pouvoir de 2020 à 2023, aux mains des intérêts étrangers, ont tenté de « liquider » son parti. « Des représentants de l'opposition ont été accusés et envoyés en détention sans preuves, des morts suspects ont eu lieu en détention », accuse-t-il. Il fait référence à l'implacable lutte contre la corruption mise en place ces trois années où il était dans l'opposition. Une quarantaine de personnes liées de près ou de loin à son clan ont été condamnées pour des faits de corruption. Robert Kalinak, son homme de confiance de toujours, l'actuel ministre de la Défense qui assure la conduite du pays le temps de sa rémis-

sion, avait lui-même été placé en détention préventive pendant plusieurs semaines en 2022.

Matus Kostolny, le rédacteur en chef du journal Dennik N, un média particulièrement pointé du doigt par Fico, redoute que tout cela ne soit enterré. « Robert Fico est de retour et il est revenu en vengeur, résume-t-il. C'est maintenant une évidence : la tentative d'assassinat de Robert Fico est censée marquer un tournant. Il veut effacer des dizaines de procès et des centaines d'enquêtes qui ont révélé le système de corruption sous ses précédents gouvernements. Il veut réécrire l'histoire. » Le théologien et journaliste Michal Havran, commentateur très en vue de la vie politique slovaque, se montre aussi des plus pessimistes : « La paranoïa est un programme politique. Conspiration juive, haine patologique et vengeance. Nous devons nous défendre. »

Si Robert Fico ne mentionne pas les élections européennes, ce n'est sans doute pas un hasard si sa prise de parole intervient juste avant la suspension de la campagne électorale. Selon le der-

nier sondage en date d'Ipsos, son parti Smer-SSD devrait sortir en tête et recueillir samedi environ un quart des suffrages, convertis en quatre eurodéputés sur les quinze sièges réservés aux Slovaques au Parlement européen. Dans son message vidéo, Fico déplore que le Parti socialiste européen auquel il est affilié a suspendu l'adhésion du Smer-SSD « au lieu de le féliciter pour sa victoire électorale » l'autonne dernier.

Parmi les eurodéputés Smer-SSD pressentis pour siéger à Strasbourg, se trouvent le vice-président du Parlement Lubos Blaha, un homme aux positions farouchement pro-Kremlin ainsi que Judita Lassakova. Cette dernière, novice en politique, est une star de la scène de la désinformation slovaque. Elle a fait ses classes pendant la pandémie de Covid-19, un moment charnière qui a permis au Smer de se relancer en surfant sur le mouvement « antivax ». « C'est une personne qui a des opinions bien arrêtées sur les intérêts nationaux de la République slovaque », a justifié Robert Fico. Le tribun slovaque n'a pas dit son dernier mot. ■

Les jeunes Polonais se passionnent pour les européennes

Adrien Sariat
Varsovie

L
e café où se sont donné rendez-vous Mikolaj Turek et Oliwia Aziz se trouve au rez-de-chaussée de la plus haute tour de l'Union européenne. Le jeune représentant de l'association Beta Polska, habitué à animer des simulations du Parlement européen et la présidente de l'association «niezamlodzi (pas trop jeunes), pour une meilleure représentation de la jeunesse en politique, se retrouvent sous les 310 mètres de la Varso Tower pour discuter d'une future collaboration. Dans une semaine, les Européens se rendront aux urnes, et pour ces deux activistes, la participation des primo-votants est cruciale.

« On a eu beaucoup d'élections à la suite : les parlementaires, les municipales et maintenant les européennes, ça fait beaucoup en l'espace de 9 mois », analyse Oliwia, engagée auprès de la Coalition civique du premier ministre, Donald Tusk. « Je suis plutôt optimiste

mais je pense qu'il sera difficile de battre le taux de participation des élections législatives nationales d'octobre », avance-t-elle prudemment, craignant une certaine fatigue électorale.

Ces 69 % de participation chez les 18-29 ans enregistrés à l'automne seront probablement difficiles à égaler, lors que l'on sait que la participation aux élections européennes en Pologne avoisine généralement les 20 %, malgré un pic record de 45 % en 2019.

Pourtant Mikolaj tient à rappeler que l'Europe garantit un standard démocratique aux citoyens polonais.

« J'ai plusieurs fois eu peur du Poxelit. J'aimerais que les jeunes se rendent compte à quel point notre pays est devenu un contre-exemple pour tous les experts en droit européen »

Mikolaj Turek

Représentant de l'association Beta Polska

mais je pense qu'il sera difficile de battre le taux de participation des élections législatives nationales d'octobre », avance-t-elle prudemment, craignant une certaine fatigue électorale.

Ces 69 % de participation chez les 18-29 ans enregistrés à l'automne seront probablement difficiles à égaler, lors que l'on sait que la participation aux élections européennes en Pologne avoisine généralement les 20 %, malgré un pic record de 45 % en 2019.

« J'ai plusieurs fois eu peur du Poxelit. J'aimerais que les jeunes se rendent compte à quel point notre pays est devenu un contre-exemple pour tous les experts en droit européen »

Mikolaj Turek

Représentant de l'association Beta Polska

soutenant le parti de Donald Tusk ou la gauche.

Il n'attend « pas des changements spectaculaires » de la part de l'Union, mais avant tout une accélération des processus décisionnels qui permettrait peut-être à terme de créer une défense commune. « Si l'on se fait attaquer, il faut être capable de réagir en quelques heures, et l'appareil européen ne permet pas une telle réactivité », déplore-t-il. Cet européen convaincu souhaiterait aussi introduire des mécanismes de lutte contre la désinformation et la diffusion des fake news au sein de l'Union, ou encore construire un réseau ferroviaire européen unifié.

Devant l'université de Varsovie, Stanislaw Majewski, 25 ans, compte lui aussi faire bon usage de son bulletin de vote le 9 juin. L'étudiant en droit énergétique fait une partie de ses études à Londres et depuis le Brexit, il comprend d'autant mieux « la valeur de l'Europe et du passeport européen ». Il espère que les Vingt-Sept permettront à la Pologne de « rattraper son retard en matière de transition énergétique » et souhaite accélérer l'intégration entre

les pays membres. Pourtant, début mai, la Pologne a refusé d'adhérer au pacte migratoire européen, qui prévoyait une répartition équitable entre tous les citoyens de l'Union. Donald Tusk a même déclaré que le pays excluirait de payer les 20 000 euros par migrant refusé, comme prévu par le pacte.

Devant les murs vert de gris de la bibliothèque universitaire, les étudiants hésitent à prendre position sur le sujet. « Il est possible qu'on nous en demande trop. Il faudrait comparer avec des pays comme l'Espagne, qui n'a pas accueilli autant de réfugiés de la Biélorussie ou d'Ukraine », opine Marta, 22 ans. Une position partagée par son amie Ela, qui pointe du doigt la difficulté d'une intégration européenne à cause des « disparités territoriales, géopolitiques et économiques » au sein de l'UE. Pour l'instant, les sondages donnent le PiS et la Coalition civique à égalité avec 32 % d'intentions de vote dans ce pays ultrapolarisé. Comme lors des élections parlementaires, la voix de la jeunesse pourrait faire basculer le scrutin en faveur de Tusk et des libéraux. ■

Israël-Liban : le risque de la course à la guerre

Guillaume de Dieuleveult Correspondant à Jérusalem

La tension ne cesse de croître avec le Hezbollah, qui multiplie les attaques dans le nord de l'État hébreu.

La situation se dégrade continuellement dans le nord d'Israël. Le long de la frontière avec le Liban, les tensions sont de plus en plus vives avec le Hezbollah. Les images impressionnantes des incendies qui ont ravagé ces derniers jours la Galilée, région boisée, ont provoqué un électrochoc en Israël, où ce conflit larvé est considéré comme un problème périphérique depuis le début de la guerre dans la bande de Gaza.

Ces feux ont été provoqués par des tirs de missiles du Hezbollah. La puissante milice chiite se montre de plus en plus agressive à l'égard de son voisin. La tension est devenue telle que la course à la guerre semble être entrée dans une mécanique inéluctable. Jeudi, l'armée israélienne a annoncé la mort d'un de ses soldats dans le nord d'Israël. Dans la nuit de mercredi à jeudi, un drone a été intercepté au-dessus de la ville de Nahariya, au nord d'Israël. Son arrivée n'avait pas été détectée par les sirènes d'alarme. Il semble que la milice, qui jusque-là privilégiait les cibles militaires, ait décidé de viser désormais des cibles civiles également. Mercredi, une frappe du Hezbollah a fait neuf blessés dans un village situé non loin de la frontière. Entre le 3 et le 4 juin, le Hezbollah a revendiqué onze attaques contre Israël. Elles ont été effectuées au moyen de missiles ou de drones kamikazes. Sur la même période, cinq autres drones, que le Hezbollah utilise de plus en plus efficacement, ont pénétré l'espace aérien israélien.

L'espoir d'un retour à la normale s'éloigne

En réponse, l'armée israélienne multiplie les frappes aériennes, principalement dans le sud du Liban, mais pas uniquement. Elle a annoncé jeudi des bombardements de sites de stockage d'armes, « d'infrastructures militaires », et la mort de plusieurs « terroristes ». Côté libanais, environ 120 000 personnes auraient été contraintes de fuir le sud du pays, en raison des frappes israéliennes. Le Hezbollah a perdu environ 315 combattants. Les dirigeants israéliens ont de plus en plus recours à une rhétorique guerrière. Le président Isaac Herzog lui-même a déclaré qu'« Israël n'aurait bientôt plus d'autre choix que de défendre ses citoyens ». Mercredi, Benjamin Netanyahu a visité la ville de Kiryat Shmona, située dans le nord d'Israël. La majorité de ses 20 000 habitants ont été évacués aux premières heures de la guerre, ils n'y sont toujours pas retournés,

comme environ 60 000 Israéliens, qui doivent attendre sans aucune perspective.

Pour les familles, l'espoir d'un retour à la normale avec la rentrée scolaire, en septembre, est de plus en plus ténu. « Nous sommes prêts à une action très intense dans le Nord. D'une façon ou d'une autre, nous rétablirons la sécurité », a déclaré le premier ministre à Kiryat Shmona. La veille, c'était le chef d'état-major, Herzl Halevi, qui avait déclaré « nous sommes prêts, à la suite d'un entraînement intensif, à une offensive dans le Nord. Nous nous approchons d'un moment décisif ». Dans les colonnes du journal progressiste *Haaretz*, l'analyste militaire Amos Harel souligne que cette posture est bien vue au sein de l'état-major militaire israélien, qui y verrait une façon de reprendre la main sur le cours des événements, alors que l'armée fait du sur-place dans la bande de Gaza.



Près de Kiryat Shmona, en Israël, non loin de la frontière avec le Liban, des tirs de roquettes ont provoqué des incendies sur les collines, le 3 juin.

Un soignant israélien parle des tortures de Sde Teiman

Les pieds et les mains attachés, les yeux bandés, vêtus uniquement de couches-culottes pour adultes, nourris à la paille : des Palestiniens blessés dans la bande de Gaza ont été torturés pendant des mois dans un hôpital de campagne de l'armée israélienne. C'est ce qu'affirme un soignant israélien qui a accepté de témoigner, sous couvert d'anonymat, pour *Le Figaro*.

Cet hôpital, composé d'une tente et d'environ trois conteneurs, a été installé dans la base de Sde Teiman, au cours des semaines qui ont suivi l'attaque terroriste du Hamas, le 7 octobre. Situé dans le Néguev, ce camp militaire a été transformé en centre de détention et d'interrogation pour les Palestiniens arrêtés par l'armée israélienne au cours de ses opérations dans la bande de Gaza.

Mercredi, la Cour suprême israélienne a ordonné de limiter les capacités d'accueil de ce centre de rétention. Saisie par plusieurs organisations israéliennes de défense des droits civiques, elle a décidé de faire passer le nombre de détenus de 900 à 200 personnes. Elle a également ordonné que l'hôpital de campagne soit agrandi et « amélioré ». Or, pour ce professionnel de santé, l'existence même de cet hôpital est un scandale : elle est, selon lui, la conséquence d'un mal rongé tout le système hospitalier israélien, qui refuserait de prendre en charge les blessés provenant de la bande de Gaza pour des raisons idéologiques.

Ce soignant a visité Sde Teiman au cours de l'hiver. L'hôpital public où il travaillait venait de recevoir un jeune

Palestinien, blessé à la poitrine au cours des combats dans la bande de Gaza. « Les blessés sont soignés et, s'ils n'ont pas besoin d'amputation ou d'autres soins complexes, ils sont envoyés à Sde Teiman. Mais celui-ci allait très mal, il avait perdu beaucoup de sang et devait se faire opérer. » Après un passage « d'une heure ou deux » à la salle de réanimation, ce jeune homme est envoyé lui aussi à Sde Teiman. Là, son état empire. « Le médecin qui travaillait là-bas, avec une petite équipe d'infirmières, n'a qu'une connaissance limitée de la prise en charge des blessés de guerre », explique ce soignant.

« L'ambiance était surréaliste, très silencieuse »

À l'intérieur de la base, on le conduit vers l'hôpital : une structure métallique couverte d'une bâche blanche. « À l'intérieur, il y avait une quinzaine d'hommes allongés sur des lits. Leurs mains et leurs pieds étaient attachés aux barreaux, ils avaient tous les yeux bandés et ne portaient que des couches-culottes. C'est une violation du protocole prévoyant la façon dont on doit attacher les détenus quand ils sont soignés », relève-t-il. « L'ambiance était surréaliste, très silencieuse, poursuit-il. Avant d'entrer, on nous a demandé d'enfiler un masque et une blouse et de ne pas nous appeler par notre nom. Les patients n'étaient désignés que par des chiffres : tout était totalement anonyme. »

La blessure d'un des patients s'est infectée. Les infirmières ne savent pas nettoyer la plaie. « Même des actes simples, comme le soin d'une plaie, ne

sont pas réalisés avec la connaissance nécessaire. » Un autre blessé est visiblement en très mauvais état. « Il était pâle, il transpirait, il avait vraiment l'air très mal. Il avait reçu une blessure par balle, qui avait d'abord été traitée dans un hôpital. » Faute de matériel suffisant sur place, il doit être envoyé à nouveau dans un hôpital, pour subir un scanner. Mais les hôpitaux sont réticents. « Il a fallu le demander à plusieurs reprises », relève-t-il. Il ne sait pas ce qu'il est advenu de cet homme.

Ce soignant est hanté par ce qu'il a vu. « Nous arrivions d'un hôpital très moderne et d'un coup nous découvrons ces patients complètement vulnérables, déshumanisés, quasi nus dans le froid. Que cela arrive au cœur d'un pays moderne, c'est inadmissible : c'est de la torture. Pendant des mois, ce système a perduré. Il a fallu un jugement de la Cour suprême pour qu'une décision soit prise. » Selon lui, c'est la preuve qu'il n'y avait aucune volonté d'améliorer les conditions de ces personnes.

C'est là justement le cœur du protocole, estime-t-il. « Dans la plupart des cas, la politique des hôpitaux est de se débarrasser de ces patients encombrants le plus vite possible. Et ils ont de bonnes raisons pour faire ça », explique-t-il. Rien n'est prévu en effet pour hospitaliser ces combattants ennemis dans un lieu à part. « Vous imaginez un combattant du Hamas allongé à côté d'un soldat israélien, dans un hôpital israélien ? Mais si rien n'a été fait pour régler ce problème, affirme-t-il, ce n'est pas faute de moyens. « Les hôpitaux ne veulent pas des pa-

Mais Israël a-t-il intérêt à ouvrir un second front, alors que la guerre de Gaza n'est toujours pas terminée ? L'image des forces de défense israéliennes s'est singulièrement dégradée ces derniers mois : échec à contrer l'attaque du 7 octobre, incapacité à retrouver les otages vivants, difficulté à éliminer un ennemi comme le Hamas, bien plus faible que le Hezbollah. Après plus de huit mois de combats, la plus longue guerre jamais menée par Israël, les troupes sont usées, souligne une enquête réalisée par l'armée et révélée, en début de semaine, par les médias israéliens.

En face, le Hezbollah, bien armé, expérimenté, inquiet. En cas de guerre totale, des milliers de missiles risquent de tomber sur le pays, bien au-delà du Nord. « Le Hezbollah va chercher les victoires symboliques, en frappant les infrastructures militaires et civiles au cœur du pays », souligne

David Khalifa, de la Fondation Jean Jaurès.

Malgré ses menaces, Benjamin Netanyahu a-t-il intérêt à lancer son pays dans une nouvelle guerre ? « C'est un risque très élevé pour lui, estime David Khalifa. Politiquement, il ne peut pas s'offrir le luxe d'une défaite dans le Nord. » Or, en cas de guerre, une franche victoire n'est pas assurée. « Les menaces de ces derniers jours relèvent de la dissuasion », poursuit l'analyste, qui y voit une façon d'inciter le Hezbollah à limiter ses attaques.

Sur le terrain, c'est une autre mécanique qui semble enclenchée. « Ces déclarations visent à faire reculer le moment de vérité. Les deux belligérènes ne veulent pas d'une guerre totale. Mais le dialogue des armes les y conduit inévitablement », s'inquiète David Khalifa. Seul espoir d'apaisement, un accord de cessez-le-feu dans la bande de Gaza. ■

De nombreux morts dans une école de l'ONU bombardée

Le chef de l'agence onusienne pour les réfugiés palestiniens (UNRWA), Philippe Lazzarini, a accusé jeudi Israël d'avoir frappé « sans avertissement préalable » une école de l'UNRWA dans la bande de Gaza, abritant selon lui des milliers de déplacés. « Une autre école de l'UNRWA transformée en abri a été attaquée, cette fois-ci à Nousseirat », dans le centre de la bande de Gaza, écrit Philippe Lazzarini sur X. Dans son dernier bilan, l'hôpital al-Aqsa, situé dans la ville de Deir el-Balah, a annoncé que 37 personnes avaient été tuées à la suite de cette frappe. Philippe Lazzarini parle, lui, d'« au moins 35 personnes (...) tuées » et de « nombreuses autres blessées ». L'armée israélienne a revendiqué cette attaque aérienne nocturne, qu'elle a qualifiée de « frappe précise sur une base du Hamas située à l'intérieur d'une école de l'UNRWA dans la région de Nousseirat » ayant permis d'éliminer « plusieurs terroristes ». « L'école abritait 6 000 personnes déplacées lorsqu'elle a été touchée. Les allégations selon lesquelles des groupes armés auraient pu se trouver à l'intérieur de cet abri sont choquantes », poursuit le chef de l'UNRWA, ajoutant toutefois ne pas être en mesure de pouvoir vérifier ces accusations.

LES CROISIÈRES LE FIGARO

GOLF & PRO-AM DANS LE GOLFE PERSIQUE

> DU 9 AU 16 JANVIER 2025



> avec Bernard PASCASSIO
légende du golf tricolore

Mettez le cap vers le golfe Persique
et jouez cinq somptueux parcours :
Montgomerie golf Club, Saadiyat,
Education City, Al Hamra, et Jumeirah (Earth)
en formule Pro-Am ou Loisir.

EN PARTENARIAT AVEC
 **PONANT**

OFFRE EARLY BOOKING*

CROISIÈRE

À bord du *Bougainville* 8 jours/7 nuits

à partir de **5 780 €****

Forfait Pro-Am : 3 400 €

Forfait Loisir : 2 100 €

RENSEIGNEMENTS ET RÉSERVATIONS

01 57 08 70 02
lesvoyagesf.fr

* Offre Premiers inscrits. Ce tarif varie en fonction des disponibilités de la croisière et peut être modifié sans préavis.

** Tarif par personne sur la base d'une occupation double en cabine Deluxe, excursions et taxes portuaires incluses. Document non contractuel. Droits réservés. Crédit photo : Shutterstock.

Le mystérieux profil de Maksym, l'artificier russo-ukrainien arrêté à Roissy

Jean Chichizola et Christophe Cornevin

Blessé en manipulant un engin explosif dans sa chambre d'hôtel, il est soupçonné d'avoir voulu commettre un attentat en France.

L'affaire, encore assez ténébreuse, est suivie à la loupe jusqu'au sommet de l'État. Ultra-sensible, elle intervient dans un contexte où la France célèbre le 80^e anniversaire du Débarquement. Une cérémonie réunissant ce jeudi en Normandie près de 25 chefs d'État, parmi lesquels le président américain Joe Biden et son homologue Ukrainien, Volodymyr Zelenski. Une page d'Histoire et de communion du monde libre, dont le nom de Vladimir Poutine a été rayé en raison de l'invasion de l'Ukraine par la Russie depuis le 22 février 2022. Risquant une fois encore de déboucher sur une possible mise en cause du Kremlin, déjà pointé du doigt pour plusieurs actions d'ingérence sur le sol français, cet épisode est intervenu à moins d'une semaine des élections européennes, placées sous très haute surveillance.

Lundi après-midi, un homme de nationalité ukrainienne et russe, âgé de 26 ans, était pris en charge par des sapeurs-pompiers après une explosion qu'il aurait lui-même déclenchée en manipulant un engin artisanal dans son hôtel situé dans la zone hôtelière de Roissy-en-France, non loin de l'aéroport international Charles de Gaulle. Se prénommant a priori Maksym et né en 1998 en Ukraine, il a été interpellé à l'hôpital de Gonesse (Val-d'Oise), où il était soigné pour des brûlures au bras et au visage. Alertés par les secours, les gendarmes découvraient dans sa chambre d'hôtel des faux documents ainsi que des

produits et divers matériels destinés à la fabrication d'engins explosifs.

Le suspect aurait été blessé par le déclenchement d'un de ces dispositifs, qui aurait été confectionné à base de TATP, explosif artisanal très instable, et d'un téléphone portable. Selon nos informations, Maksym était jusqu'ici inconnu des fichiers de police et n'a pas laissé de trace de son récent passage à la frontière.

Mardi, au regard des premiers éléments du dossier, le Parquet national antiterroriste s'est saisi des faits et a ouvert une enquête pour « participation à une association de malfaiteurs terroriste en vue de la préparation de crimes d'atteintes aux personnes » et « détention de substance ou produit incendiaire ou explosif ou d'éléments destinés à composer un engin incendiaire ou explosif en vue de préparer une destruction, dégradation ou atteinte aux personnes, en relation avec une entreprise terroriste ».

L'artificier, aussi énigmatique que maladroit, a été conduit dans les locaux de la Direction générale de la sécurité intérieure (DGSI) à laquelle l'enquête a été confiée. Sa garde à vue, d'une durée théorique de 96 heures, pourrait durer

« Ces dernières semaines, des services de renseignements ont alerté sur des risques de sabotages russes. Et une succession de faits suspects a été observée »



Le Russo-Ukrainien a été pris en charge par des sapeurs-pompiers après une explosion qu'il aurait lui-même déclenchée en manipulant un engin artisanal dans son hôtel situé dans la zone hôtelière de Roissy. MIGUEL MEDINA/AFP

jusqu'à lundi soir. Les investigations ne font que commencer.

De sources proches de l'enquête, le suspect est présenté comme un Ukrainien du Donbass ayant acquis la nationalité russe. Semblant porter un « engagement prorusse » et ayant « combattu pendant deux ans au sein de l'armée russe », il nierait tout projet d'attentat. Avec un certain aplomb, il affirmerait même qu'il s'agit d'un simple accident. L'intervention du PNAT et de la DGSI démontre en revanche que les autorités françaises prennent l'affaire très au sérieux. Pour l'heure, jamais un attentat à la bombe n'a été perpétré par un activiste prorusse sur le sol français.

Une chose est sûre : la présence de cet homme à proximité de Roissy-Charles de Gaulle inquiète d'autant plus que le premier aéroport français se prépare à accueillir, dans la perspective des prochains Jeux olympiques, quelque 52 000 accrédités des délégations officielles, qui s'ajouteront au flux classique des passagers de l'été. Le défi logistique et sécuritaire est majeur.

Ces dernières semaines, des services de renseignements ont alerté sur des risques de sabotages russes. Et une succession de faits suspects a été observée. Fin mai, trois personnes

étaient interpellées en Pologne, soupçonnées d'avoir déclenché plusieurs incendies criminels pour le compte de la Russie. Les autorités lituaniennes et britanniques s'interrogent sur des incidents similaires ces dernières semaines. Début avril, le ministère tchèque des Transports accusait Moscou d'avoir cherché à saboter les infrastructures ferroviaires européennes. À Paris, de lourds soupçons ont été portés contre le régime de Moscou après la récente découverte, au pied de la tour Eiffel, de cinq cercueils recouverts de drapeaux français avec la mention : « soldats français de l'Ukraine ». La responsabilité du Kremlin est très sérieusement envisagée dans l'affaire des étoiles de David qui avaient été taguées sur des murs d'Île-de-France et dans celle des mains rouges, retrouvées peintes sur le Mémorial de la Shoah.

Autant d'actions qui n'ont au demeurant rien de surprenant. Depuis l'ère soviétique, ce qu'à Moscou on désigne sous le terme de « mesures actives », comprenant notamment des sabotages, est une spécialité des services de renseignements russes. Et les attaques ne font probablement que commencer. Dans une note datée du 14 février dernier, la DGSI avait si-

gnalé de nouveaux modes opératoires des renseignements russes visant à amplifier les « fractures internes à la société française ». « Il n'est pas exclu » que des « actions de nature violente » puissent « être également commanditées », avait ajouté le contre-espionnage français. Au dernier stade des investigations, les services spécialisés tentaient de préciser si le suspect a agi seul ou avec des complices.

Fin mai, avant cette arrestation énigmatique, le ministre de l'Intérieur Gérard Darmanin avait fait état de 50 attentats déjoués par les services de renseignements français depuis 2017. Le dernier projet d'attentat contrecarré, dont la presse s'est fait l'écho le 31 mai, serait d'inspiration islamiste : un Tchétchène de 18 ans, inconnu des services de renseignements, a été mis en examen et écroué le 26 mai pour avoir envisagé de commettre un attentat visant les épreuves de football des Jeux olympiques à Saint-Étienne. Les services sont sur le qui-vive alors que le plan Vigipirate a été rehaussé à son seuil maximal (« alerte attentat ») le 24 mars dernier, après l'attentat de Moscou. À moins de 50 jours de la cérémonie inaugurale, de lourds nuages planent sur le pays. ■

L'Azerbaïdjan utilise aussi la Corse pour attaquer la France

Antoine Giannini

Comme en Nouvelle-Calédonie, où elle affiche son soutien à la cause indépendantiste, Bakou fustige le « colonialisme français » sur l'île.

La scène pourrait presque paraître insolite. Le 2 mars dernier, devant le palais de justice de Bastia, dans le cortège d'une manifestation indépendantiste, la présence de deux groupes de journalistes étonne. Ils s'expriment en azéri ou en ture et cherchent à tout prix à capter des images spectaculaires. Parmi les présents, Azertac, l'agence de presse gouvernementale d'Azerbaïdjan, et une chaîne de télévision turque Haber Global, sous influence azérie.

L'un des « reporters » est même pris à partie pour avoir voulu filmer un jeune homme à visage découvert qui s'est brûlé avec un cocktail Molotov lors d'affrontements avec les forces de l'ordre. La présence de ces médias est pourtant tout sauf anodine. Elle s'inscrit dans une série d'incidents entre la France et

l'Azerbaïdjan dont le point d'orgue aura lieu deux mois et demi plus tard.

Le 16 mai, le ministre de l'Intérieur et des Outre-mer, Gérard Darmanin, accuse Bakou d'ingérence en Nouvelle-Calédonie. L'archipel est alors en proie à des émeutes inédites depuis 1988 : « Sur l'Azerbaïdjan, ce n'est pas un fantasme, c'est une réalité. » Avant de regretter « qu'une partie des indépendantistes calédoniens aient fait un deal avec l'Azerbaïdjan ».

Comme en Nouvelle-Calédonie, les Azéris utilisent la question corse comme angle d'attaque du gouvernement français. En début d'année, le Parlement azerbaidjanais avait réclamé « la reconnaissance pure et simple de l'indépendance de la Corse » en même temps que celle « de la Kanaky (la Nouvelle-Calédonie) et de Maohi Nui (la Polynésie française) ».

Des prises de position devenues beaucoup plus offensives après l'expulsion, fin décembre 2023, de deux diplomates français en poste dans ce pays du Caucase. Selon les autorités, il s'agissait des deux agents de la DGSE qui avaient été en contact avec un entrepreneur français emprisonné en Azerbaïdjan. Cet homme est soupçonné d'avoir œuvré pour les services secrets français. Depuis ces épisodes, la dénonciation du « colonialisme français » est l'outil privilégié par Bakou dans son objectif de déstabiliser la France.

Pour relayer ce message politique, des journalistes proches du gouvernement azéri traitent de l'actualité corse avec un prisme bien particulier. En février, plusieurs d'entre eux avaient déjà fait le déplacement dans l'île pour assister notamment à une conférence de presse du mouvement indépendantiste Nazione, qui compte une élue à l'Assemblée de Corse. Une structure politique en rupture avec la majorité régionale autonomiste menée par Gilles Simeoni, président de la collectivité de Corse. Dans son discours, Nazione ne cache pas son soutien à la violence clandestine orchestrée par le FLNC (Front de libération nationale de la Corse).

Dans leurs reportages, Azertac et Haber Global dépeignent une Corse au bord de l'indépendance et parlent de

« décisions scandaleuses d'Emmanuel Macron » pour évoquer l'arrestation de deux militants de Nazione. Ils n'hésitent pas à épouser le vocabole du mouvement indépendantiste.

François Martinetti, secrétaire général de Femu a Corsica, le mouvement autonomiste majoritaire de l'île, se souvient de cette visite remarquée : « Ils sont venus assister aussi, de manière surprenante, à une conférence de presse de notre mouvement. Nous avons refusé tout contact par rapport à notre position en soutien avec l'Arménie dans le conflit au Haut-Karabakh. Il y a un jeu géopolitique qu'on ne maîtrise pas. L'Azerbaïdjan veut déstabiliser l'État français pour diverses raisons, mais ça ne nous concerne pas. Il y a une solidarité avec les peuples sans État, mais pas à n'importe quel prix. »

Ni avec, ni contre aucune grande puissance mondiale

Une référence directe au mouvement des pays non alignés. Une structure présidée par l'Azerbaïdjan de 2019 à 2024, où İlham Aliyev, le président azéri, y occupe la fonction de secrétaire général. Cette organisation compte 120 membres qui se définissent comme n'étant alignés ni avec, ni contre aucune grande puissance mondiale. Le Groupe d'initiative de Bakou en est une émanation et dénombre ainsi des re-

présentants de mouvements indépendantistes des DOM-TOM mais aussi de Corse. Plusieurs conférences sur le thème du « colonialisme français » ont été organisées dans des institutions internationales telle l'Unesco à Genève.

Des représentants de Nazione, qui ont déjà fait le déplacement à Bakou, y ont participé : « Ursula von der Leyen, présidente de la Commission européenne, a présenté l'Azerbaïdjan comme un partenaire très fiable, affirme Jean-Marc Rodriguez, cadre de Nazione, en charge des relations internationales. La France achetait leur gaz quand cela l'arrangeait. Nous assumons totalement. On nous a donné l'occasion de nous exprimer à travers ce groupe qui aide les territoires non autonomes à suivre une démarche visant à les décoloniser. On ne va pas rentrer dans le conflit qui oppose l'Azerbaïdjan et la France. »

L'indépendantiste se défend d'être la cible d'une quelconque récupération politique dans le cadre des tensions entre les deux pays : « Ça fait partie du jeu diplomatique. Nous n'avons pas d'entretiens bilatéraux avec l'Azerbaïdjan. Les Azéris jouent le rôle de facilitateur au niveau de l'Onu et leur mission s'arrête là. Ils connaissent parfaitement notre position sur l'Arménie et il n'y a aucune ambiguïté. » Une vision des choses loin d'être partagée par les autorités françaises. ■

Europe 1

7H-9H
EUROPE 1 MATIN
Dimitri Pavlenko

Retrouvez l'Édito politique à 7h53 avec Alexis Brézet et Vincent Trémolet de Villers du Figaro

Le monumental Starship de SpaceX effectue un quatrième vol d'essai spectaculaire

Tristan Vey

La fusée géante conçue pour être entièrement réutilisable a réussi l'amerrissage à la fois du premier étage, mais aussi du vaisseau après sa descente depuis l'orbite.

Pas à pas, Elon Musk continue de faire avancer son rêve. Chacun jugera de la pertinence de vouloir faire de l'humanité une espèce multiplanétaire ou des méthodes managériales « musclées » mises en place pour y arriver, mais sur le strict plan de l'ingénierie, force est de constater que le milliardaire semble chaque jour repousser un peu plus les limites de ce qui était concevable jusqu'à présent. Mercredi, le 4^e vol d'essai de son monumental lanceur Starship a ainsi franchi un nouveau cap, réussissant tous ses objectifs, pourtant ambitieux, laissant pour la première fois penser que la réalisation d'une fusée deux fois plus puissante que la mythique Saturn V, mais surtout entièrement réutilisable, n'était pas une chimère.

La fusée a tout d'abord décollé sans encombre depuis Starbase, son pas de tir à Boca Chica, au Texas, quand bien même un des 33 moteurs qui la propulse ne s'était pas allumé. Ce petit aléa est en soi une démonstration de la robustesse du lanceur, puisque le pilotage combiné des 32 moteurs restants a permis de compenser automatiquement cette absence. Après un peu moins de trois minutes, la partie supérieure de la fusée, le vaisseau Starship, s'est séparée de l'étage principal (appelé SuperHeavy, l'ensemble des deux formant la fusée Starship - le même nom que le vaisseau).

Ce dernier, un mastodonte cylindrique de 9 mètres de diamètre et 70 mètres de haut, a réussi à revenir sur Terre après une descente dans l'atmosphère parfaitement contrôlée grâce à ses quatre ailerons grillagés, pour venir se placer à la verticale, avec une vitesse parfaitement nulle, juste au-dessus de l'eau, dans le golfe du Mexique. Une caméra fixée sur le flanc du booster montrait ainsi le nuage de vapeur d'eau formé par la poussée des moteurs-fusées. L'engin



Le lancement du vaisseau spatial SpaceX lors de son quatrième essai en vol depuis la base stellaire de Boca Chica, au Texas, jeudi. SPACEX

est resté en équilibre à quelques mètres de la surface, comme en suspension.

Le booster eût-il été de retour sur son pas de tir, comme cela sera le cas dans le futur, il aurait probablement été récupéré sans encombre par les deux bras articulés chargés de sa réception. Il n'était évidemment pas question de tenter l'opération cette fois-ci, de peur de détruire le pas de tir. Mais dans l'euphorie de la réussite, Elon Musk a affirmé sur X (anciennement Twitter) « *je pense qu'on devrait essayer de rattraper le booster avec les bras de mechatronique (le surnom donné à la tour de lancement, NDLR) dès le prochain vol !* »

Après l'amerrissage spectaculaire du premier étage, la mission n'était pas terminée et le vaisseau Starship poursuivait de son côté son voyage orbital, montant aux alentours de 250 kilomètres, avant de redescendre vers la Terre. Contrairement au précédent vol, le vaisseau est resté bien stable et ne s'est pas mis à tourner de manière incontrôlée. Il a ainsi pu commencer sa rentrée dans l'atmosphère, à près de 30 000 km/h. Les 18 000 tuiles formant son bouclier thermique allaient-elles résister aux températures extrêmes ? Pendant toute la descente, des caméras

ont filmé le plasma d'abord rougeoyant, puis verdâtre, se formant sous le vaisseau, réussissant à transmettre en temps réel des images de grande qualité. Aux alentours de 50 km d'altitude, la chaleur et les contraintes mécaniques ont néanmoins commencé à se faire sentir, commençant à déshiquer l'une des quatre ailes du vaisseau (celle qui était filmée). Les débris ont obstrué la lentille de la caméra, rendant le reste de la descente moins télévisuelle. Et laissant penser que le vaisseau aurait probablement peu de chances de survivre à sa fin de vol. Presque contre toute attente, Starship a non seulement résisté, mais a réussi le rallumage de ses mo-

teurs pour réaliser la manœuvre de retournement à quelques centaines de mètres du sol. Comme SuperHeavy avant lui, le vaisseau semble avoir réussi un amerrissage parfait à la verticale, dans l'océan Indien. « *Malgré la perte de nombreuses tuiles et un aileron endommagé, Starship a réussi à atterrir en douceur dans l'océan ! Toutes mes félicitations aux équipes pour ce succès spectaculaire !* », a félicité Elon Musk sur X juste après le vol.

« Je ne serais pas surpris que les prochains vols d'essais de Starship tentent très prochainement de mettre des satellites Starlink en orbite »

Christophe Bonnal Membre de l'Académie de l'air et de l'espace

Le chemin vers la Lune est encore long, et celui vers Mars plus incertain encore. Mais la perspective de bouleverser encore un peu plus le marché des lanceurs est en revanche bien réelle. Si SpaceX domine déjà le secteur de la tête et des épaules, avec par exemple 14 lancements réussis de Falcon 9 pour le seul mois de mai, Starship pourrait constituer une nouvelle révolution. L'engin pourrait mettre en orbite d'un seul coup 200 satellites Starlink, la constellation d'Elon Musk qui apporte internet à très haut débit sur toute la planète. « *Je ne serais pas surpris que les prochains vols d'essais de Starship tentent très prochainement de mettre des satellites Starlink en orbite* », analyse Christophe Bonnal, membre de l'Académie de l'air et de l'espace. « *Cette constellation, c'est vraiment la priorité numéro un d'Elon Musk. Et même avec une Starship entièrement consommable, cela pourrait valoir le coup économiquement.* » Le prochain vol d'essai pourrait se dérouler début juillet. Le plan de vol n'a pas encore été établi. SpaceX ayant fait le pari d'un développement itératif « dynamique » : chaque vol d'essai apporte son lot de données qui définissent les objectifs du suivant, et ainsi de suite.

La récupération des éléments de la fusée sera cruciale pour renvoyer des astronautes sur la Lune, comme il est prévu de le faire en 2026 avec la mission Artemis 3 de la Nasa. Car il faudra aller ravitailler l'atmosphère Starship avec un vaisseau citerne, lui-même rempli par une dizaine de voyages de Starship ravitailleurs... Même si SpaceX espère disposer rapidement de quatre pas de tir (deux à Cap Canaveral en Floride, et un deuxième à Boca Chica), la réutilisation sera indispensable pour tenir la cadence nécessaire à cette opération. ■

Après bien des déboires, Boeing réussit enfin à lancer Starliner

Véronique Guillermand

Le vaisseau, embarquant deux astronautes de la Nasa, a décollé pour un vol de qualification vers la Station internationale.

« **W**e have a lift off ! », soit mot à mot « nous avons un décollage ! ». L'entente du communiqué, envoyée par Boeing, trahit l'immense soulagement du géant américain de l'aéronautique. Avec plus de quatre ans de retard et après des échecs à répétition puis trois reports depuis le 6 mai dernier, le vaisseau habité CST-100 Starliner de Boeing a - enfin - décollé, à 10h52, ce mercredi, depuis le Kennedy Space Center en Floride.

Installée au sommet d'une fusée américaine Atlas V, qui réalisait sa 100^e mission, la capsule a atteint l'orbite terrestre, après avoir été relâchée par l'étage supérieur du lanceur. Le vaisseau, avec à son bord les astronautes Barry Wilmore, 61 ans, et Sunita Williams, 58 ans, file désormais vers la Station spatiale internationale (ISS), à laquelle il doit s'amarrer à plus de 400 km de la Terre. Le voyage doit durer environ 26 heures. Les deux astronautes doivent passer un peu plus d'une semaine à bord de l'ISS, avant de reprendre le chemin de la Terre, toujours à bord de la capsule Starliner.

Les deux astronautes ont déjà effectué plusieurs tests, afin de démontrer que le vaisseau pouvait se piloter manuellement en cas de défaillance des systèmes automatiques. « *Suni et moi avons effectué quelques manœuvres manuelles : elles sont précises, encore plus que sur le simulateur* », a déclaré Barry Wilmore. Ce dernier a toutefois informé la Nasa de l'apparition de deux nouvelles fuites d'hélium, sur le module de service de la capsule.

Une première fuite de ce gaz inerte, qui sert à pousser les carburants des réservoirs internes vers les propulseurs de manœuvre, avait été découverte début juin. Cette avarie n'a pas été réparée, la Nasa ayant estimé qu'elle était « *stable* » et « *n'ajoutait aucun risque inacceptable* » à la mission. Cela après trois reports depuis le 6 mai, date initiale du décollage en raison de la découverte d'un problème de valve puis d'alimentation électrique d'un des ordinateurs de bord.

Avec ce premier vol habité, Boeing joue gros. Starliner doit démontrer sa capacité à réaliser un vol habité, aller,

retour, entre la Terre et l'ISS, en toute sécurité. Avant d'être déclaré apte à entrer en service opérationnel, en alternance avec le vaisseau Crew Dragon de SpaceX, qui assure la relève de l'ISS depuis mai 2020. Boeing devra attendre encore pour pleinement savourer son succès. Un succès dont il a bien besoin. Depuis des mois, le géant américain est plongé dans une grave crise, en raison des défauts de fabrication et de qualité affectant ses avions, en particulier le 737Max. Cela, cinq ans après deux crashes meurtriers de Max (en octobre 2018 et mars 2019) dans lesquels le logiciel antidécalage, le MCAS, a été mis en cause.

Une rotation tous les six mois

Or le tout premier vol de Starliner, programmé le 20 décembre 2019, avait tourné court, la capsule échouant à se placer sur la bonne orbite, en raison d'un logiciel défaillant. Une humiliation pour Boeing, acteur emblématique des missions lunaires Apollo et des navettes spatiales. D'autant qu'il a fallu attendre mai 2022 pour que Starli-

ner réussisse un premier vol - sans équipage - de ravitaillement de l'ISS. La première mission habitée, programmée en février 2023, avait été annulée, en raison de nouveaux problèmes techniques.

Peu charitable, Elon Musk n'a pas hésité à railler les déboires de Boeing. Mais le patron de SpaceX oublie que son entreprise a aussi été en retard. Mais un peu moins. Après un appel d'offres lancé en 2010, la Nasa avait sélectionné un acteur historique, Boeing, et ce qui était à l'époque une start-up, SpaceX, pour lui fournir des services de transport vers l'ISS à partir de 2017. Les États-Unis, qui venaient d'arrêter les navettes en 2011, voulaient retrouver leur autonomie dans les vols habités. Dépendre du russe Soyouz n'était qu'une solution temporaire. La Nasa voulait aussi avoir une solution de rechange, en cas de défaillance de l'un de ses deux fournisseurs.

La Nasa avait signé un contrat de 4,2 milliards de dollars avec Boeing et de 2,6 milliards « seulement » avec SpaceX. Les deux entreprises s'étaient

engagées à faire voler leur capsule habitée dès 2016. Les deux ont pris du retard, mais SpaceX a réussi avant le géant américain. Le 30 mai 2020, son vaisseau Crew Dragon, dérivé du cargo Dragon, ralliait l'ISS sans encombre avec deux astronautes à bord. Depuis, Crew Dragon a réalisé 23 missions habitées, dont certaines pour le compte de touristes spatiaux.

À l'avenir, les astronautes américains mais aussi européens devraient voyager en alternance avec Crew Dragon ou Starliner, une rotation étant prévue tous les six mois. L'astronaute française Sophie Adenot pourrait ainsi partir à bord du vaisseau de Boeing en 2026 pour sa première mission à bord de l'ISS. « *C'est une possibilité mais rien n'est encore sûr* », estime, prudent, un porte-parole de l'Agence spatiale européenne (ESA). Pour l'heure, Sophie Adenot s'entraîne au Centre spatial Lyndon Johnson de Houston, après avoir validé sa formation initiale d'astronaute au centre de formation européen à Cologne en Allemagne. ■

Alcaraz-Sinner, la demi-finale ultime

Romain Schneider

L'Espagnol et l'Italien disputent, ce vendredi à Roland-Garros, un duel digne d'une finale. Décryptage.

Le premier grand duel des deux joueurs incarnant le mieux le présent et l'avenir du tennis avait marqué les esprits. Carlos Alcaraz avait eu le dernier mot contre Jannik Sinner dans un quart de finale de l'US Open 2022 dantesque, achevé à 3 heures du matin après un bras de fer de 5h15. Les confrontations entre les deux hommes ont la plupart du temps tenu leurs promesses. Les deux champions se sont affrontés déjà huit fois et ils comptent chacun quatre victoires. « Ça rend les choses amusantes, non ? », a soufflé Sinner, interrogé sur ce nouveau blockbuster. *Peut-être qu'un jour l'un d'entre nous gagnera trois ou quatre matchs de suite. Puis l'un ou l'autre devra s'adapter, trouver des solutions pour renverser la tendance.* L'Italien a remporté deux des trois derniers affrontements, mais reste sur une défaite à Indian Wells en demi-finale. Ce vendredi, les têtes de série 2 et 3 s'offrent un premier duel au soleil dans le temple de la terre battue.

L'Espagnol, lauréat de l'US Open dans la foulée de sa victoire contre Sinner, avait pris un temps d'avance sur son rival en accédant à la place de numéro 1 mondial après sa victoire à Flushing Meadows. Il a depuis glané un autre Majeur (Wimbledon 2023). Ces derniers mois, Sinner, 22 ans, a rattrapé son retard sur son cadet Alcaraz, 21 ans, au point de le dépasser. Lauréat de l'Open d'Australie en début d'année, son premier titre du Grand Chelem, il s'impose sans conteste comme le meilleur joueur de cette première partie de saison (33 victoires en 35 matchs) et c'est logiquement qu'il ravira, lundi, la place de numéro 1 mondial à Novak Djokovic, après son forfait en quarts, devenant le premier Transalpin à accéder au trône depuis la création du classement mondial, en 1973. « Merci à lui, il me pousse à devenir un meilleur joueur », a confié Alcaraz, à propos de son rival, tout en ne cachant pas son admiration. « Il est très difficile de lui prendre l'initiative. Je ne me sens pas favori. Je serai probablement un peu plus nerveux que d'habitude. » Le phénomène de Murcie parle en connaissance de cause. L'an dernier, rattrapé par la pression en demi-finale face à Djokovic, il avait été victime de crampes de stress et avait dû laisser filer le match. L'élève de Juan Carlos Ferrero semble désormais armé pour éviter pareille mésaventure. Les deux hommes sont arrivés à Paris avec des alertes physiques (coude pour Alcaraz, hanche pour Sinner). Les doutes ont été vite levés. Alcaraz a retrouvé sa puissance en coup droit, en s'appuyant aussi sur son coup favori, l'amortie. Comme l'an passé, il a encore

surclassé en quart de finale Stéfanos Tsitsipas. S'il a concédé un set face à Corentin Moutet en 8^{es} de finale, Sinner avance aussi avec assurance. Dange-reux des deux côtés du terrain, il a pris de vitesse ses concurrents. Depuis la finale du Masters de Turin le 19 novembre 2023, il avait été invincible durant 19 matchs avant de tomber en demi-finale d'Indian Wells en mars face à... Alcaraz (1-6, 6-3, 6-2). Sur terre battue, l'Italien a ensuite légèrement baissé de pied, s'arrêtant en demi-finale à Monte-Carlo, avant d'effectuer une pause de trois semaines en raison d'une hanche douloureuse.

Dans le cadre d'une conférence de presse du tournoi des légendes, deux anciens vainqueurs, Mats Wilander (1982) et Michael Chang (1989), sont revenus sur le nouveau duel au sommet. Et aucun des deux ne s'est vraiment mouillé au jeu des pronostics. « Nous savons qu'Alcaraz sera parfois le meilleur joueur du monde parce qu'il est tellement bon. Mais il sera probablement un peu plus en dents de scie parce qu'il pratique un jeu risqué », analyse Wilander. « Lorsqu'il sera moins bien, Jannik

sera là. Et, quand Carlos est au top, peut-être qu'il est potentiellement un peu meilleur, mais je n'en suis pas sûr », enchaîne le Suédois. Sur ce match, Wilander donne un léger avantage à Alcaraz, a priori plus « terrien » que son adversaire. Pour l'heure, Sinner n'a remporté, il est vrai, qu'un seul titre sur cette surface... contre Alcaraz, à Umag, en

« Nous savons qu'Alcaraz sera parfois le meilleur joueur du monde parce qu'il est tellement bon. Mais il sera probablement un peu plus en dents de scie parce qu'il pratique un jeu risqué »

Mats Wilander

Triple vainqueur à Roland-Garros

2022. « Sur terre battue, la seule chose qui m'inquiète avec Jannik, c'est sa défense sur le revers », déclare Wilander. Moins d'inquiétude pour Michael Chang, qui estime quant à lui que Sin-

ner peut aussi être efficace sur dur que sur ocre : « Il n'y a aucune raison pour qu'il ne devienne pas un grand joueur de terre battue. Je l'ai regardé jouer contre Moutet en 8^{es} de finale. Il a été surclassé dans le premier set. Mais il a été très fort mentalement. Il a analysé la situation, ne s'est pas laissé abattre et a déroulé son jeu. »

Observateur très attentif, et également joueur du Trophée des légendes, Fabrice Santoro rappelle lui que l'art de la glisse du nouveau numéro 1 mondial est un sacré atout : « Il bouge très bien sur terre, glisse extrêmement bien et s'arrête au bon moment pour exécuter ses frappes puissantes. C'est sa vie de glisser, en tant qu'ancien skieur. »

Le feu et la glace. L'un, Alcaraz, est toujours chaud pour le show. Le sourire quand tout rigole, la grimace quand ça sourit moins. « Avoir le sourire, c'est la clé », nous confiait-il fin 2023. L'autre, Sinner, reste impassible en toutes circonstances : « Certains joueurs jouent mieux lorsqu'ils sont frustrés et en colère, d'autres quand ils sont calmes, et je pense que c'est mon cas », nous avouait-il de son côté, début 2023. « C'est un

duel de Latins, mais Sinner a une culture germanique (il est né près de la frontière autrichienne), rappelle Santoro. Il n'est jamais dans l'exubérance. C'est un métronome. Il joue presque toujours les coups justes. Carlos est plus dans le show. A certains moments, il est extraordinaire et à d'autres son envie de faire plaisir au public prend le dessus sur le coup juste à jouer. On ne peut pas lui en vouloir. Mais ça l'amène à surjouer, parfois. »

Pour le nouveau numéro 1 mondial, ce choc tant attendu est l'opportunité d'affirmer sa suprématie du moment face à celui que l'on avait annoncé comme le plus grand de tous, après son sacre à l'US Open 2022. Après la domination du Big 3 (Federer, Nadal, Djokovic), dont aucun membre n'était cette année en demi-finale à Paris pour la première fois depuis 2004, les amoureux du tennis se délectent en tout cas de ce Big 2, amené (peut-être) à un règne sans partage. ■

Simple hommes, demi-finales (ce vendredi, à partir de 14h30) : Alcaraz (Esp./N.3) - Sinner (Ita./N.2), puis Ruud (Nor./N.7) - Zverev (All./N.4)



Carlos Alcaraz et Jannik Sinner après leur demi-finale lors du tournoi de Pékin, le 3 octobre 2023. PEDRO PARDO / AFP

Alexander Zverev, circulez y a rien à voir...

Jean-Julien Ezvan

Le mur. Celui qu'Alexander Zverev aime ériger pour user ses adversaires avec régularité en fond de court. Le mur, celui derrière lequel il se réfugie, lui qui vit une double actualité. Sur les courts où, pour la quatrième année consécutive, l'Allemand s'est hissé en demi-finales de Roland-Garros (sur sa route se posera Casper Ruud ce vendredi ; l'an dernier, au même stade du tournoi, le Norvégien s'était imposé en 3 sets). Et au tribunal, à Berlin, où s'est ouvert le 31 mai son procès en appel (avec des audiences étalées jusqu'en juillet) pour violences conjugales.

Le n° 4 mondial est accusé « d'avoir maltraité physiquement son ancienne compagne dans le cadre d'une dispute en mai 2020 et d'avoir porté atteinte à sa santé ». Le 2 octobre 2023, un tribunal pénal l'a condamné à une amende de 450 000 euros. L'Allemand avait rapidement assuré : « Ce sont des conneries. N'importe qui avec un QI un tant soit peu correct comprendra la situation. Je ne vais pas commenter davantage parce qu'il va y avoir une procédure. » Le procès en appel se faufile dans les allées de Roland-Gar-

ros. Lui refuse d'en parler. Ou du bout des lèvres. Avant son 1^{er} tour contre Rafael Nadal, il avait résumé : « Je crois vraiment dans le système allemand. Je dois avoir confiance, parce que je sais ce que j'ai fait et pas fait. C'est ce qui va ressortir de ce procès. Les choses ne sont pas entre mes mains. Mais je ne pense pas per-

« Je ne pense pas perdre ce procès. C'est pourquoi cela me permet de jouer tranquillement. Mes résultats l'ont montré. J'ai gagné Rome. C'est aussi un supertitre. Si j'avais ça qui me pèse sur l'esprit, je ne jouerais pas aussi bien »

Alexander Zverev N°4 mondial

dre ce procès. C'est pourquoi cela me permet de jouer tranquillement. Mes résultats l'ont montré. J'ai gagné Rome. C'est aussi un supertitre. Si j'avais ça qui me pèse sur l'esprit, je ne jouerais pas aussi bien. »

Après sa qualification pour les demi-finales de Roland-Garros, Alexander Zverev a assuré n'avoir jamais douté

pouvoir participer au tournoi : « Ils ont été très clairs dès le début sur le fait que je n'étais pas obligé d'y être (au procès). Tout se passe bien de mon point de vue. Il n'y a rien d'autre à dire. » Relancé pour savoir si quelqu'un dans le monde du tennis avait essayé de le dissuader de s'aligner à Paris, l'Allemand a coupé court : « Non, il n'y a pas de raison. » Circulez...

En janvier 2023, faute de preuves suffisantes, l'ATP (l'organisme qui gère le circuit professionnel masculin) avait clos une enquête interne lancée en octobre 2021 visant Zverev sur des allégations de violences domestiques à la suite de déclarations d'une autre ancienne compagne, Olga Sharypova.

Alexander Zverev (27 ans, 24 titres), le joueur le plus âgé du dernier carré parisien, tente, en cette période faste et troublée, de garder la ligne. Avant de retrouver le Norvégien Casper Ruud, il présente : « Il a disputé les deux dernières finales, c'est l'un des meilleurs joueurs, il sert merveilleusement bien, je devrais sortir mon meilleur tennis. » Et annonce, lui qui n'a disputé qu'une finale majeure (l'US Open 2020 perdue contre Thiém) : « J'aimerais me retrouver en finale, c'est mon principal objectif. » Le reste s'écritra ailleurs. Loïn de Roland-Garros. ■

Iga Swiatek en route vers un quatrième sacre

La numéro 1 mondiale n'a pas fait de sentiments face à Coco Gauff dominée 6-2, 6-4. « J'espère qu'on aura d'autres batailles intenses sur le circuit pendant longtemps », a soufflé Swiatek à sa victime du jour. Pour l'heure, le combat est inégal et les deux joueuses ne boxent pas dans la même catégorie. La future dauphine de la Polonaise au classement, a subi une dixième défaite en onze confrontations face à l'incontestable reine du tennis mondial qui a signé une 19^e victoire consécutive à Paris.

Beaucoup plus régulière que son adversaire (14 fautes directes contre 39), la Polonaise de 23 ans poursuit sa démonstration. Hormis sa grosse frayeur face à Naomi Osaka au 2^e tour (une balle de match sauvée), la double tenante du titre n'en finit pas d'écraser la concurrence dans son royaume parisien. En 8^{es} de finale, elle avait même infligé un 6-0, 6-0 à Anastasia Potapova en quarante minutes. En quarts, Marketa Vondrousova, lauréate de Wimbledon et finaliste ici même en 2019, n'avait inscrit

que quatre jeux. Ce jeudi, dans le dernier carré, Coco Gauff a encore subi la loi de la patronne, deux ans après avoir encaissé en finale un cinglant (6-1, 6-3) et un an après avoir été balayée en quarts (6-4, 6-2). L'histoire se répète.

Une reine modeste

À l'image de Rafael Nadal, le roi de la terre battue, il n'y a encore pas si longtemps, Swiatek survole ses rivaux, enchaînant les corrections tour après tour, peu importent ses adversaires. L'intéressée la joue toutefois modeste : « J'essaie vraiment de ne pas faire attention au tableau d'affichage. Parfois, j'oublie même le score. Je reste dans ma bulle, à penser à la technique et à la tactique, à ce que je dois faire au prochain point. » Pour ses victimes exploitées, c'est un véritable chemin de croix.

La surprise italienne Jasmine Paolini, tête de série 12, qui a surclassé le prodige de 17 ans Mirra Andrevea (6-3, 6-1), lors de la deuxième demi-finale, est prévenue. Le défi s'annonce immense, samedi. ■

R.S.

Jean-Julien Ezvan

Le célèbre stade accueillera cet été les Jeux olympiques et paralympiques. Après quelques transformations lancées immédiatement après le tournoi.

La double vie de Roland-Garros. Le tournoi oublie de dormir, vibre au printemps (quelles que soient les conditions météorologiques), se rêve en été en épousant l'aventure olympique. Les joueurs, au cœur du tournoi, en ont un autre en tête. Les spectateurs et les organisateurs savent qu'un prolongement estival les occupera dans moins de 50 jours. Rafael Nadal, en tournant le dos à son tournoi après une défaite au 1^{er} tour contre Alexander Zverev, a assuré pour adoucir les adieux : « Mon objectif principal est de jouer les Jeux olympiques ici. » Il pourrait aussi disputer le tournoi de double avec Carlos Alcaraz et gonfler l'Espagne de fierté. La convalescence de Novak Djokovic sera probablement aimantée par le même défi olympique. Chercheurs d'or. Sur une terre de légende.

Durant l'été, Roland-Garros accueillera vingt-trois jours de compétition (neuf de tennis, cinq soirées de boxe de 21h30 à 23h30 et neuf jours durant les Jeux paralympiques avec seulement du tennis au programme). La transformation du stade va s'opérer en trois étapes. Avec, pour débiter, le tennis sur un périmètre comparable au tournoi du Grand Chelem, mais avec des tableaux de 64 joueurs pour les simples hommes et dames (contre 128 aux Internationaux de France). Ensuite, en seulement 36 heures, la boxe, son ring et son décorum prendront le relais pour s'exposer sur le court Philippe-Chatrier. Et pour le paratennis, la configuration sera celle du « triangle historique » (sans l'extension) avec une mise en place orchestrée dès le lendemain des JO.

Un défi logistique de taille. Même pour un site habitué aux transformations. « Cela fait plus de deux ans qu'on travaille sur le projet, quatre ans pour certaines personnes. On a d'abord été choisis en tant que Fédération française de tennis comme stade olympique, ensuite on est devenu organisateurs, on se déroulent sur le stade de Roland-Garros pour le compte de Paris 2024. En tant que FFT, on est prestataires de Paris 2024. C'est le résultat de la nouvelle norme mise en place par le CIO. Nos amis de Wimbledon n'ont pas eu cette chance (lors des Jeux de Londres, en 2012). Ils ont remis les clés du stade et c'est le CIO qui a délivré. C'est une extraordinaire opportunité pour toutes les équipes de la fédération de démontrer notre savoir-faire et de pouvoir capitaliser sur un stade flamant neuf, modernisé, équipé de deux toits et agrandi », résume Christophe Fagniez, event general manager, selon la terminologie du Comité international olympique. « Pour les entraînements, on utilisera tous les courts du site, y compris le Simone-Mathieu, mais on ne sortira pas de l'enceinte pour d'autres infrastructures comme durant Roland-Garros. Et en termes de courts de compétition, on sera sur 12 courts. Et 10 pour les paralympiques », détaille Élodie Sauvaigo, sports manager du site. Avant d'ajouter : « Du côté des infrastructures, on capitalise sur le tournoi, puisque tout a été rénové et est fonctionnel pour accueillir des compétitions de tennis, notamment, mais aussi parce qu'on n'avait pas vraiment le temps de tout changer. Il y aura forcément des structures temporaires que vont venir s'ajouter dans le stade et aux périphéries du stade. Dans le stade, par exemple, les drapeaux des nations, on va aussi ajouter quelques concessions par-ci, par-là, mais on ne va pas changer beaucoup d'infrastructures, un peu plus aux abords du stade pour répondre au cahier des charges. D'autres sites sont plus concernés, nous, on capitalise vraiment. C'était le but de capitaliser sur ce qui existe. »

Au lendemain de la finale messieurs, ce dimanche, Roland-Garros va doucement se déshabiller. Avant, à partir du



Le court Philippe-Chatrier, relooké aux couleurs olympiques, accueillera notamment les épreuves de boxe. DIMITAR DILKOFF / AFP

Roland-Garros, une terre de Jeux

15 juin, d'entrer dans une phase de coactivité avec l'installation des équipements spécifiques aux Jeux. Place ensuite à la décoration aux couleurs olympiques : « Cela va vraiment commencer à partir du 30 juin. Le stade passera sous la responsabilité de Paris 2024. La majorité du look qui va être déployé va se faire dans cette phase. Chaque site et chaque sport a son code couleurs. Il y a la déclinaison du look des Jeux, mais sport par sport et site par site. On a quinze jours à peu près jusqu'au 15 juillet », révèle Élodie Sauvaigo. « Quand on va venir à Roland-Garros le 27 juillet, les fans qui ont l'habitude du tournoi, qui sont peut-être venus cette année, vont découvrir un stade assez différent. Le court Philippe-Chatrier sera là, le court Suzanne-Lenglen, le court Simone-Mathieu, les grosses infrastructures ne changent pas, si ce n'est que sur toutes les aires de jeu, à l'intérieur des courts, ce sera des couleurs différentes, celles de Paris 2024. C'est un des challenges qui nous est proposé. On est sur 12 hectares. Le stade est très, très marqué Roland-Garros, on a énormément développé l'identité du stade et de la marque Roland-Garros. Il ne s'agit pas de tout enlever, mais une grande partie. À chaque fois qu'il y a un gros logo Roland-Garros, il sera caché. C'est un énorme travail de camouflage, de déploiement, ne serait-ce que sur ce plan-là », indique Christophe Fagniez.

Dans un calendrier serré. « Quand ils ont arrêté leur dispositif, nous, en miroir, on se disait ça, il faut qu'on essaie de garder ça et ça, mais comment on peut le transformer, comment on peut travailler. Il y a des choses qui étaient relativement évidentes, comme la zone de production télé HBS pour Roland-Garros, OBS pour les Jeux. Cela va être la même zone, après, à l'intérieur, on va changer des parois, on va bouger du câblage, il y a des portes qui vont sauter... beaucoup de travail va être fait. Tout cela doit être réalisé assez rapidement parce que le 18 juillet on a la « security sweep », journée de l'inspection de sécurité. À partir de là, pour entrer dans le stade, il faudra avoir son accréditation Jeux... Avant, on aura d'autres types d'accès, avec un peu plus de flexibilité. Donc, entre le 15 juin et le 15 juillet, c'est là où le gros du travail va s'effectuer », souligne Christophe Fagniez.

Et Roland-Garros continue de jongler. Vivre et se projeter. Sans perdre la tête. Trois personnes accompagnaient le dossier olympique au début, quarante à la fin de l'année 2023. Cent ces dernières semaines. « C'est un événement à long terme, on y va par étapes, progressivement. On savait que le tournoi de Roland-Garros serait une étape importante. Pour les équipes qui vont enchaîner sur les deux événements, ce n'est pas

forcément simple », confie Christophe Fagniez. Mais le projet mobilise. « Quand on va avoir, nous, ici, la médaille d'or avec les drapeaux, on aura tous des frissons, on n'oubliera jamais cette histoire. En ce sens, cela change tout. Cela change vraiment la philosophie d'un tournoi individuel, avec tout ce qu'il représente de merveilleux. De la même manière, pour les visiteurs, qui viennent supporter leurs représentants, il y a ce qu'on pouvait retrouver avant du côté de

Durant l'été, Roland-Garros accueillera vingt-trois jours de compétition : neuf de tennis, cinq soirées de boxe de 21h30 à 23h30 et neuf jours durant les Jeux paralympiques avec seulement du tennis au programme

la Coupe Davis ou de la Fed Cup, ce côté cordier. Le niveau d'attente de Paris 2024 et du CIO est, en ce sens, très élevé. Ils attendent de nous qu'on arrive à délivrer de bonnes vibrations pour l'expérience du public et des athlètes. Le parcours sera peut-être moins premium que ce qu'on a sur Roland-Garros, peut-être un peu moins léché à certains moments, il faut que, grâce à la présence des volontaires notamment, tout cela rentre dans l'esprit olympique qui est insufflé par Tony (Estanguet, le président de Paris 2024) qui est toujours détendu, sympa, hyperpositif. Sur les infrastructures, on n'a pas cherché à faire des choses extra-

ordinaires, d'autant plus qu'il y a un enjeu de durabilité, un enjeu budgétaire, parce qu'il y a quarante et un sites qui fonctionneront en même temps. Il faut que les niveaux de service soient les mêmes sur les quarante et un sites pour toutes les populations, que ce soit les athlètes, les sponsors, le grand public, la presse... Il y a une approche qui est vraiment très différente. Il y a un état d'esprit, un look et un fonctionnement du stade qui va être très différent », annonce Christophe Fagniez.

Cent ans après les épreuves olympiques de tennis des JO de Paris, qui s'étaient disputées au stade de Colombes, Roland-Garros se réjouit d'être au cœur de l'événement : « C'est une occasion unique de participer à ce qui est le plus grand événement sportif au monde. C'est une récompense pour la Fédération française de tennis et le stade (construit en 1927). Pour ce qui est des bonnes vibrations sportives, on va récupérer une bonne charge, qui restera et marquera l'histoire du stade. C'est un lieu iconique qui vient se marier à ce qu'on fait de mieux en termes d'événement sportif. »

Roland-Garros qui a, ces derniers mois, accueilli des épreuves de beach-volley, de boxe, de basket-ball ou de paddle, tire profit de ses facultés d'adaptation rapides et se servira de l'expérience : « Le CIO, c'est une machine énorme. C'est très, très poussé. On va apprendre de ça. La manière de travailler est différente. Et les attentes aussi. On est sur un événement qui va être très populaire. Avec une population très internationale. Plus que Roland-Garros. Roland-Garros, c'est 20 % d'étrangers. Sur

les JO, on nous annonce plutôt 40 %, cela va aussi changer pas mal de choses. Cela devrait nous amener à voir le tournoi un peu différemment ensuite », esquisse Christophe Fagniez. Histoire de continuer à nourrir des projets. « La volonté de la Fédération française de tennis est de faire que ce stade soit ouvert à l'extérieur. C'était tout le projet de son agrandissement et de sa modernisation (lancé en 2012, terminé en 2024 avec la dernière pièce du puzzle, la pose du toit sur le court Suzanne-Lenglen). Et de faire qu'il puisse fonctionner toute l'année. Notre président actuel (Gilles Moretton) a accentué cette démarche. On voit tous les bénéfices. Les Jeux olympiques, c'est un peu le résultat de tout ça. Parce que la fédération a su montrer cette capacité à passer d'un événement à l'autre dans des délais hypercourts », rappelle Christophe Fagniez.

Comme les organisateurs, les joueurs sont prêts pour le grand écart, en espérant décrocher les sésames qualificatifs. « Maintenant, ça devient ma priorité. J'ai fini Roland, je vais maintenant me concentrer sur les Jeux », avouait Arthur Fils, après son élimination au 1^{er} tour. « Les Jeux, c'est l'objectif d'une vie, à Paris, c'est quelque chose qui est inimmuable », salivait Corentin Moutet après sa qualification en 8^{es} de finale. Au sujet du flou régnant sur l'identité des doubles de l'équipe de France, en raison de résultats médiocres, Ivan Ljubicic, le directeur du haut niveau à la FFT, précise : « On n'a pas fait le choix. On ne va pas avancer jusqu'à la fin du tournoi pour voir ce qui va se passer. » Les Jeux se sont déjà installés à Roland-Garros... ■

Les anneaux sur la tour Eiffel, la flamme en bateau

Hissés dans la nuit de jeudi à vendredi, les anneaux olympiques (ici, jeudi après-midi), paraded désormais entre le premier et le deuxième étage de la tour Eiffel. D'une longueur de 29 mètres et d'une hauteur de 15 mètres, ils sont en acier 100 % recyclé et ont été produits dans le nord de la France, par ArcelorMittal. Autre symbole des Jeux, la flamme olympique prend la mer, ce vendredi soir à Brest, direction les Antilles, sur le trimaran d'Armel Le Cléac'h, avec Marie-José Pérec, Marine Lorphelin, Alexis Michalik et Hugo Roellinger.



PAUL DELORT / LE FIGARO

EN BREF

Cyclisme : étape arrêtée après une lourde chute

La cinquième étape du Critérium du Dauphiné emmenant les coureurs d'Amplepuis à Saint-Priest (167 km) a été arrêtée après une chute massive qui s'est produite à 21 km de l'arrivée. Une cinquantaine de coureurs a été projetée au sol, dont le Maillot jaune, Remco Evenepoel, mais aussi les favoris Primoz Roglic et Juan Ayuso. Sept coureurs ont abandonné.

Football : Aulas rachète l'Arena de l'OL

La société Eagle Football, propriétaire de l'OL, a annoncé avoir conclu un accord avec la société familiale de Jean-Michel Aulas pour lui céder sa LDLC Arena, près de Lyon, pour un montant de 70 millions d'euros.

LE CARNET DU JOUR

Les annonces sont reçues avec justification d'identité du lundi au vendredi de 9h à 13h et de 14h à 18h (excepté les jours fériés) et tous les dimanches de 9h à 13h.

Elles doivent nous parvenir avant 16 h 30 pour toutes nos éditions du lendemain, avant 13 h les dimanches.

Courriel carnetdujour@media.figaro.fr

Téléphone 0156 52 27 27

sur notre site carnetdujour.lefigaro.fr

Tarif de la ligne € TTC :

Du lundi au jeudi 26 € jusqu'à 25 lignes 24 € à partir de 26 lignes Vendredi ou samedi 29 € jusqu'à 25 lignes 27 € à partir de 26 lignes Réduction à nos abonnés : nous consulter

Les lignes comportant des caractères gras sont facturées sur la base de deux lignes ; les effets de composition sont payants ; chaque texte doit comporter un minimum de 10 lignes.

Reprise des annonces sur : carnetdujour.lefigaro.fr

www.dansnoscoeurs.fr

signatures

L'Association des écrivains combattants, reconnue d'utilité publique, organise sa

92^e Après-midi du livre

avec la présence de 32 auteurs, le samedi 8 juin 2024 de 14 h 30 à 18 heures en l'Hôtel particulier des Gueules Cassées, 20, rue d'Aguesseau, Paris (8^e).

communications

Le château Archambaud-Laloin

vous propose des activités tout au long de l'été : concerts de piano poésie et littérature au bord de l'eau, au pied du château habillé de mille et une roses...

À partir du samedi 29 juin 2024, tous les après-midi, à 14 heures.

38, rue Lucien - Mignat, 41500 Sùèvres.

Et vous, vous l'aimez grand comment ?

Pour la fête des pères, dites-lui votre affection dans Le Figaro du samedi 15 juin !

01 56 52 27 27 carnetdujour@media.figaro.fr

conférences

Le Collège des Bernardins

organise une conférence le mardi 18 juin 2024, à 20 heures,

La dignité au travail

Avec notamment Aurélien Pradell, Fabien Roussel.

Participation à prévoir. 20, rue de Polisy, Paris (5^e), téléphone : 01 53 10 74 44, www.collegedesbernardins.fr

Les Mardis de la Philo et les Facultés Loyola Paris

organisent une journée de réflexion le jeudi 13 juin 2024 de 9 heures à 17 h 30 :

L'intelligence artificielle et l'humain : des liaisons dangereuses ? Focus sur la défense et la santé.

Des praticiens de l'IA et des philosophes seront présents : Alexei Gribnaum, le général (2S) Charles Palu, Asma Mhalla, le professeur Guillaume Assié, le docteur Julien Vibert, Laurence Devillers, Jean-Michel Besnier, Eric Charmetant, Romain Leroy-Castillo, Raphaëlle Taub, Stéphane Ragusa.

Informations et inscription : www.lesmardisdelaphilo.com ou 06 77 66 09 55.

naissances

M. et Mme Laurent LEGRIE de LA ROZIERE

M. et Mme Jean CHERMANNE

partagent avec Céline, la joie de vous annoncer la naissance de leur petit-fils

Louis

le 24 avril 2024, baptisé le 19 mai 2024, à Paris, chez Ségolène et David CHERMANNE

deuils

Paris.

Pierre Bertiaux, son époux, Mélanie, Justine, ses filles, Daphné, sa petite-fille,

ainsi que l'ensemble de la famille

Isabelle BERTIAUX

survenu le mardi 28 mai 2024, à l'âge de 67 ans.

Selon les volontés d'Isabelle, les obsèques se sont déroulées dans la plus stricte intimité des proches.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Paris. Brasov (Roumanie).

Ioana et Bertrand Letamendia, Serban Popp (†), ses enfants,

Louis (†) et Alexis, Thomas et Mathieu, ses petits-enfants,

ont la tristesse de vous annoncer le décès de la

princesse BOGDAN née Anca Scarnecl,

le 4 juin 2024, à Bardos (Pyrénées-Atlantiques), dans sa 97^e année, munie des sacrements de l'Eglise.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean-de-Luz, le lundi 10 juin 2024, à 14 h 30.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Neuilly-sur-Seine.

Christine, Dominique, Jean-François et Philippe, ses enfants, ainsi que leurs conjoints, leurs enfants et petits-enfants,

le général (2S) et Mme Jacques Bourillet, son frère et sa belle-sœur,

ont la tristesse de faire part du décès de

François BOURILLET

ancien président de l'Académie nationale de pharmacie, officier des Palmes académiques,

survenu le 1^{er} juin 2024, dans sa 97^e année.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Notre-Dame-de-Compassion, à Paris (17^e), le mardi 11 juin, à 10 h 30.

dominique.bourillet@free.fr

Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine).

M. et Mme Emmanuel Boyer-Vidal, leurs enfants, Charles et Louise, et toute sa famille

ont la douleur de faire part du décès de

Mme Annie BOYER-VIDAL

née Roussel,

survenu le 2 juin 2024.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Saint-Pierre, à Neuilly-sur-Seine, le vendredi 14 juin, à 10 h 30, suivie de l'inhumation au cimetière du Havre, dans l'intimité familiale.

Cet avis tient lieu de faire-part.

73, rue de Colombes, 92600 Asnières-sur-Seine.

Ludovique Deriaz-Cesbron, son épouse,

Juliette, Fabienne et Dominique, ses filles, Serge, Xavier et George, ses petits-enfants,

Clavance, Inès, Gabriel, Anouk, Gravis, Grégoire et Silylle, ses petits-enfants,

ont la tristesse de vous faire part du décès de

Jean-Louis DERIAZ

survenu le 4 juin 2024, à l'âge de 87 ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée le lundi 10 juin, à 14 h 30, en l'église Saint-Sulpice, à Paris (6^e).

Jean-Louis reposera au cimetière de Notre-Dame-de-Monts (Vendée). Cet avis tient lieu de faire-part.

Le 4 juin 2024,

Marie-Françoise FERRIERE

née Larroumets,

s'est endormie, entourée de la tendresse des siens.

De la part de Xavier (†), Bénédicte, Nathalie, Bertrand, ses enfants, Victor, Chloé, Valentine, Théophile, Alexandre, Marion, Matthieu, Arsène, ses petits-enfants, et Gaspard, son arrière-petit-fils.

La messe d'à-Dieu sera célébrée en l'église Saint-Jacques-du-Haut-Pas, 252, rue Saint-Jacques, Paris (5^e), le mardi 11 juin, à 10 heures.

Christophe et Philippe, ses fils, Paul, Marguerite, Perrine, Valentin et Lilas, ses petits-enfants, Gabriel, son arrière-petit-fils,

ont le profond chagrin de faire part du décès de

Michèle GOTTELAND

née Cassan,

survenu le 29 mai 2024, à l'âge de 83 ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Saint-Jean-Baptiste, 158, avenue Charles-de-Gaulle, à Neuilly-sur-Seine, ce vendredi 7 juin, à 10 h 30.

gotteland@hotmail.fr

Mme Nicole Jolly Lhomet, son épouse depuis 62 ans,

Renaud et Agnès Jolly, Agnès et Thierry Chancibot, ses enfants,

Loïc, Gaëtan, Valentin, Géraldine, Cyril et Bénérice, ses petits-enfants,

ainsi que toute la famille

ont la tristesse de vous faire part du décès de

M. Jean-Pierre JOLLY

survenu le 2 juin 2024, dans sa 88^e année.

La cérémonie religieuse sera célébrée le mercredi 12 juin, à 10 h 30, en l'église Notre-Dame-d'Auteuil, à Paris (16^e).

Hubert Larmoyer, son époux, Bertrand et Colette, Patrice et Anne, ses enfants,

Céline, Lorraine, Constance, Thomas, Camille, Christophe, ses petits-enfants, ont la douleur de vous faire part du rappel à Dieu de

Françoise LARMOYER

née Boulangé,

dans sa 100^e année.

La cérémonie religieuse aura lieu le vendredi 14 juin 2024, à 14 h 30, en l'église Sainte-Thérèse-de l'Enfant-Jésus, à Boulogne-Billancourt.

10 bis, rue Béranger, 92100 Boulogne-Billancourt.

Castelnau-le-Lez (Hérault).

Karine de Lattre-Lama, Nathalie Alric, ses filles, Audé, Caroline, Jean, Marc, Roxane, ses petits-enfants, ont la douleur de faire part du décès de

Anne de LATTRE

née Champagne de Labroille, notaire honoraire, veuve de Michel de Lattre

survenu le 3 juin 2024, à l'âge de 89 ans, à Castelnau-le-Lez.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Saint-Vincent, 71, avenue des Centurions, à Castelnau-le-Lez, ce vendredi 7 juin, à 10 heures, suivie de l'inhumation à 16 heures, au vieux cimetière de Grasse, 64, avenue de la Libération.

M. Pierre Lestang, son époux,

Blanche, Louis, Jacinthe et Ambroise, ses enfants,

ont la tristesse de vous faire part du rappel à Dieu de

Emelyne LESTANG

née Petit-Nivard,

le 1^{er} juin 2024, en la solennité de la Fête-Dieu, dans sa 42^e année.

Une veillée de prière aura lieu ce vendredi 7 juin, à 20 h 30, en l'église Saint-Pierre de Neuilly-sur-Seine.

La cérémonie religieuse sera célébrée le samedi 8 juin, à 10 heures, en l'église Saint-Pierre de Neuilly-sur-Seine.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Mme Raphaël Payen, Mme Bernard de Monjour, ses belles-sœurs, ses nombreux neveux et nièces et leurs descendances

ont la tristesse de vous faire part du rappel à Dieu de

Mme de MONJOUR

née Hélène Payen,

à Dijon, le 1^{er} juin 2024, dans sa 103^e année.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Saint-Michel de Dijon, ce vendredi 7 juin, à 10 heures, suivie de l'inhumation au cimetière des Péjoces de Dijon, dans le caveau familial.

Ils rappellent à votre souvenir son époux,

M. Remi de Monjour

décédé le 3 novembre 2006.

Alexandra et Laurent Tournier et leurs enfants, Olivier Parisot, ses enfants, et sa compagne, Bénédicte Parisot, Philippe et Monique Letourmy et leurs enfants

ont la tristesse de faire part du décès du

docteur Claude PARISOT

survenu à l'âge de 91 ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée le mardi 11 juin 2024, à 14 h 30, en l'église Saint-Pierre-du-Gros-Cailou, Paris (7^e).

Claire et Hervé Guoin, François et Alix Petit-Jean, ses enfants,

Pauline Guoin et Oscar Boré, Marion et Jean-Marie Carade, Louise Guoin, ses petits-enfants,

Balthazar, Raphaël et Emma, ses arrière-petits-enfants,

Laurette Lerouge, Françoise et Jacques Buob, ses belles-sœurs et beau-frère, leurs enfants et petits-enfants

ont la profonde tristesse de faire part du rappel à Dieu de

Roger PETIT-JEAN

X 52,

le 31 mai 2024, à l'âge de 92 ans.

Il a rejoint son épouse, Thérèse Petit-Jean, née Berger, décédée le 30 mars 2024.

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Saint-Léon, 1, place du Cardinal-Amette, Paris (15^e), ce vendredi 7 juin, à 10 h 30.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Mme Jean TRANIÉ

née Pascale Duchateau,

le 3 juin 2024, dans sa 93^e année.

La cérémonie religieuse sera célébrée ce vendredi 7 juin, à 10 h 30, en l'église Saint-Pierre-de-Montmartre, Paris (18^e), suivie de l'inhumation, à 14 h 30, au cimetière de Mareau-aux-Bois (Loiret).

Le professeur André Vacheron, son époux,

Claire, Marie-Noëlle, Pierre-Antoine, Aline (†) et Paul-André, ses enfants, et leurs conjoints,

Caroline, Marion, Agathe, Mathilde, Noémie, Annabelle, Coline, Nicolas, Antoine, Guillaume, Alexandre, Melchior, Margaux, James, Joseph et Anouk, ses petits-enfants,

Pierrot, Alma et Oscar, ses arrière-petits-enfants,

ont la douleur de faire part du rappel à Dieu de

Perrette SOUPLEX

née Guillermaïn,

le dimanche 19 mai 2024, à l'âge de 94 ans.

La cérémonie sera célébrée ce vendredi 7 juin, à 11 h 30, au crématorium du cimetière du Père-Lachaise, Paris (20^e).

L'inhumation de l'urne aura lieu au cimetière de Gentilly (Val-de-Marne), le lundi 10 juin, à 11 heures, où elle reposera auprès de son père tant aimé, Raymond Souplex, et de tous les siens.

Nous tenons à remercier l'équipe soignante, le personnel et la direction de l'Ehpad Oasis, à Montmartre, Paris (18^e), pour leur dévouement et leur humanité.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Claireac (Lot-et-Garonne).

En union avec le colonel Philippe Tramonand (†),

le général et Mme Olivier Tramonand, le docteur et Mme Bruno Tramonand, M. et Mme Marc Tramonand, Mme Marie-Pierre Tramonand, M. et Mme Marc de La Fortelle, ses enfants, ses petits-enfants et ses arrière-petits-enfants

vous font part du rappel à Dieu de

Mme Philippe TRAMOND

née Anne-Marie Cazenove,

le 1^{er} juin 2024, dans sa 91^e année, munie des sacrements de l'Eglise.

La messe d'obsèques sera célébrée en l'église Saint-Pierre-ès-Liens de Claireac, ce vendredi 7 juin, à 15 heures, suivie de l'inhumation au cimetière de Claireac.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Anne-Dominique Vachon, son épouse,

Benoit, Matthieu, Pauline, ses enfants, Sybille, Marie-Sylvia, ses belles-filles,

Lancelot, Ivanhoë, Malo, Clovis, Joséphine, Anna, Marguerite, Susie, ses petits-enfants,

sa famille et ses proches

ont la tristesse de vous annoncer le rappel à Dieu de

Bernard VACHON

La messe de funérailles sera célébrée le mercredi 12 juin 2024, à 14 h 30, en l'église Saint-Barthélémy, à Pommières (Rhône).

remerciements

Jacques Noël, Jacques Le Roux, Maryvonne et Bernard Dulica-Kaminsky, Monique et Jean-Yves Perdureau, ses enfants,

ses petits-enfants, ses arrière-petits-enfants, ses arrière-arrière-petits-enfants et toute la famille,

très touchés des marques de sympathie qui leur ont été témoignées lors du décès de

Jacques

QUEINNEC BOUCHER

chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem,

le 30 mai 2024,

vous prient de trouver ici leurs sincères remerciements.

messes

Une messe à l'intention de

M. Éric DUPUY

sera célébrée le jeudi 13 juin 2024, à 19 heures, en la crypte de l'église Notre-Dame-d'Auteuil, Paris (16^e).

souvenirs

Le 7 juin 2012,

Gérald FAUVELLE

nous quittait. Sa famille vous invite à prier pour lui.

Ses proches se souviennent de

Louise FOULON-ROPARS infirmière au maquis en 1944, première assistante sociale des étudiants bretons,

décédée le 6 juin 1969.

Son mari, le professeur Charles Foulon, médaille de la Résistance, père de ses trois enfants, repose près d'elle au cimetière de Saint-Malo.

Gratias ago Ludovica mea. Deo quoque gratias !

offices religieux

La Fondation Shmouel et Bassie Azimov

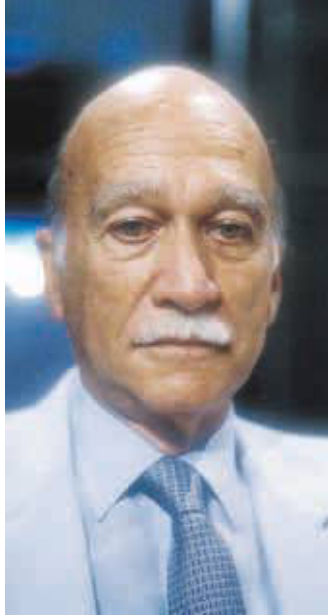
vous informe que

l'allumage des bougies de Chabbat avec bénédiction

deux bougies pour les femmes mariées, une bougie pour les jeunes filles, se fera ce vendredi 7 juin 2024, à 21 h 33 (horaire pour l'Île-de-France).

Le respect des lumières de Chabbat conduira aux lumières de la Délivrance.

Renseignements Beth Loubavitch : 01 45 26 87 60.



De gauche à droite : Alcide de Gasperi, Giorgio Almirante, Giulio Andreotti et Giorgia Meloni.

WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM/BRIDGEMAN IMAGES; MARCELLO MENCARINI/BRIDGEMAN IMAGES; MARCELLO MENCARINI/BRIDGEMAN IMAGES FLORIAN GOGA/REUTERS

Italie : comment les droites ont cessé d'être ennemies pour s'allier

PAR
Guillaume Perrault

L'histoire actuelle des droites en Italie prend sa source à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le 25 avril 1945, Milan, Turin et Gênes se soulèvent contre l'occupant. Le régime fasciste de la République de Salò s'effondre et Mussolini est exécuté. Dès lors, la participation, entre 1943 et 1945, à la résistance contre les Allemands et les fidèles du Duce va fonder la légitimité des partis après-guerre. Au référendum du 2 juin 1946, 54 % des électeurs votent pour la République. À partir du début de la guerre froide (1947-1948), deux partis de masse se font face : la Démocratie chrétienne (DC) et le Parti communiste, hégémoniques dans leurs camps respectifs. La DC, soutenue par le pape, le clergé et la puissante Action catholique, se réclame de la doctrine sociale de l'Église. Elle ne se veut pas un parti de droite mais centriste. Sa force tient dans sa capacité à faire coexister en son sein des courants si variés qu'ils représentent presque toutes les composantes de la société italienne. Le premier souci des leaders de la DC va être de naviguer prudemment pour maintenir l'unité du parti, organisé en courants et clientèles. Leur seconde préoccupation sera d'assimiler par vagues des adversaires. Ce fonctionnement vaut au parti d'être surnommé « la Baleine blanche ». Comme le cétaïc, la DC est réputée pouvoir avaler et digérer tout sans éclater. Tandis que l'hégémonie du Parti communiste à gauche paraît interdire à celle-ci d'espérer diriger le pays. Néanmoins, le combat de la démocratie chrétienne contre les communistes ne s'accompagne pas tout à fait d'une disqualification morale de l'adversaire. DC et PCI partagent la légitimité tirée de la résistance. Les deux partis revendiquent comme leur œuvre la Constitution adoptée en décembre 1947, qui institue un régime parlementaire. Et les communistes dirigent nombre de grandes villes et des provinces.

La situation des petits partis situés à droite de la DC n'a rien de comparable. La direction de la démocratie chrétienne refusa toujours de s'allier avec eux, même si, pendant la guerre froide, marquée par des affrontements de rue très durs, son aile droite l'aurait souhaité. Un parti populiste, le Front de l'homme ordinaire (*Fronte dell'Uomo Qualunque*), obtient plus de 5 % des voix lors des législatives de 1946 et, aux municipales de l'automne, plus de 20 % des suffrages à Rome et 24 % à Palerme. Son fondateur dépeint les leaders des grandes formations politiques comme une caste de profiteurs. Faute d'alliés, le Front de l'homme ordinaire fait long feu, mais il inaugure un discours de dérision sur la classe politique et un appel au dégoûtisme qui auront un bel avenir. Le Mouvement social italien (MSI), pour sa part, qui revendique l'héritage du fascisme, est fondé en décembre 1946. Si l'épuration a été « dure » et les exécutions de fascistes très nombreuses à la fin de la guerre, une amnistie - large sans être totale - est en

Meloni présente l'union des droites qui gouverne son pays comme un exemple à suivre. Mais cette coalition des droites peut-elle se réaliser ailleurs ou s'agit-il d'un cas exceptionnel ? Seul le recul de l'histoire permet de raconter la mutation qui a eu lieu en Italie et ses causes.

effet adoptée dès 1946. Tous les Italiens ayant vécu vingt et un ans sous la férule de Mussolini, il est apparu préférable aux leaders de l'après-guerre (communistes compris) de limiter la répression légale au minimum et de tourner la page aussi vite que possible. À la faveur de la guerre froide, le MSI, aux législatives de 1953, obtient 1,5 million de voix, surtout dans le Sud, et 29 députés. Le principal chef du MSI, jusqu'à la veille de sa mort en 1988, est Giorgio Almirante. Si l'on s'en tient aux apparences, l'homme évoque davantage un professeur qu'un activiste. On appellera son souci de respectabilité « la stratégie du costume croisé ». En 1972, le MSI obtiendra 8,7 % des voix et 56 députés. Il attire aussi des conservateurs qui jugent la DC trop tiède.

Or, dès la naissance du MSI, tous les autres partis s'accordent pour le placer en quarantaine. Ainsi naît l'expression de « l'arc constitutionnel » qui désigne l'ensemble des partis allant du PCI à la DC qui ont été coauteurs de la Constitution de 1947, la soutiennent, et excluent tout contact avec les forces (néofascistes, monarchistes) qui la contestent. Les institutions de la République italienne et sa culture politique, en effet, traduisent le rejet de tout ce qui pourrait rappeler Mussolini. Tout a été pensé pour empêcher le risque d'un pouvoir personnel. Le titulaire de la souveraineté, c'est le Parlement, composé d'une Chambre et d'un Sénat aux prérogatives identiques. La Chambre est désignée à la proportionnelle intégrale, qui favorise l'émission de la représentation. Les gouvernements de coalition sont la règle. Il est presque impensable qu'un parti gouverne seul. C'est donc en tenant en laisse le PCI aussi bien que tout ce qui est à sa droite que la DC domine, depuis 1948, des gouvernements de coalition instables.

Les années 1960 sont marquées par l'élévation sans précédent du niveau de vie, l'évolution des mœurs et l'exode de millions de Méridionaux pour le

centre-nord du pays. En 1972, la DC obtient 38 % des voix et le PCI 27 %. C'est dans ce contexte que la démocratie italienne doit affronter, entre 1969 et 1982, « les années de plomb », marquées par un double terrorisme d'ultradroite et d'ultra-gauche au bilan d'une exceptionnelle gravité (350 morts, 750 blessés graves). La société italienne change aussi à une vitesse accélérée. La première moitié des années 1980 marque l'apogée de la partitocratie, mise en coupe réglée de l'État par des partis qui ont, cependant, des racines profondes dans la société. Mais, au début des années 1990, le climat s'est modifié. Le PCI est déstabilisé par la chute du mur de Berlin et réagit par la souplesse. Au XX^e congrès du Parti, en 1991, deux tiers des militants consentent à transformer le PCI en Parti démocrate de la gauche, réformiste et qui accepte l'économie de marché. Drapeau rouge, faucille et marteau sont abandonnés. L'effondrement de l'URSS conforte cette évolution vers la social-démocratie. Même si une minorité de l'ex-PCI la refuse et constitue Refondation communiste, le paysage politique se fluidifie à gauche. Et ce phénomène crucial va gagner ensuite la droite.

C'est dans ce contexte que l'opération « mains propres » (Mani pulite), lancée par des juges anticorruption à Milan en février 1992, décapite tous les partis de gouvernement. Aux législatives d'avril 1992, un nouveau parti, la Ligue du Nord, obtient près de 9 % des voix puis, aux municipales de 1993, emporte la mairie de Milan. De son côté, le MSI, exclu du pouvoir, n'a pas été affecté par les scandales. Son président, Gianfranco Fini, obtient 47 % des voix à Rome et Alessandra Mussolini, la petite-fille du Duce plus de 44 % à Naples. La démocratie chrétienne, très affaiblie par « Mani pulite », a enfreint un tabou en s'alliant avec le MSI dans le Sud lors de ces municipales. Or partout ailleurs, la DC s'effondre de façon spectaculaire à ce scrutin et descend sous les 10 %. Les ingrédients d'un grand chambardement pour les droites italiennes paraissent ainsi réunis.

Dès la naissance du MSI, tous les autres partis s'accordent pour le placer en quarantaine. Ainsi naît l'expression de « l'arc constitutionnel » qui désigne l'ensemble des partis allant du PCI à la DC qui ont été coauteurs de la Constitution de 1947

C'est alors que Silvio Berlusconi descend dans l'arène. Patron d'un empire immobilier et d'un grand groupe audiovisuel, propriétaire de l'AC Milan, il fonde un parti, Forza Italia, et réussit à conclure un accord électoral avec la Ligue du Nord, le MSI et un courant de droite de la DC en cours d'explosion. Berlusconi le justifie par la nécessité de « faire barrage à la gauche ». Aux législatives de mars 1994, organisées pour la première fois avec un mode de scrutin à dominante majoritaire, sa coalition emporte la majorité absolue à la Chambre. Des membres de la Ligue du Nord et du MSI entrent au gouvernement. Le MSI se rebaptise « Alliance nationale » et adopte des motions condamnant totalitarisme et racisme.

La législation antisémite instituée par Mussolini en 1938 est qualifiée de « honte incommensurable ».

Les bouleversements politiques du pays se sont accompagnés d'un intense débat entre historiens sur la nature du régime fasciste. Claudio Pavone a jeté un pavé dans la mare en publiant *Une guerre civile. Essai historique sur l'éthique de la Résistance italienne* (1991). Pour l'historien, lui-même ancien résistant, la République sociale italienne de Mussolini, de 1943 à 1945, a bénéficié du soutien, dans le nord du pays, de fractions significatives de la population, de sorte que le terme de guerre civile s'impose pour désigner le conflit armé entre résistants et fascistes. Cette interprétation a provoqué un tollé car le récit officiel présentait les partisans de Mussolini comme peu nombreux, sans assise sociale et à la solde de l'occupant allemand. Par ailleurs, qualifier ce conflit de guerre civile pouvait conduire, de la part du grand public qui n'avait pas lu le livre, à rehausser la dignité du vaincu, voire à renvoyer les deux camps dos à dos, ce qui n'était pas l'intention de Pavone. L'expression de guerre civile ne semble plus faire scandale aujourd'hui pour désigner ce pan de l'histoire italienne. Néanmoins, quoique ce ne fût nullement le dessin de l'auteur, que guidait seulement la recherche de l'exactitude, cet ouvrage et d'autres ont peut-être été accueillis d'autant plus favorablement par une partie de l'opinion qu'ils pouvaient être utilisés pour déculpabiliser la mémoire collective.

Après les élections de 2022, c'est au tour de Giorgia Meloni, présidente de Frères d'Italie, d'emporter le leadership au sein de la coalition aux trois partis désormais habitués à s'allier (Forza Italia, la Ligue et Frères d'Italie, issu d'Alliance nationale). Naturellement, la gauche ne croit pas à la sincérité de la conversion de Frères d'Italie. Des intellectuels rappellent sans cesse les origines du parti de Meloni. Mais ses électeurs, aujourd'hui, à l'exception du noyau dur original, estiment voter pour un parti classiquement conservateur-libéral. À leurs yeux, il comble un manque dans l'offre politique en Italie, car la DC était mal à l'aise avec les thèmes traditionnels de la droite comme le patriotisme et la nation. Pour les plus jeunes enfin, qui connaissent souvent très mal l'histoire de l'Italie contemporaine, en appeler à l'antifascisme est voué à l'échec, car la période 1922-1945 leur paraît bien lointaine et peu pertinente aux regards des problèmes du présent.

La gauche italienne elle-même a beaucoup évolué. À la Chambre, aucun groupe parlementaire, aujourd'hui, ne comporte les mots « communiste » ou « socialiste » dans son nom. Chez nos voisins, surtout, aucune autorité en position de surplomb n'est plus en mesure d'imposer une sorte de norme de comportement au corps électoral. La société civile compte davantage qu'en France, car l'État est plus faible et moins central. Héritage des cités-États qui ont fleuri en Italie pendant des siècles, les identités régionales et municipales demeurent puissantes. L'ensemble donne le sentiment d'une sorte de plasticité et de négociation permanente des Italiens entre eux, conforme à la réputation du pays, depuis des siècles, de constituer un laboratoire politique en Europe. ■

Découvrez la version intégrale de ce grand récit sur notre site internet.

Christopher Caldwell : « Les Américains voient l'Europe comme une civilisation en déclin »

PROPOS RECUEILLIS PAR
Ronan Panchon

LE FIGARO. – Dans votre livre *Une révolution sous nos yeux. Comment l'Islam va transformer la France et l'Europe*, vous expliquez que l'Europe est une civilisation en déclin, mais qu'il lui manque un élément difficile à définir : qu'elle soit capable ou non de se défendre, elle a perdu de vue la raison pour laquelle elle devrait se défendre. Quatorze ans plus tard, avec les attaques islamistes et la guerre en Ukraine, l'Europe a-t-elle trouvé la raison pour laquelle elle doit se défendre ? Paradoxalement, le « retour du tragique » peut-il aider l'Europe à enrayer la spirale du déclin ?

CHRISTOPHER CALDWELL. – Au contraire. Au niveau européen, ni l'islamisme ni la guerre en Ukraine ne sont une « tragédie ». Tous deux sont le résultat d'erreurs sérieuses, des expressions de déclin plutôt que des occasions de le remédier. La migration de masse en provenance du monde arabe avait en effet un aspect tragique en France – elle a commencé pendant la décolonisation, lorsque le nationalisme arabe, et non le fanatisme religieux, était au centre de l'attention des hommes d'Etat. Mais, après la révolution iranienne, la menace était évidente. L'Europe a poursuivi sa politique migratoire utopique en connaissance de cause. La France, la Belgique et la Suède sont désormais des sociétés « partiellement musulmanes », tout comme la Yougoslavie était une société partiellement musulmane entre l'effondrement de l'Empire ottoman et la fin de la guerre froide. La manière dont les Yougoslaves ont réorganisé leur société dès qu'elle en a eu la possibilité dans les années 1990 ne présage rien de bon.

Aussi étrange que cela puisse paraître, la guerre en Ukraine a peu à voir avec l'Europe, du moins l'Europe occidentale. Depuis que les États-Unis ont soutenu le renversement du gouvernement démocratiquement élu de l'Ukraine en 2014, quelque chose comme la guerre actuelle était un risque. L'Otan, autrefois présente en Crimée historiquement russe, aurait été capable (et encline) à couper les routes commerciales de la Russie hors de la mer Noire et à la paralyser en tant que puissance mondiale. C'est pourquoi la Russie a annexé la Crimée et pourquoi l'Administration Biden entrante s'est engagée à la reprendre. La faiblesse militaire occidentale révélée depuis février 2022 a pris tout le monde par surprise – même la Russie et la Chine. Dans une mesure que nous n'avions pas comprise auparavant, mener une guerre du XXI^e siècle nécessite non seulement une industrie d'armement, mais aussi une grande base industrielle en temps de paix facilement convertible à des fins militaires. Les États-Unis n'en ont plus.

Vu des États-Unis, l'Europe est-elle perçue comme une civilisation en déclin ?

Oui, les Américains voient effectivement l'Europe comme une civilisation en déclin – mais pour de mauvaises raisons. Depuis l'adoption de la loi sur les droits civiques de 1964, des considérations politiques intérieures ont fait du déclin de la culture européenne un

aspect important de la politique nationale d'éducation – et depuis la fin des années 1980, ce déclin est explicite. Nous, Américains, et vous, Européens, exagérons les différences entre nos économies respectives. Des deux côtés, la désindustrialisation s'est produite trop rapidement, bien que l'Europe conserve des poches de force en Allemagne et en Italie. Le fait que les États-Unis détiennent la monnaie de réserve mondiale leur a permis de stimuler leur économie en contractant 35 000 milliards de dettes. Nous percevons également un « loyer » sur les technologies standard de l'économie mondiale. Ces avantages s'estompent. Les États-Unis ont en effet de meilleures perspectives à long terme, mais seulement en raison de leurs ressources naturelles et d'une croissance démographique légèrement plus forte.

« Quant au populisme, il ne s'agit pas d'une peur de déclassement mais d'une réponse à ce déclassement. Nous sommes maintenant à la fin d'un processus de cinquante ans au cours duquel les citoyens occidentaux ont vu leurs systèmes d'autogouvernance être progressivement sapés »

Vous semblez sous-estimer les différences économiques entre l'Europe et les États-Unis. Cependant, de nombreux fans de Taylor Swift venus la voir en concert à Paris étaient américains, notamment en raison du prix ridicule des billets dans notre pays. N'est-ce pas un signal alarmant pour l'Europe ?

Cela ne devrait pas l'être. Les billets sont si chers aux États-Unis non pas parce que nous sommes plus riches, mais parce que nous avons dérégulé la revente des billets. La valeur faciale des billets de Taylor Swift est à peu près la même aux États-Unis qu'en France : 200-300 dollars/euros. Mais la France réglemente encore le marché du billet, de la même manière que le faisaient les États-Unis il y a quelques années, de sorte que la valeur faciale est toujours le prix que vous payez. Aux États-Unis, les billets sont mis aux enchères sur des sites de revente pour des milliers de dollars. Le régime réglementaire est décisif, pas la force de l'économie.

L'échec du multiculturalisme explique-t-il à lui seul le tournant politique en Europe ? Le mouvement populiste en Europe peut-il aussi être interprété comme une conséquence de la peur du déclassement ?

Le « multiculturalisme » est un terme abusif : il s'agit d'un programme politique qui n'a rien de culturel. Les Américains ont rejeté catégoriquement le multiculturalisme – ils le détestent. Mais ils vivent toujours sous ses règles. Le système éducatif américain en est imprégné, et l'économie américaine est soumise à une réglementation par la race et le genre. Le fait que le multiculturalisme ait « échoué » ne signifie pas qu'il a été vaincu. Pensez au communisme soviétique dans les années 1970.

Quant au populisme, il ne s'agit pas d'une peur de déclassement mais d'une réponse à ce déclassement. Nous sommes maintenant à la fin d'un processus de cinquante ans au cours duquel les citoyens occidentaux ont vu leurs systèmes d'autogouvernance être progressivement sapés. Le populisme, dans sa meilleure expression, à gauche comme à droite, est un projet de reconstruction de ces systèmes.

La peur de la disparition, de l'effacement, est-elle partagée de la même manière aux États-Unis et en Europe ?

Cette peur est partagée, mais pas de la même manière. Nous sommes un pays anglophone, fondé comme un avant-poste de l'Angleterre et ordonné par une Constitution essentiellement anglaise. Mais nous ne sommes plus un peuple anglais. La composition ethnique américaine a commencé à changer profondément au début du XIX^e siècle. Les Américains l'ont accepté. (Il y a bien sûr une limite, et sous l'Administration Biden, cette limite a été atteinte – 10 millions d'immigrés illégaux ont franchi la frontière depuis son entrée en fonction.)

Aux États-Unis, chacun des deux principaux groupes politiques estime que l'autre est engagé dans une mission malveillante visant à détruire le pays. Nous dirigeons-nous vers une polarisation similaire en Europe ?

Pas dans la même mesure. Pendant quarante ans, il n'y a pratiquement eu aucune limite à l'accumulation de

richesses aux États-Unis. Cela a permis aux riches d'influencer le gouvernement d'une manière qui n'a pas d'équivalent dans des pays comme l'Allemagne, par exemple. On pourrait même parler d'une « privatisation de l'élaboration des politiques ». Nous avons réellement des oligarques de ce type que nous méprisons quand ils apparaissent en Europe de l'Est. Les problèmes du Royaume-Uni ressemblent davantage à ceux de l'Amérique qu'à l'Europe. Cela a été un facteur dans le Brexit – qui a de bonnes chances d'être annulé après les élections britanniques du 4 juillet.

Une récente étude de la Fondapol a montré une montée en puissance du vote populiste en même temps qu'un soutien pour l'Union européenne des peuples européens. Comment expliquez-vous ce paradoxe ?

Rappelons-nous que toutes ces économies mondiales occidentales globalisées du XXI^e siècle ont bien fonctionné pour ceux qui sont dans le coup. Peut-être que la moitié du pays est concernée ; peut-être est-ce une « classe supérieure de masse » limitée à 15 % ou 20 % de la population. En tout cas, ce ne sont pas seulement les « 1 % » qui ont de bonnes raisons d'être satisfaits de l'économie mondiale et des institutions qui l'entretiennent – l'UE, par excellence.

Mais Christophe Guilluy a expliqué – mieux que tous les chercheurs en sciences sociales du monde – le « versant » de ce processus. La nouvelle économie est basée sur des relations personnelles et centrée dans quelques villes cosmopolites. C'est un phénomène nouveau. Elle est menacée par les personnes qui portent les valeurs de l'« ancienne économie » – les ouvriers d'usine, les gens des zones rurales, les chrétiens – et qui se considéraient comme l'épine dorsale de leur société. Cela a un effet radicalisant.

En Europe, les mouvements populistes semblent se convertir davantage au libéralisme et adopter un discours proeuropéen, comme Giorgia Meloni. Peut-on parler d'une « américanisation du populisme européen » ?

Non. Le conservatisme établi américain promu par le Parti républicain était purement capitaliste entre les années 1970 et l'élection de Trump. Ce capitalisme a desservi la classe moyenne et c'est précisément ce que la droite populiste souhaite le plus rejeter. Peut-être serait-il plus juste de parler de « régénération du populisme européen ». Les conservateurs américains se sont toujours méfiés de l'Union européenne... Quoi de moins conservateur que la signature d'une grande nation renonçant à sa souveraineté ?

« Les conservateurs américains se sont toujours méfiés de l'Union européenne... Quoi de moins conservateur que la signature d'une grande nation renonçant à sa souveraineté ? »

En janvier, vous avez publié un article dans lequel vous expliquiez que l'incident survenu lors d'un bal populaire dans la campagne française, à Crépol, était fondamental pour comprendre la dynamique populiste en Europe. Comment analysez-vous cet événement ? Qu'a-t-il révélé ?

Mis à part l'angoisse qu'il a apportée à sa famille et à ses voisins, le meurtre de Thomas, un adolescent, au cœur d'un village de la Drôme a révélé certaines choses particulièrement troublantes sur la France. Premièrement, la propagation à l'ensemble du pays d'une insécurité que les Français associaient autrefois uniquement à des banlieues spécifiques – Vaulx-en-Velin, Clichy-sous-Bois, etc. Deuxièmement, le rejet de l'assimilation. Enfin, la communautarisation de la politique à la suite de l'incident – avec des marches de solidarité vis-à-vis de Thomas organisées par de jeunes de droite radicale, contestées et critiquées par la gauche.

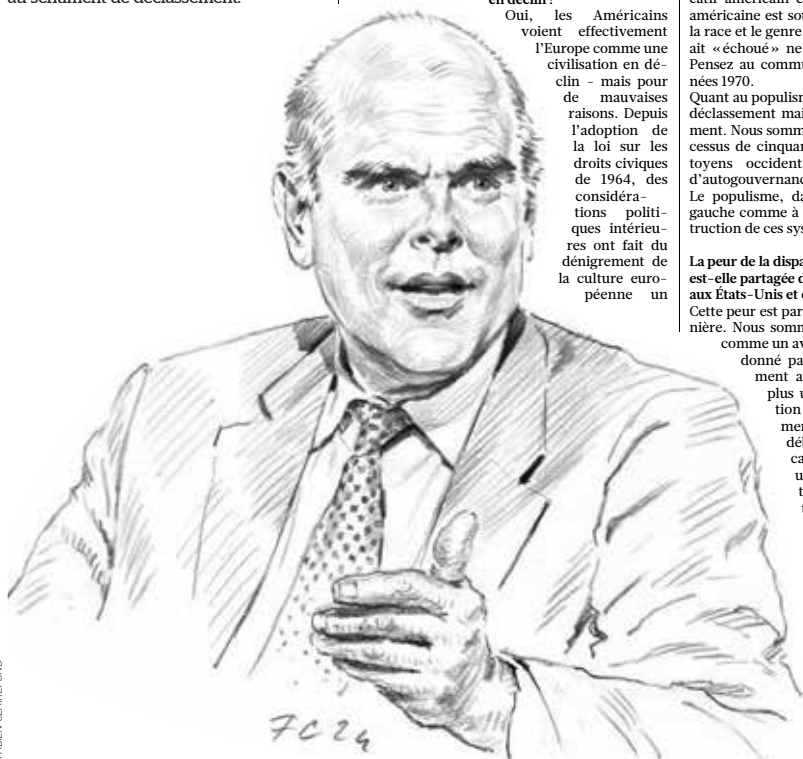
La décennie 2010-2020 a été celle de la fin du cycle libéral-libertaire et le retour du peuple. La décennie 2020 marque-t-elle le début d'un nouveau cycle ?

C'est à peu près juste de dire qu'au cours de la dernière décennie, la politique a changé. Trump, le Brexit, le Mouvement 5 étoiles italien, ainsi que les Hongrois et Polonais rebelles sont arrivés. Un système politique obsolète construit sur des conflits idéologiques de longue date (opposant les sociaux-démocrates aux défenseurs du libre marché) a finalement cédé la place à la réalité politique du XXI^e siècle, fondée sur les conflits de classe (opposant les élites intégrées aux outsiders populistes).

Mais il est faux de dire que cette décennie marque le début d'un nouveau cycle. C'est la même réalité qu'il y a quatre ou huit ans, bien que certains des outsiders (comme Jean-Luc Mélenchon) et certains des insiders (comme Donald Tusk de Pologne) soient devenus plus radicaux entre-temps. ■

SÉRIE LES ÉLECTIONS EUROPÉENNES VUES D'AILLEURS (5/5)

Alors que les citoyens des vingt-sept pays membres de l'Union européenne sont appelés aux urnes entre le 6 et le 9 juin, *Le Figaro* ouvre ses colonnes à des intellectuels hors de nos frontières. Philosophes, historiens, politologues et journalistes livrent leur vision des grands enjeux qui attendent le Vieux Continent pour les années à venir. Pour le journaliste américain Christopher Caldwell, éditeur à la *Claremont Review of Books*, contributeur au *New York Times* et membre du comité de rédaction de la revue *Commentaire*, les mouvements populistes aux États-Unis et en Europe doivent se lire comme une réponse au sentiment de déclassement.



«La loi sur la fin de vie nous condamne»: atteinte d'une maladie neurodégénérative et aidante, elles alertent



CAROLINE BRANDICOURT ET ISABELLE MORDANT

Si «l'aide à mourir» était adoptée, elle serait applicable bien avant que les soins palliatifs ne soient effectivement disponibles partout, alertent Caroline Brandicourt* et Isabelle Mordant**. En l'absence de réelle alternative, les malades qui souffrent risqueraient d'être condamnés, s'inquiètent-elles.

Le projet de loi sur la fin de vie est encore débattu cette semaine à l'Assemblée nationale. Le président de la République avait promis un cadre strict. Force est de constater que lors de l'examen du texte en commission, nombre de garde-fous sont tombés - à commencer par la condition d'un pronostic vital engagé pour le patient. Cette loi serait nécessaire, mais on nous rassure : elle offrirait à ceux qui le souhaitent une nouvelle liberté, mais n'imposerait rien aux autres. Nous voulons dire notre inquiétude.

Nous sommes malade ou aidante, et nous témoignons. Confrontées intimement à la maladie grave, incurable et évolutive, nous savons combien la maladie et la dépendance engendrent de souffrances, tant physiques que morales. Nous témoignons, aussi, de la richesse de nos vies.

Nous témoignons de la compétence et de l'admirable dévouement des soignants, mais aussi de la dégradation et des carences évidentes de notre système de santé, qui rendent l'accès aux soins terriblement difficile pour tous.

Nous témoignons de la puissance de l'accompagnement humain des malades, d'une présence bienveillante, d'un regard aimant, d'une parole encourageante, qui se combinent au traitement médical et assurent aux patients leur dignité. Nous témoignons de la profondeur des liens qui se nouent, dans un monde où trop souvent l'individualisme règne en maître. Nous témoignons de la beauté de ce qui se donne et de ce qui se reçoit.

Nous témoignons des revirements des malades qui, contre toute attente, au pire de la maladie,

trouvent, ou retrouvent, un désir de vivre si intense qu'il leur donne la force de lutter, et parfois de déjouer les pronostics les plus pessimistes. Nous témoignons que les souffrances qui ne cèdent pas à un accompagnement et à des soins palliatifs bien menés sont rarissimes. Les bien portants qui, par méconnaissance des soins palliatifs et crainte de souffrir, réclament une loi, s'imaginent que, malades, ils préféreraient la mort. Pourtant, à chaque étape, ils reculent l'échéance. La dépendance s'approprie, elle permet d'entrer en relation. Légaliser le suicide assisté ou l'euthanasie à telle ou telle phase de la maladie, c'est ignorer cette temporalité nécessaire pour retrouver goût à la vie.

«Rappelons qu'aujourd'hui, la moitié des patients concernés n'a pas accès aux soins palliatifs»

Prétendre mener de front deux politiques contradictoires comme «l'aide à mourir» et le renforcement des soins palliatifs est une sinistre plaisanterie. Rappelons qu'aujourd'hui, la moitié des patients concernés n'a pas accès aux soins palliatifs. Si «l'aide à mourir» était adoptée, elle serait applicable bien avant que les soins palliatifs ne soient effectivement disponibles partout et pour tous : alors qu'il faudrait doubler l'offre, on nous propose une augmentation de 7 %, soit 1 milliard d'euros étalés sur dix ans. C'est dérisoire au vu des besoins. Hasard du calendrier, dépolluer la Seine pour que les athlètes olympiques puissent (peut-être) s'y baigner aura coûté 1,4 milliard d'euros. De quoi interroger sur les priorités de nos dirigeants.

Nous témoignons et nous demandons, pour nous, pour nos proches, pour tous, un accompagnement digne d'une société moderne et civilisée, dont l'honneur consiste à protéger les plus fragiles de ses membres, et non à les abandonner. Malade, aidante, nous avons besoin de considération, de soins, de solidarité. Nous proposons une «aide à mourir», c'est manifester l'exact opposé. C'est nier le sens de notre vie ou de notre action.

Cette loi ne nous imposera rien, dit-on : elle ne fera qu'offrir une nouvelle option. Offrir un choix, pourtant, c'est imposer à chacun, malade, proche, de se déterminer. Elle imposera peu à peu l'idée que certaines vies, jugées comme une «souffrance insupportable», ne valent pas la peine d'être vécues. Elle suscitera chez les personnes vulnérables le sentiment qu'elles sont un poids pour leurs proches, le système de santé, la société. Elle conduira le monde à se désengager de leur accompagnement puisque, après tout, elles auraient pu faire le choix de disparaître. Cela nous est intolérable.

Nous témoignons et, aujourd'hui, nous crions notre indignation. Cette loi mortifère ne nous imposerait rien ? En réalité, elle nous condamne. ■

* Atteinte d'une maladie neurodégénérative, Caroline Brandicourt est porte-parole du collectif *Soulager mais pas tuer. Elle a parcouru en 2023 plus de 1000 km en tricycle pour défendre les soins palliatifs.*

** Mère et aidante d'un jeune homme lourdement handicapé par une maladie génétique, Isabelle Mordant est l'auteur de *«Mystère de la fragilité»* (Cerf, 2019).

Chaque vie ôtée devrait connaître l'insigne honneur d'une cour d'assises

Un nouveau, un homme est mort. Dans la nuit du 3 au 4 juin dernier à Clamart, un trentenaire qui se rendait à son travail a été heurté par un véhicule volé conduit par un jeune homme de 14 ans, qui tentait d'échapper à la police après un refus d'obtempérer. Ce drame abonde la longue liste de faits divers sur les routes françaises, et qui au fond, se transforment en faits de société.

La mort de ces hommes, femmes ou enfants, quelles que soient l'issue des informations judiciaires et les qualifications pénales retenues, sera jugée par un tribunal et non par une cour d'assises. Certes, c'est une certitude, avec une immense gravité des magistrats qui auront à connaître de ces dossiers mais sans l'extraordinaire solennité portée par un jury populaire.

La création d'un homicide routier décidée par l'Assemblée nationale et le Sénat en début d'année, après l'indignation des familles de victimes ne pouvant plus supporter le terme d'«homicide involontaire» et alors que les faits avaient été commis avec une ou plusieurs circonstances aggravantes comme la consommation d'alcool ou de stupéfiants, aurait pu laisser entrevoir une évolution procédurale. Mais il ne s'agira in fine, peu ou prou, que d'un changement sémantique.

Juger la mort, quelle qu'elle fut, demeure une épreuve. Ainsi, s'interroger sur l'émanation de ce jugement apparaît légitime. Certes, le procès pénal est d'abord celui de l'accusé ou du prévenu. Distinguer différentes natures d'homicide et donc différentes peines encourues est évidemment essentiel. Mais pourquoi un homicide, aussi involontaire soit-il, ne pourrait pas être qualifié de crime ? Le crime est, hors définition juridique, «une infraction très grave à la loi ou à la morale». Le vol à main armée est un crime - ce qui n'a pas toujours été le cas. Pas l'homicide routier. La criminalisation ne résoudrait dès lors que dans l'intention d'un acte, de tuer ? C'est court. Les violences ayant entraîné la mort sans intention de la donner - appelées communément coups mortels mais aussi le vol suivi de mort - sont un crime. Certes, les violences et le vol sont eux-mêmes volontaires mais prendre un volant sous stupéfiants ou sans permis est aussi un acte délibéré.

Il ne s'agit pas ici de refaire une histoire de la cour d'assises, des évolutions de la nature du jury, de son rôle - en réalité initialement par crainte de l'arbitraire des juges - mais de s'arrêter sur ce qu'une telle cour revêt aujourd'hui comme symbole. D'abord, d'une justice qui a le temps, pour tout le monde. Pour l'accusé bien sûr mais pour les parties civiles aussi. Ensuite, par la salle dans laquelle elle se tient, par le nombre de ses juges et jurés, par sa légitimité populaire, cette cour a une force qu'aucune autre formation de jugement ne porte. Évidemment, cette justice est épurante, la aussi tant pour les accusés que pour les parties civiles. Souvent aussi pour ses juges et ses jurés. Mais, après tout, ne doit-on pas cette justice aux absents ?

«Le tribunal pour enfants criminels place le juge dans une position délicate alors qu'il est le seul magistrat professionnel de la composition»

Manifestement non. Désormais, les violences volontaires ayant entraîné la mort sans intention de la donner ont elles aussi quitté les salles d'assises, jugées depuis le 1^{er} janvier 2023 par les cours criminelles départementales composées de cinq magistrats professionnels sans jury populaire, sauf si elles sont commises en récidive. Le pragmatisme voulu de cette réforme a emporté un changement de paradigme. Pour d'autres raisons, mais qui tiennent davantage à la protection des jurés, les homicides en matière de terrorisme sont jugés, il est vrai, sans le peuple.

Mais l'homicide involontaire et les coups mortels ne sont pas les seuls à être privés d'une cour d'assises en France. Un autre fait de société interroge sur la dignité due aux morts. Les crimes commis par les moins de 16 ans sont de la compétence du tribunal pour enfant statuant en matière criminelle - un juge des enfants et deux assesseurs non-professionnels nommés en raison «de l'intérêt qu'ils portent aux questions de l'enfance et (de) leurs compétences» - et non de la cour d'assises des mineurs - trois magistrats dont deux juges des enfants et six jurés - réservée aux crimes des 16-

18 ans. Si une telle formation a été créée pour préserver les très jeunes mineurs, même auteurs d'un crime, elle ne peut qu'être questionnée aujourd'hui, notamment au regard des types de meurtre et d'assassinat perpétrés, en particulier dans le cadre du narco trafic. Le tribunal pour enfants criminels place le juge dans une position délicate alors qu'il est le seul magistrat professionnel de la composition et qu'en tout état de cause un homicide volontaire est jugé ici par trois personnes contre neuf pour les 16-18 ans et les majeurs. Puis, quelle image renvoyée aux parties civiles ? Pourquoi les familles des victimes - tuées cette fois-ci bien volontairement, voire avec préméditation - n'auraient pas le droit à la grande salle des assises ? À un procès de trois ou quatre jours ? À l'attention des jurés ? À cette solennité ? Au fait de pouvoir pousser pour une mère «un cri déchirant, un cri de bête blessée, un cri de chanteuse de fado» ? comme l'a écrit superbement Stéphane Durand-Souffland. Une mère qui, disait-on, avait dormi la veille de l'audience sur la tombe de sa fille.

Mais en appeler à la cour d'assises, c'est aussi s'en remettre à l'un des plus beaux articles du code de procédure pénale - 353 - et à ce qu'est l'intime conviction, même si désormais l'estée de l'exigence de motivation. Un risque de populisme pénal ? Ceux qui ont fréquenté ces prétoires savent à quel point cette institution est en réalité «radicalement démocratique», pour reprendre les mots du magistrat Stéphane Cantero, où «s'exerce la raison laïque». Et sans aucun doute, la vie d'un homme, d'une femme ou d'un enfant - qu'il soit victime ou accusé - mérite de tels égards. ■



ALEXANDRE STOBINSKY

Les proches d'une personne tuée dans des circonstances tragiques devraient tous avoir le droit à un procès en assises, estime le magistrat au tribunal judiciaire de Nanterre, alors que de nombreux homicides sont encore jugés dans les tribunaux ordinaires.

LE FIGARO

Dassault Médias
(actionnaire à plus de 95 %)
23-25 rue de Provence
75009 Paris
Président-directeur général
Charles Edelstenne
Administrateurs
Thierry Dassault,
Olivier Costa de Beauregard,
Benoît Habert,
Rudi Roussillon

SOCIÉTÉ DU FIGARO SAS
(société éditrice)
23-25 rue de Provence
75009 Paris

Président
Charles Edelstenne

Directeur général,
directeur de la publication
Marc Feuillée

Directeurs des rédactions
Alexis Brézet
Directeur délégué de la rédaction
Vincent Tremolet de Villers

Directeurs adjoints de la rédaction
Gaëtan de Capelle (Economie),
Laurence de Charette
(pole audiovisuel), Anne-Sophie
von Claer (Style, Art de vivre, F),
Philippe Gélle (International),

Anne Huet-Wuilleme (Édition,
Photo, Revision, DA),
Jacques-Olivier Martin (directeur
de la rédaction du Figaro.fr),
Étienne de Montety (Figaro
Littéraire), Bertrand de Saint-
Vincent (Culture, Télévision),
Yves Thérard (Enquêtes,
Opérations spéciales, Sports,
Sciences).

Directeur artistique
Pierre Bayle
Rédacteur en chef
Frédéric Picard (Web)
Directeur délégué
du pôle news
Bertrand Gie
Éditeurs
Robert Mergui
Anne Pican

FIGAROMÉDIAS
23-25, rue de Provence, 75009 Paris
Tél. : 01 56 52 20 00
Fax : 01 56 52 23 07

Président-directeur général
Aurore Domont
Directeur, administration, rédaction
23-25, rue de Provence
75009 Paris
Tél. : 01 57 08 50 00
direction.reaction@lefigaro.fr

Impression L'imprimerie, 79, rue de Roissy
93290 Tremblay-en-France

Midi Print, 30600 Gallargues-le-Montueux
ISSN 0182-5852

Commission paritaire n° 0426 C 83022

Pour vous abonner Lundi au vendredi de 7h à 18h :
samedi de 8h à 15h au 01 70 37 31 70 Fax : 01 56 56 70 11.
Gérez votre abonnement, espace Client : www.lefigaro.fr/client
Formules d'abonnement pour 1 an - France métropolitaine
Club Prestige : 599 € Club : 529 € Semestrier : 415 € Week-end
Prestige : 429 € Week-end : 359 €

Imprimé sur papier issu de forêts gérées durablement.
Origine du papier : Allier. Taux de fibres recyclées : 100%.
Ce journal est imprimé sur du papier UPM porteur de l'écobabel européen
sous le numéro FPI 011/001. Écotrophisme : PPI 0,002 kg/tonne de papier.

Ce journal se compose de :
Édition nationale
Incalable 22 pages
Calier 2 Économie
8 pages
Calier 3 Le Figaro
et vous 12 pages
Sur certaines éditions :
Supplément 4
Magazine 116 pages
Calier TV 160 pages
Supplément 5 Madame
108 pages
Promo Portage
30 pages

DU BEAU MONDE AU DÉFILÉ SAINT LAURENT

Tout le grand Paris est venu admirer les œuvres du génie de la mode : M^{me} Pompidou, la baronne de Rothschild, Paloma Picasso... Parmi les invités étaient également présents le créateur Karl Lagerfeld et Jacques de Bascher à ses côtés, dandy à l'élégance évidente et



au charme irrésistible. Le couturier a salué Anne-Marie Muñoz, bras droit d'Yves Saint Laurent, une figure dont il est proche, tout comme il l'est du designer héros du jour. Faut-il rappeler que Karl Lagerfeld et Yves Saint Laurent ont commencé ensemble, tous deux lauréats du concours du Secrétariat international de la laine en 1954 ? Amis, ennemis, collègues et rivaux... Est-il venu le soutenir ? S'inspirer ? Se montrer ? Le défilé, lui, est auréolé de succès, avec des créations élégantes et délicates, dont Yves Saint Laurent a le secret.

LE PREMIER DÉFILÉ DE KARL LAGERFELD EST UN SUCCÈS !

Ce printemps restera marqué par le défilé enjoué, détonnant et franchement réussi de Karl Lagerfeld. Il y aura définitivement un avant et un après.

Karl Lagerfeld défile enfin ! Devenu le directeur artistique de Chloé, le créateur d'origine allemande connaît sur le bout du crayon à dessin le goût de la Maison, qu'il définit déjà depuis plusieurs années aux côtés de Gaby Aghion. Un rôle de plus grande ampleur qui lui tenait à cœur : « Je ne peux pas rester éternellement à regarder les autres vivre la vie que je veux », confie-t-il. Dans les coulisses, on devine une effervescence particulière, l'angoisse des premières fois, les tensions accumulées, la pression sur les épaules du

designer, qui rêve de se faire un nom. Faisant souffler un vent de nouveauté – de ses croquis jusqu'à dans le choix des mannequins et l'intention qu'il souhaite donner à cet événement –, Karl Lagerfeld conseille à ses modèles, avant d'entrer sur scène : « Je ne veux pas en voir une seule qui fait bien son travail ! » Audacieux et espiègle.

Liberté, élégance et impertinence

Le ton est donné avant même que le défilé ne commence, avec une volonté de prôner les notions de liberté et de modernité. Voilà la

manière dont le couturier veut faire son entrée dans la cour des grands. Karl Lagerfeld a décidé de bousculer les codes de la mode pour en écrire ses propres règles, fondées sur l'élégance et l'impertinence. Sur le podium, le message est bien passé. Les mannequins ne défilent pas : elles sautent, rient, font le grand écart, boivent du champagne... Bref, elles exultent et s'amuse dans des vêtements que l'on rêverait toutes de porter. De grands chapeaux juchés sur de longues silhouettes recouvertes

de robes fluides aux couleurs chatoyantes côtoient des imprimés graphiques en noir et blanc. La peau se dévoile pour la saison légère sur une pièce, tandis qu'un nœud dans la nuque ferme une autre création. Au premier rang, Francine Crescent, papesse de la mode, ne laisse comme à son habitude rien transparaître de ce qu'elle a pensé de l'événement. De notre côté, en tout cas, le charme a opéré. Ce premier défilé marque l'avènement d'un grand créateur avec lequel le monde de la couture devra désormais composer.



INDISCRÉTIONS

TRIANGLE AMOUREUX ET DISPARITION

Où est Yves Saint Laurent ? Le créateur à la sensibilité à fleur de peau a disparu, laissant ses fans éplorés et ses proches profondément inquiets. Les rumeurs les plus folles circulent sur sa supposée

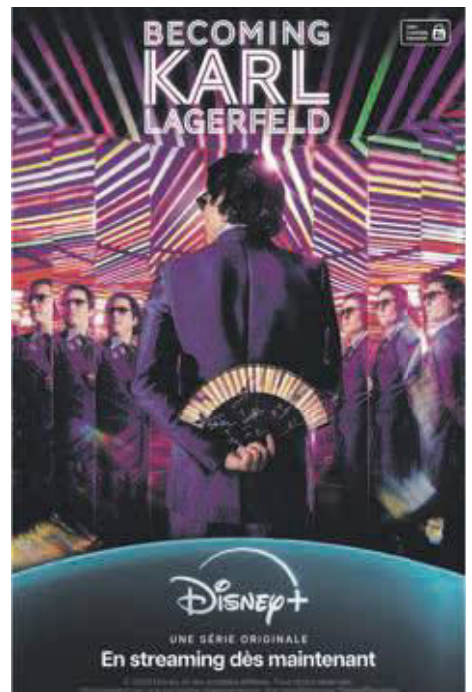
mort. Ses pérégrinations nocturnes et ses addictions en tous genres auraient-elles emporté l'artiste ? Si la pression des collections a été évoquée pour expliquer le mal-être d'Yves Saint Laurent, c'est

surtout sa relation tumultueuse avec Jacques de Bascher qui est pointée du doigt. Le grand amour de Karl Lagerfeld et amant d'Yves Saint Laurent était le compagnon de fête du couturier français jusqu'à leur récente rupture. Entre excès, créativité et passion dévorante, Jacques de Bascher a préféré tourner le dos à ce qui ressemblait davantage à une descente aux enfers qu'à une relation amoureuse. Yves Saint Laurent se serait-il éloigné pour réparer son cœur brisé ? Un trio qui n'a pas fini de faire la une des magazines.

Le destin hors norme de Karl Lagerfeld – de sa montée en puissance dans le monde de la mode parisienne des années 1970 à son histoire avec Jacques de Bascher, en passant par sa rivalité avec Yves Saint Laurent... – est à découvrir à partir du 7 juin dans *Becoming Karl Lagerfeld*, une série originale de six épisodes disponible sur Disney+.



CETTE SÉRIE EST LIBREMENT INSPIRÉE DE LA VIE DE KARL LAGERFELD. LES PERSONNAGES, LEURS RELATIONS INTIMES ET PROFESSIONNELLES, LEURS PROPOS ET LEURS ACTES, LES LIEUX, LES FAITS AINSI QUE LES CRÉATIONS ARTISTIQUES ONT PU ÊTRE IMAGINÉS OU MODIFIÉS POUR EXPRIMER LA VISION DES AUTEURS. LES ARTICLES CORRESPONDENT À DES TRANSCRIPTIONS DES SCÈNES DE LA SÉRIE.



LE FIGARO économie



TRAVAIL

L'ABSENTEISME DE LONGUE DURÉE S'ENVOLE

PAGE 26

MÉDIAS

COMMENT RODOLPHE SAADÉ ORGANISE SES NOUVEAUX PÔLES PRESSE ET TÉLÉVISION

PAGE 29



Intelligence artificielle : Nvidia enflamme Wall Street

En trois mois, la valorisation boursière du concepteur américain de puces dédiées à l'IA est passée de 2 000 milliards à 3 000 milliards de dollars. Du jamais vu.

C'est un phénomène qui stupéfie les spécialistes de la Bourse. Porté par le boom de l'intelligence artificielle, Nvidia, qui conçoit les composants les plus sophistiqués nécessaires à cette révolution technologique, connaît une croissance fulgurante à la Bourse de New York. En à peine trois mois,

sa valorisation a littéralement explosé, passant de 2 000 milliards à 3 000 milliards de dollars, au-dessus de celle d'Apple. Nvidia est porté par les besoins croissants en puissance de calcul pour entraîner, personnaliser et exécuter les modèles d'IA, qui ont fait exploser la demande des

grandes entreprises pour ses composants dédiés à ces cas d'usage. Avec une part de marché évaluée à 80 % sur ce segment, le groupe américain affiche des résultats mirobolants. Entre le premier trimestre 2023 et le premier trimestre 2024, ses revenus ont été multipliés par quatre, à

26 milliards de dollars, tandis que ses profits sont passés de 2 milliards à 14,9 milliards, soit une marge supérieure à 78 %. Les spécialistes estiment que Nvidia dispose d'une avance technologique considérable que ses concurrents auront bien du mal à combler.

PAGE 28



La ruée mondiale sur le cuivre fait flamber les cours

Depuis des semaines, le prix de la tonne d'« or rouge » tutoie ses records historiques. La transition énergétique fait exploser la demande. L'ouverture de nouvelles mines, trop lente, n'écarte pas le risque de pénurie.

PAGES 24 ET 25

> FOCUS

LAGARDÈRE CÈDE UN QUART DE SES ACTIONS À BOLLORÉ

Étouffé financièrement par ses dettes et mis en examen pour « abus de biens sociaux et abus de pouvoir », Arnaud Lagardère continue d'abandonner du terrain au groupe Vivendi. L'héritier de Jean-Luc Lagardère, qui a cédé à l'automne dernier le contrôle du groupe bâti par son père au conglomérat de Vincent Bolloré, a déclaré mercredi à l'Autorité des marchés financiers (AMF) avoir franchi en baisse le seuil des 10 %.

Selon le document de l'AMF consulté par *Le Figaro*, il a vendu à travers son véhicule Arjil Commanditée-Arco 3 % du capital de Lagardère, soit 4191547 actions au prix unitaire de 24,10 euros, à Vivendi. La vente de ces titres (jusqu'à là nantis) doit servir au remboursement d'un crédit accordé à Lagardère Capital par le Crédit agricole. Arnaud Lagardère ne détient plus que 8,14 % du capital de son groupe et 9,17 % des droits de vote.

Vivendi avait choisi en novembre dernier de prolonger la période de l'offre subsidiaire, initialement prévue au 15 décembre 2023, pour que les actionnaires minoritaires comme Arnaud Lagardère ou Bernard Arnault puissent apporter leurs titres à l'OPA, jusqu'en juin 2025.

Au lendemain de sa mise en examen fin avril, Arnaud Lagardère a été remplacé à titre provisoire au poste de président-directeur général du groupe Lagardère par Jean-Christophe Thiery, l'un des grands fidèles de Vincent Bolloré.

CLAUDIA COHEN

le PLUS du FIGARO ÉCO

BANQUE

La Poste repart à l'offensive commerciale

PAGE 27

Accédez à plus de 400 cryptos et diversifiez vos investissements

Les cryptomonnaies sont volatiles et peuvent engendrer une perte totale du capital investi

L'HISTOIRE

Chez Atos, un bulletin de vote pour départager Kretinsky et Layani

Un bulletin de circonstance en ce week-end d'élections européennes. Pour départager les offres de Daniel Kretinsky et David Layani, candidats à la reprise d'Atos, la conciliatrice du dossier, Hélène Bourbouloux, a envoyé mercredi à l'ensemble des porteurs de dette leur demandant d'élire le reprenneur de leur choix. Le conseil d'administration du groupe informatique, menacé par son endettement de 4,8 milliards d'euros, avait prévu d'arrêter mercredi soir son choix. Mais une dernière offre du milliardaire tchèque est venue brouiller les pistes. Faute d'une majorité claire, le choix du reprenneur a été repoussé au début de semaine prochaine. Jusqu'ici, les porteurs de dette obligataire penchaient en faveur

de David Layani, premier actionnaire d'Atos et patron de OnePoint. Du côté des banques, BNP Paribas soutient ouvertement Daniel Kretinsky et aurait réussi à convaincre les banques françaises, ainsi que certaines étrangères, à écouter les arguments de l'homme d'affaires. Pour y voir plus clair, Hélène Bourbouloux

a envoyé un courrier à l'ensemble des porteurs de dette avec un bulletin où ils doivent mentionner leur exposition dans la dette d'Atos, leur choix idéal de reprenneur mais également s'ils sont prêts à voter en faveur du plan du candidat qui ne serait pas sélectionné par le conseil d'Atos. Pour la conciliatrice, il s'agit d'éviter les mauvaises surprises au tribunal de commerce et le retournement de veste de dernière minute. ■

LUCAS MEDIAVILLA



Le plus grand gisement de terres rares d'Europe découvert en Norvège

Il recèlerait 8,8 millions de tonnes de terres rares. Le gisement de Fensfeltet, dans le sud-est de la Norvège, serait le plus important d'Europe, a annoncé jeudi le groupe minier norvégien Rare Earths Norway. Le terme « terres rares » désigne une famille de dix-sept métaux aux propriétés électromagnétiques particulières qui les rendent indispensables pour la transition verte. Mal nommés car, en réalité, pas si rares. Leur exploitation a été longtemps délaissée, notamment par les pays occidentaux, et se retrouve essentiellement entre les mains de la Chine. Actuellement, 98 % des terres rares utilisées dans l'Union européenne sont importées de Chine. Et le Vieux Continent, s'il recèle des réserves, n'exploite aucune mine. « Après trois ans d'activités de forage intensives et d'analyses, (...) une première estima-

tion des ressources minérales (...) montre que Fensfeltet est le plus grand gisement d'éléments de terres rares (ETR) en Europe », précise Rare Earths Norway. Il détiendrait entre quatre et huit fois plus de terres rares que le gisement suédois de Kiruna. Le gisement serait en outre riche de 1,5 million de tonnes d'aimants permanents, des matériaux utilisés dans les voitures électriques et les éoliennes. « L'objectif de Rare Earths Norway est de contribuer à une chaîne de valeur totale et compacte, de la mine à l'aimant, avec un impact climatique et environnemental considérablement réduit », a déclaré son directeur général, Alf Reistad. L'extraction minière pourrait commencer en 2030 selon la compagnie. L'investissement estimé pour mener à bien le projet se monte à 10 milliards de couronnes (867 millions d'euros).

F. N.-L. (AVEC AFP)

Ruée sur le cuivre, le nouvel « or » de la transition

Armelle Bohineust

Les prix battent des records. La demande bondit et l'offre ne suit pas malgré l'ouverture de nouvelles mines.

Depuis trois ans, le prix du métal rouge vole de record en record. Le 20 mai, il a tuteuré un sommet historique à Londres, à 10 845 dollars la tonne. En léger recul depuis, il reste toutefois en hausse d'environ 15 % depuis le début de l'année. Et la flambée des cours du cuivre devrait se poursuivre.

Si les analystes de Capital Economics indiquaient en mai s'attendre à court terme à « une baisse de l'exubérance du marché » et à un retour à 9 250 dollars la tonne d'ici fin 2024, d'autres experts pronostiquent un bond à 15 000 dollars d'ici à 2030. Le gestionnaire de fonds spéculatifs Pierre Andurand s'attend même à un quasi-quadruplement à 40 000 dollars la tonne au cours des prochaines années. « Les prix vont d'autant plus monter que la spéculation augmente, avec la création de nouveaux produits financiers », souligne Christian Mion, expert mines du cabinet de conseil EY.

Le cuivre vaut désormais de l'or. « Si le monde s'oriente vers un avenir plus vert, le cuivre est le nouveau pétrole », assure Kathleen Brooks, analyste chez XBT. Ses propriétés, en particulier sa forte conductivité et sa ductilité (comprenez sa capacité à être déformé sans rompre) en font un métal crucial pour la transition énergétique. Un véhicule électrique alimenté par une batterie est, par exemple, trois fois plus gourmand en cuivre qu'un véhicule équipé d'un moteur à combustion interne. Le cuivre est partout, dans les nouvelles technologies, les usages traditionnels, dans la construction immobilière ou navale, les infrastructures, les accessoires pour le logement ou les applications liées à l'intelligence artificielle. Les besoins sont très élevés pour les mises à niveau et la modernisation du réseau électrique (lire page 25).

« Les espoirs d'une augmentation de l'offre minière sont faibles, car les coûts élevés d'engagement dans de nouveaux projets ont poussé les géants miniers à procéder à des fusions-acquisitions plutôt qu'à lancer de nouveaux projets »

John Plassard
De la banque Mirabaud

La demande explose pour ce métal si corrélé à la conjoncture industrielle que le « Docteur Cuivre » est désormais considéré comme un indicateur de la vitalité économique mondiale. La quantité de cuivre consommée dans le monde a doublé en vingt ans. Elle a augmenté de 50 % entre 2017 et 2022 pour approcher les 200 milliards de dollars, a calculé l'Agence internationale de l'énergie (AIE).

Mais les ressources restent limitées. L'offre minière ne suit pas, la production peine. Entre les grèves locales, les tensions géopolitiques, les nouvelles réglementations ou encore la baisse des teneurs en cuivre dans les gisements vieillissants, qui se traduit par une diminution du métal récupéré à partir de la roche extraite, l'approvisionnement est sous pression. « Plusieurs sociétés minières ont annoncé des baisses de production du roi des métaux verts en raison de facteurs tels que l'augmentation des coûts des intrants, la baisse des teneurs en minerai, l'augmentation des dépenses réglementaires et les perturbations liées aux conditions météorologiques », rappelle une étude de Saxo Bank.

L'année 2023 a été marquée par une série de problèmes tels que le niveau décevant d'extraction au Chili, premier producteur mondial, et la fermeture à Panama de l'une des plus grandes mines de cuivre (1 % de la production mondiale) en raison de l'opposition des populations établies à proximité. Les réticences locales freinent souvent, dans une grande partie du monde, le développement de nouvelles mines. S'y ajoute la difficulté à trouver et forer de nouveaux gisements. Ces écueils ont, en partie, motivé la récente offre de rachat du géant australien BHP de son rival Anglo American, qui a été rejetée en dépit des

45 milliards d'euros proposés. Cette acquisition aurait permis à BHP de créer la plus grande société minière et productrice de cuivre cotée en Bourse, avec près de 10 % de l'offre mondiale.

Et les sanctions occidentales face à l'invasion de l'Ukraine affectent désormais l'approvisionnement en cuivre de Russie, sixième producteur mondial avec 910 000 tonnes en 2023. Washington a interdit mi-avril l'importation aux États-Unis de l'aluminium, du cuivre et du nickel d'origine russe, dans le cadre de nouvelles sanctions décidées avec le Royaume-Uni pour réduire les revenus de Moscou. Les deux pays restreignent aussi les échanges de ces minerais sur les Bourses des métaux comme le London Metal Exchange (LME) et le Chicago Mercantile Exchange (CME).

« Les espoirs d'une augmentation de l'offre minière sont faibles, car les coûts élevés d'engagement dans de nouveaux projets ont poussé les géants miniers à procéder à des fusions-acquisitions plutôt qu'à lancer de nouveaux projets, comme l'a montré la tentative de BHP d'acheter Anglo American », résume John Plassard, de la banque Mirabaud.

« L'exploration minière est un processus incroyablement long », souligne Dan Coatsworth, analyste chez AJ Bell. « Il

faut souvent dix ans entre la découverte d'une source de cuivre et son extraction dans le cadre d'une opération minière commerciale. » De plus, il est tout simplement difficile de trouver des gisements de cuivre, notamment « suffisamment de matière dans la roche pour que l'extraction soit économiquement viable », ajoute-t-il.

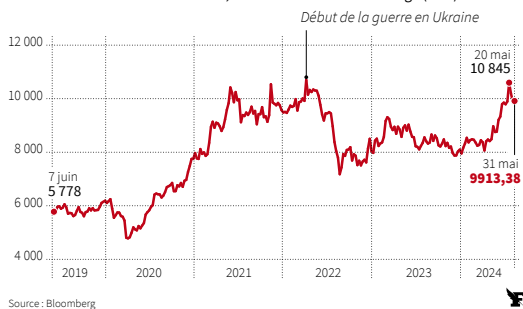
Selon l'AIE, les mines en cours d'exploitation et les projets qui vont entrer en production ne permettront de couvrir que 70 % de la demande de métal rouge en 2030. L'agence estime à « 800 milliards de dollars » (735 milliards d'euros) le montant des investissements miniers mondiaux nécessaires d'ici à 2040 pour respecter l'objectif fixé par

l'accord international de Paris de limiter à 1,5 degré le réchauffement des températures par rapport à l'ère préindustrielle. En volume, les deux métaux les plus à risque de « tension » sur leur approvisionnement sont le lithium et le cuivre, qui affichent un « écart significatif » entre les perspectives de production et celles de consommation, indique son dernier rapport. En 2023, les seules ventes de voitures électriques ont bondi de 35 %, et le déploiement de panneaux solaires et d'énergie éolienne affiche une croissance de 75 %.

Les nouveaux projets miniers existent. L'Afrique est « la prochaine destination minière par excellence », pointe Christian Mion. On extrait dix fois plus de cuivre d'une tonne de roche en République démocratique du Congo (RDC) (entre 3,5 et 5 grammes) qu'au Chili (0,3 à 0,5 gramme). Troisième producteur de cuivre derrière le Chili et le Pérou, la RDC enchaîne les découvertes et les ouvertures de mines et elle est devenue le premier lieu d'exploration en Afrique. Lancé en juillet 2021 par le canadien Ivanhoe, avec son associé chinois Zijin Mining, le site de Kamoa Kakula devrait devenir l'une des plus importantes mines de cuivre au monde. En Zambie, d'où provient aujourd'hui près de 4 % de la production

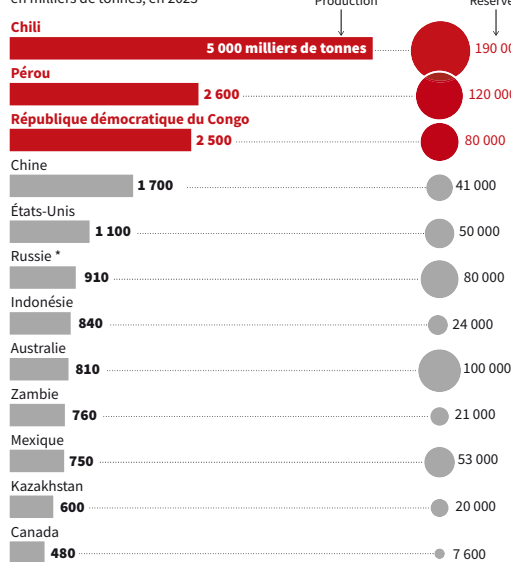
Depuis trois ans, les cours de l'or rouge flambent

Cours du cuivre en dollars la tonne, sur le London Metal Exchange (LME)



Les douze principaux pays producteurs

Production et réserves de cuivre en milliers de tonnes, en 2023



Au Chili, une alliance public-privé pour conforter la place de nu

Valentin Hamon-Beugin

Il aura fallu plus d'un an de négociations aux chiliens Codeco et SQM pour s'entendre. Vendredi 31 mai, la compagnie minière publique, troisième producteur de cuivre de la planète, et le groupe privé, auquel on doit environ 20 % du lithium extrait à travers le monde en 2023, ont en effet signé un accord visant à unir leurs forces. Dès 2025 et jusqu'en 2060, ils exploiteront ensemble l'or blanc enfoui dans le désert d'Atacama, au nord du pays, via une société commune.

Durant la première phase de cette collaboration, qui s'étend jusqu'à fin 2030, Codeco devrait extraire ses premières tonnes de lithium, tandis que SQM continuera progressivement à augmenter sa production, qui atteignait déjà 170 000 tonnes en 2023. À partir de 2031, date à laquelle le permis d'exploitation de SQM était censé expirer, les deux sociétés accentueraient leur part-

ariat. Elles visent une production comprise entre 280 000 et 300 000 tonnes chaque année.

Cette alliance constitue une double victoire pour le gouvernement chilien. Tout d'abord, elle s'inscrit pleinement dans la stratégie nationale du lithium présentée par le président Gabriel Boric en avril 2023, qui prévoit un contrôle accru de l'État sur cette filière, en renforçant les partenariats public-privé. Codeco possèdera en effet la majorité du capital de la contrepartie (50 % des actions plus une), désignera son PDG et deviendra majoritaire au sein de son directoire dès 2031. « À partir de cette date, l'État chilien recevra 85 % de la marge opérationnelle générée par cette nouvelle production », a assuré le président lors d'un discours tenu le 1^{er} juin.

L'accord devrait aussi aider le Chili à maintenir son rang de deuxième producteur mondial de lithium, derrière l'Australie, alors que la concurrence s'avère de plus en plus rude. En octobre, la banque d'affaires JPMorgan avait

prédict que le pays serait probablement dépassé par l'Argentine d'ici à 2026 et par la Chine d'ici à 2030 s'il n'exploitait pas de manière plus efficace ses réserves, les plus importantes de la planète. Comme le soulignait la banque, seuls deux acteurs extraient à ce jour du li-

« Ce plan devrait nous permettre d'accroître notre production de lithium de 70 % d'ici à 2030 »

Mario Marcek
Le ministre chilien des Finances

thium dans le pays, le chilien SQM et l'américain Albemarle, en se cantonnant au salar (désert de sel) d'Atacama.

Bien décidé à passer à la vitesse supérieure, le gouvernement a donc dévoilé en mars une liste de 27 salars qui pourront prochainement eux aussi être exploités pour extraire du lithium. Le géant français Eramet, qui a déjà dé-

boursé 95 millions de dollars pour acquérir 120 000 hectares de concessions minières dans la région, fera sûrement partie des acteurs amenés à jouer un rôle dans le nouveau chapitre de cette industrie en plein essor. « Ce plan devrait nous permettre d'accroître notre production de lithium de 70 % d'ici à 2030 », a estimé le ministre des Finances, Mario Marcek.

Pour SQM et Codeco, la montée en cadence ne devrait pas tant venir d'une expansion des surfaces exploitées, mais plutôt d'une optimisation des opérations et de l'adoption de nouvelles technologies. Parmi ces dernières, l'extraction directe fait partie des plus prometteuses. Présentée comme plus écologique, cette technique consiste à exposer la saumure contenue dans le sous-sol des salars à des réactions chimiques afin de récupérer le lithium, avant de la réinjecter dans les nappes phréatiques. Si les procédés varient, cette méthode ne nécessite pas plus d'une semaine, contre 15 mois pour les

verte

Une pénurie de métal rouge menace les réseaux électriques

Elsa Bembaron

Nickel, lithium et uranium sont souvent au cœur des conversations dès qu'il s'agit d'estimer les besoins en minerais générés par l'électrification massive des usages. Le maillon faible pourrait pourtant être un autre métal : le cuivre. L'Agence internationale de l'énergie (AIE) estime qu'il faudra construire ou remplacer plus de 80 millions de kilomètres de lignes électriques dans le monde entre 2022 et 2040. Soit 2000 fois le tour de la planète, moyennant 183 milliards de dollars d'investissements.

BloombergNEF a placé la barre encore plus haut, estimant que 152 millions de kilomètres de réseau électrique doivent être construits dans le monde pour atteindre la neutralité carbone en 2050, mobilisant 427 millions de tonnes de cuivre. C'est huit fois la demande du même métal attendue pour la construction des turbines des éoliennes, pour les panneaux solaires et le stockage par batteries. En France, les besoins sont estimés par le gestionnaire du réseau de transport d'électricité (RTE) entre 30 000 et 70 000 tonnes par an, en moyenne, entre 2022 et 2050, pour le seul réseau électrique.

Ces besoins en câbles sont sous-tendus par deux vecteurs. D'un côté, la demande en électricité devrait aller

croissant. Il faut raccorder toujours plus de points de consommation, que ce soit des usines qui se convertissent à l'électricité ou des stations-service qui troquent leurs vieilles pompes à essence pour des bornes de recharge flamboyantes. Et de l'autre, les modes de production évoluent pour être de plus en plus décentralisés. En France, par exemple, il ne s'agit plus seulement de raccorder les centrales nu-

« Cette situation est due à un véritable retard à l'allumage des fournisseurs qui ont eu du mal à croire en la transition énergétique »

Un expert du secteur

cléaires au réseau, il faut aussi connecter les champs de panneaux solaires, les fermes éoliennes terrestres ou en mer, nécessitant toujours plus de câbles. Le cuivre est présent dans tous les éléments d'un réseau électrique, les câbles donc, mais aussi les sous-stations, les transformateurs, les convertisseurs... Les infrastructures des énergies renouvelables nécessitent 2,5 à 7 fois plus de cuivre que celles liées à la production d'électricité à base d'énergies fossiles.

Les éoliennes offshore sont particulièrement gourmandes en câbles puisque par nature, elles se situent en

mer et doivent donc être reliées à la terre. Et plus elles seront éloignées des côtes, plus il faut prévoir des connexions longues. L'éolien en mer englutit en moyenne 4 tonnes de cuivre par mégawatt (MW) installé, selon l'AIE, contre 3 tonnes par MW pour l'éolien terrestre et 2,5 tonnes par MW pour le photovoltaïque.

L'Europe a pour ambition de disposer de 60 000 MW (60 GW) de capacités installées dans l'éolien offshore en 2030, contre 12 GW actuellement. Soit au bas mot, 192 000 tonnes de cuivre pour ce seul segment. L'Europe est insuffisamment gérée en matière de construction de câbles, s'inquiète un expert du sujet. Il n'y a pas encore de pénurie sur le cuivre mais une vraie vigilance. Cette situation est due à un véritable retard à l'allumage des fournisseurs qui ont eu du mal à croire en la transition énergétique.

Les Allemands et les Néerlandais ont anticipé le mouvement. Dès 2022, le gestionnaire de réseau de transport d'électricité Tennet, qui opère dans ces deux pays, a lancé un appel d'offres massif de près de 30 milliards d'euros. Quelques mois plus tard, les fabricants de câbles signaient de juteux contrats avec Tennet : 1,8 milliard d'euros pour l'italien Prysmian et 1,7 milliard pour le français Nexans. « Les carnets de commandes des principaux acteurs de ce marché sont remplis pour au moins cinq ans », alertait alors Nexans, tout en mettant en garde

contre « une moindre disponibilité des outils de production et une rareté du cuivre ». De quoi donner des sueurs froides aux autres gestionnaires de réseau d'électricité, comme RTE en France, craignant des tensions sur le marché. « Nous menons des discussions approfondies avec nos fournisseurs pour qu'ils sécurisent leurs approvisionnements en cuivre », rassure Olivier Houvenagel, directeur de l'économie du système électrique chez RTE.

D'autres solutions sont recherchées, comme la possibilité de substituer un autre métal au cuivre. L'aluminium est un candidat sérieux. Le recyclage est aussi encouragé. « Pour inciter au développement d'une filière de recyclage du cuivre, nous intégrons cette donnée dans nos appels d'offres », illustre Olivier Houvenagel. Le gestionnaire français du réseau de transport d'électricité réfléchit aussi à des solutions qui lui permettraient de recycler son propre cuivre.

De l'autre côté de l'Atlantique, certaines études américaines établissent que les capacités actuelles de production des groupes miniers ne suffisent pas à assurer leurs besoins alors que la demande explose, soutenue par l'Inflation Reduction Act (IRA) qui favorise le développement des énergies renouvelables. Le risque est réel de voir la transition énergétique des États-Unis ralentir, faute de cuivre pour construire les équipements nécessaires. ■



méro deux mondial du lithium

bassins d'évaporation utilisés aujourd'hui, et permet d'obtenir de bien meilleurs rendements. Eramet travaille sur cette piste depuis plusieurs années, mais d'autres start-up tricolores pourraient également s'imposer sur ce marché, à l'image d'Adionics ou de Geolith. Salué par le gouvernement et ses soutiens, l'accord entre Codeco et SQM ne fait cependant pas que des heureux. Tianqi, géant minier chinois qui détient 22 % du capital du groupe chilien, a exprimé à plusieurs reprises ses préoccupations. « Cet accord dilue la participation de Tianqi par rapport à son investissement initial dans SQM », explique Juan Carlos Guajardo, directeur du cabinet Plusmining, spécialiste de l'industrie minière. L'entreprise chinoise a saisi les autorités financières chiliennes, car elle considère qu'un partenariat de cette importance devrait être soumis aux votes des actionnaires. « Cette mésaventure pourrait s'avérer déterminante car, pour être valide (c'est une question de normes concernant la

libre concurrence), l'accord doit être approuvé par les juridictions d'une dizaine de pays étrangers, parmi lesquels la Chine », souligne le consultant, qui précise que cette dernière achète d'ailleurs 65 % du lithium provenant du Chili. Certains analystes se montrent aussi sceptiques face au poids que pèserait bientôt Codeco dans le marché mondial du lithium, alors que la compagnie est actuellement confrontée à d'importants problèmes structurels dans son cœur de métier, le cuivre. « La dette de Codeco dépassera les 30 milliards dans quelques années si la société n'améliore pas considérablement sa gestion, s'alarme le directeur de Plusmining. Pour surmonter les défis qui l'attendent, elle devrait éviter les sources de distraction. » Enfin, l'accord sera également soumis à l'approbation des communautés indigènes vivant autour du désert d'Atacama. Ceux-ci dénoncent régulièrement le stress hydrique et l'impact environnemental néfaste provoqué par cette industrie. ■



Mondial Relay
BUSINESS SOLUTIONS

Livraisons e-commerce

Avec vous,
du 1^{er} au dernier
kilomètre !

- Pour toutes vos livraisons, à domicile, en Lockers et en Points Relais®
- Un service complet incluant suivi, collecte et retours
- Un tarif avantageux, dès 3,49€ HT et jusqu'à 20% de remise*



Découvrez notre offre
Business Solutions

mondialrelay.fr



* Voir conditions sur mondialrelay.fr

Les entreprises françaises face à l'envolée de l'absentéisme de longue durée

Thomas Engrand

Le poids des arrêts de plus de trois mois ne cesse de progresser.

Ce n'est pas une très bonne nouvelle. Alors que le chantier de la lutte contre l'absentéisme est pris à bras-le-corps par l'exécutif, qui veut ralentir la progression des arrêts-maladie - la France est championne en la matière -, le nombre de jours non travaillés continue de caracoler à des niveaux jamais connus auparavant, montre le nouveau baromètre Ayming et AG2R La Mondiale. Certes, la tendance générale peut donner l'impression d'une amélioration de la situation en 2023. Le taux d'absentéisme - à savoir le nombre de jours manqués par rapport aux jours travaillés théorique - est passé à 6,1%, contre 6,7% un an plus tôt. De même, la part des salariés ayant connu au moins une journée d'arrêt au cours de l'année est tombée à 37%, après 47% en 2022. Mais « sur le temps long, la tendance est clairement à la hausse », tempère Anthony Van Hulle, expert psychologie du travail chez Ayming. Par rapport à l'avant-Covid, la progression atteint ainsi plus de 10%, souligne l'étude.

Plus grave, derrière le trompe-l'œil, les arrêts de plus de trois mois s'envoient. Sur un an, le bond atteint 16% ; ils représentent actuellement 61% de l'absentéisme global. Aucun secteur d'activité n'échappe à cette évolution. En revanche, elle n'est pas uniformément répartie entre toutes les classes d'âges. Les plus de 51 ans sont particulièrement touchés. « Un senior sur 10 a été arrêté plus de 90 jours en 2023 », illustre Anthony Van Hulle. Or leur poids dans l'économie ne va cesser de progresser dans les prochaines années. Selon l'Insee, le marché du travail français en comptera 500 000 de plus à l'horizon 2027.

Usure, baisse de la condition physique, problème de santé... De nombreuses raisons peuvent expliquer le phénomène. Pourtant, certains pays d'Europe



Les remèdes à l'absentéisme sont toujours les mêmes : des salaires supérieurs à la moyenne, de meilleures conditions de travail, une attention portée au sens des emplois. SÉBASTIEN SORIANO/LE FIGARO

du Nord, ayant un âge de départ à la retraite plus tardif que la France, connaissent un taux d'absentéisme deux fois plus faible. « Nous gardons un système de management très anachronique, particulièrement dans le public », souligne Laurent Cappelletti, professeur au Conservatoire national des arts et métiers (Cnam). Selon lui, ce fonctionnement n'incite pas les entreprises à accompagner leurs employés expérimentés vers des métiers moins pénibles, où ils pourront exercer plus longtemps.

Plus inquiétant pour le futur de l'activité économique française, les jours d'arrêts se multiplient parmi les jeunes. « Chez les moins de 30 ans, 40% ont été au moins une fois absents plus de trois mois en 2023. Le taux n'était que de 30% en 2019 », alerte Anthony Van Hulle, de Ayming. Pour les experts, cette envolée s'explique en partie par une évolution de fond de la société. « Avant le Covid, on voyait déjà un changement dans la rela-

tion des Français avec le travail. Le Covid a accéléré cette tendance. Aujourd'hui, quand on ne va pas bien, on n'hésite plus à le dire et à s'arrêter », souligne Pascale Soyeux, directrice santé prévoyance du Groupe AG2R La Mondiale. En parallèle, la société a vu une montée des troubles psychologiques tel que l'éco-anxiété et une baisse de la santé physique (obésité, multiplication des cancers...). « Lorsqu'on arrive au bureau, on ne laisse pas ses problèmes extérieurs sur le pas de la porte », pointe Pascale Soyeux.

Prises de conscience localisées

Le problème grandit depuis au moins vingt ans, et les experts s'attendent à voir la tendance continuer pendant les vingt prochaines années au moins. Pourtant, les entreprises tardent à prendre le problème à bras-le-corps. Pour Laurent Cappelletti, la raison est simple : « Nous calculons mal le coût réel du phénomène. » Les chiffres qui exis-

tent en dévoilent pourtant l'étendue. Selon le baromètre réalisé par Ayming et AG2R La Mondiale, ces arrêts de travail représentent, en moyenne, près de six équivalents temps plein pour une entreprise de 100 salariés. À l'échelle de la population active française, cela représente 1,3 million d'emplois perdus. Ce à quoi il faudrait ajouter, selon le chercheur du Cnam, tous les contrats et les opportunités d'affaires refusés par les patrons par manque de bras. Selon plusieurs études, « le manque à gagner pour la France dépasserait les 100 milliards d'euros par an », s'inquiète-t-il.

Malgré quelques prises de conscience localisées ces dernières années, notamment dans le BTP ou la restauration, les chefs d'entreprise peinent à s'attaquer au problème. Quelques noms arrivent néanmoins à obtenir des résultats positifs sur le sujet. L'Oréal, par exemple, est parvenu à maintenir l'absentéisme à 4,8% en 2023. TotalEnergies a fait

22,3
jours
d'absence
en moyenne par salarié en 2023

37%
des salariés
ont été absents au moins un jour
en 2023

1,3 million
d'emplois
Ce que représente les absences
à l'échelle de la France entière

10%
des seniors
ont été arrêtés plus de 90 jours
en 2023

mieux encore, avec un taux de 2,78%. Le succès n'est pas réservé aux grands groupes. Des PME, mais aussi des collectivités territoriales, parviennent à des niveaux équivalents. Les remèdes sont toujours les mêmes : des salaires supérieurs à la moyenne, de meilleures conditions de travail, une attention portée au sens des emplois... « C'est certes coûteux, mais nettement moins que l'absentéisme », assure Laurent Cappelletti. Pour lui, l'intérêt ne fait aucun doute : « Un euro investi sur le sujet en rapporte en moyenne quatre. » ■

La BCE baisse ses taux sans s'engager pour l'avenir

Florentin Collomp Envoyé spécial à Francfort

Pour Christine Lagarde, le combat de la Banque centrale pour maîtriser l'inflation, sur la bonne voie, n'est pas terminé.

La Banque centrale européenne (BCE) a diminué ses taux directeurs d'un quart de point, comme attendu depuis des semaines. La décision du Conseil des gouverneurs, réuni jeudi à Francfort, prise à la quasi-unanimité de ses vingt-six membres, à une voix près, apporte un peu d'oxygène à l'économie européenne étranglée par des taux élevés depuis des mois. La baisse de 4% à 3,75% du taux de dépôt n'est pourtant pas le coup d'envoi d'un desserrement régulier de l'étau espéré par les acteurs de l'économie : ménages emprunteurs, entreprises qui investissent ou États endettés.

« Nous ne nous engageons pas à l'avance sur une trajectoire de taux particulière », a douché Christine Lagarde, présidente de la BCE, au cours d'une conférence de presse. Il lui a fallu se livrer à un exercice d'équilibriste pour justifier cette première baisse de taux depuis cinq ans, après dix hausses consécutives, alors même que les économistes de la BCE reviennent leurs projections d'inflation et de croissance à la hausse.

Déjà, en mai, la progression moyenne des prix à travers la zone euro avait rebondi à 2,6%, contre 2,4% les deux mois précédents. Cela a conduit à un réajustement des prévisions à 2,5% (au lieu de 2,3% dans les prévisions de mars) pour l'ensemble de cette année, et 2,2% (au lieu de 2%, la cible de la BCE) pour 2025. L'objectif resterait at-

teint en 2026 en repassant sous la barre des 2%. « L'inflation va fluctuer autour de son niveau actuel cette année et diminuer l'année prochaine, explique Christine Lagarde. Nous savons que le chemin sera cahoteux. »

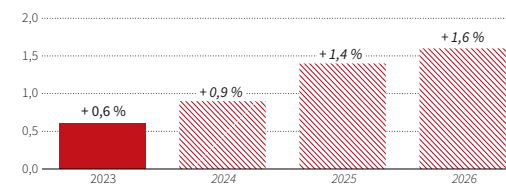
D'où une décision difficile sur les taux d'intérêt. Ne pas réduire les taux, comme la plupart des membres du Conseil des gouverneurs l'avaient laissé espérer depuis plusieurs semaines, aurait donné le signal d'une inquiétude supérieure à ce qu'elle est quant au trajet de désinflation. Or, assure au contraire la présidente de la BCE, « notre confiance dans le processus s'est accrue ces derniers mois ». Elle en veut pour preuve le fait que, depuis son pic de 10,6% en octobre 2022, l'inflation a été divisée par quatre. Suffisamment, donc, pour juger « approprié de réduire le niveau de restriction » des conditions monétaires.

Navigation à vue

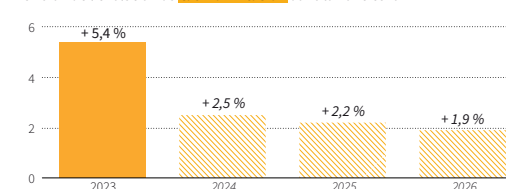
« Nous connaissons la destination, mais je ne peux pas confirmer que nous sommes entrés dans un cycle de baisse des taux », ajoute Lagarde, même si c'est tout de même « assez probable ». Comme au début de la flambée inflationniste en 2021 et 2022, la BCE semble assumer de naviguer à vue, à l'image de l'épais brouillard qui nimbait Francfort au matin de la réunion des grands argentiers, jeudi. De leur côté, les marchés ne misent plus guère que sur deux baisses de taux de la BCE cette année, ce qui por-

La croissance devrait rebondir en 2025

Prévisions de variation du PIB dans la zone euro



Prévision de l'évolution du taux d'inflation dans la zone euro



Source : BCE, prévisions de juin 2024

terait son taux de dépôt à 3,50%, un niveau encore très restrictif.

Paradoxalement, au lieu de provoquer une détente sur les marchés obligataires, l'annonce de la BCE a entraîné une légère hausse des rendements des emprunts allemands à dix ans, qui font

référence, à 2,56%. Pour Ann-Katrin Peterson, stratège chez BlackRock Investment Institute, « les investisseurs doivent garder à l'esprit que « les taux dans la zone euro resteront probablement structurellement plus élevés qu'avant la pandémie ». »

La BCE ne voit pas la nécessité de se précipiter pour assouplir sa politique monétaire sur le long terme, alors qu'elle revoit aussi ses prévisions de croissance à la hausse, à 0,9% pour le PIB de la zone euro cette année (contre 0,6% dans les prévisions de mars). Une reprise de la consommation et de l'activité économique pourrait nourrir un rebond de la hausse des prix. Celle-ci s'est déjà manifestée dans les services en mai. Et les augmentations de salaires, que la BCE espérait voir se modérer, ont atteint un record de 4,7% au premier trimestre, particulièrement dans les services.

Les économistes de la BCE s'attendent à voir les hausses de salaires et cette tendance au rattrapage du pouvoir d'achat perdu en raison de la crise inflationniste se poursuivre jusqu'à la fin de l'année, avant de se calmer. Dans certains pays, comme en Allemagne, les accords salariaux collectifs portent sur trois ans, ce qui a pu donner lieu à des augmentations générales exceptionnelles, tels ces 12% dans le secteur public cette année.

« La récente hausse des salaires et de l'inflation, ainsi que la reprise d'une dynamique positive de l'économie auraient pu être des arguments forts contre une baisse de taux », constate Carsten Brzeski, économiste chez ING à Francfort. Mais, quoi qu'elle dise, en agissant avant la Réserve fédérale américaine, mais après la Riksbank suédoise et la Banque du Canada, la BCE montre la voie. ■

Danièle Guinot

La filiale de La Poste passe à l'offensive. Elle va notamment proposer aux utilisateurs de Ma French Bank d'ouvrir un compte chez elle.

Une page se tourne à La Banque postale. Cinq ans après le lancement de Ma French Bank, la filiale de La Poste met fin à son aventure dans la banque en ligne, déficitaire. Dans les jours qui viennent, les clients de la banque mobile commenceront à recevoir un courrier leur annonçant la fermeture de leur compte. La procédure s'étalera sur 12 à 15 mois, jusqu'à l'été 2025.

Mais la banque publique compte bien conserver les clients, le plus souvent jeunes, de Ma French Bank. Elle va donc mettre en place des offres de bienvenue pour les inciter à ouvrir un compte à La Banque postale, à l'image de ce qu'a fait Boursobank pour attirer les clients d'ING France ou BNP Paribas avec ceux d'Orange Bank. Les clients qui migreront bénéficieront d'une prime de 50 euros ou encore de la gratuité des commissions sur les paiements et retraits effectués hors zone euro (du 1^{er} au 31 juillet 2024)...

La Banque postale n'est pas seulement offensive avec les clients de Ma French Bank. « Nous sommes repartis en conquête, explique Stéphane Dedeyan, le président du directoire de la banque depuis octobre. Nous sommes une banque qui s'adresse à tout le monde. » L'ancien patron de CNP Assurances, la filiale de La Banque postale, s'est fixé pour objectif de redresser la rentabilité des activités bancaires, mise à mal en 2023 par la hausse des taux d'intérêt (perte de 321 millions d'euros). L'établissement avait été handicapé par les spécificités du marché tricolore. D'une part, les crédits immobiliers sont à taux fixe, si bien que seuls les nouveaux prêts peuvent répercuter la hausse des taux. D'autre part, l'augmentation de la rémunération du livret A (3 %), dont La Banque postale est l'un des distributeurs historiques, a alourdi le coût de la ressource (les dépôts).

Désormais, La Banque postale veut croître de façon « durable et pérenne ». Pour cela, elle est en train de revoir « la segmentation » de ses 20 millions de clients, dont la moitié l'a pour banque principale. Son but est d'adapter le modèle relationnel et l'offre à chaque profil de clientèle. L'utilisation des canaux digitaux (appli, site) va être développée



La Banque postale repart à la conquête de nouveaux clients

pour les opérations du quotidien. Elle s'accompagnera de conseils par téléphone et de la possibilité de rencontrer un conseiller bancaire dans un bureau de poste pour les opérations plus complexes (crédit immobilier...).

La Banque compte d'ailleurs s'appuyer sur le maillage des bureaux de poste, en particulier sur ceux qui ont été renoués, pour séduire de nou-

« Ma French Bank a gagné en quelques années 700 000 clients, en s'appuyant sur notre réseau de bureaux de poste. Il y a un potentiel de conquête important, que nous allons continuer à exploiter »

Stéphane Dedeyan

Président du directoire de la banque

veaux clients. L'idée étant que des particuliers venant récupérer un colis ou envoyer un recommandé, rencontrent des conseillers et ouvrent in fine un compte. « Ma French Bank a gagné en quelques années 700 000 clients, en s'appuyant sur notre réseau de bureaux de poste. Il y a un potentiel de conquête important, que nous allons continuer à exploiter », explique Stéphane Dedeyan.

La Banque postale ne renonce pas cependant à la clientèle aisée. Elle a développé des passerelles avec sa filiale Louvre Banque privée : 101 espaces de banque privée ont déjà été ouverts dans les bureaux de poste ; d'autres sont prévus. Pour se développer, le groupe public compte aussi capitaliser sur CNP Assurances, et équiper ses clients en assurance-vie et en assurances auto et habitation. « Le modèle de bancassurance est très puissant », souligne Stéphane Dedeyan. En parallèle, le jeune établissement veut accélérer sa diversification pour devenir

une banque universelle. Son objectif est de financer les PME et les entreprises de taille intermédiaire (ETI) françaises, ainsi que de grands groupes publics (SNCF...) et les collectivités locales. Le groupe développe aussi des activités de banque au quotidien (transaction banking) pour les entreprises. En revanche, rien n'est prévu pour les grands groupes. « Notre stratégie est très ciblée, nous ne sommes pas Goldman Sachs », précise Stéphane Dedeyan. La diversification passe aussi par l'essor des activités de gestion d'actifs, avec la fusion de LBPA avec la Financière de l'Échiquier, rachetée l'an dernier.

Ces stratégies s'accompagnent d'une réduction des coûts, rendue indispensable alors que les charges d'exploitation de La Banque postale sont extrêmement élevées. L'annonce en décembre de l'arrêt de Ma French Bank, deux mois seulement après l'arrivée de Stéphane Dedeyan à sa tête, va dans ce sens. Le groupe vise

200 millions d'euros d'économies cette année, après déjà 125 millions d'euros en 2023. Cela implique un non-remplacement de tous les départs de la banque ainsi qu'une réduction de 30 % du budget d'investissement dans les nouveaux projets informatiques et technologiques. « Nous sommes en avance sur notre programme » d'économies, souligne Stéphane Dedeyan. Ce dernier a également mis en place une gestion beaucoup plus fine de la gestion des risques, en prévoyant notamment des couvertures contre l'évolution des taux d'intérêt.

Mais l'ensemble de ces efforts ne porteront pas tout de suite leurs fruits. « Nous sommes optimistes sur notre capacité à redresser la rentabilité de La Banque postale, mais cela prendra du temps, concède son dirigeant. Les résultats devraient rester stables en 2024 et s'améliorer en 2025 et 2026. » En attendant, les bons résultats de CNP Assurances vont continuer à soutenir le groupe. ■

Une (petite) bouffée d'air pour Euroapi, en difficulté financière

Marie Bartnik

Le groupe est éligible à une aide d'État, mais négocie avec ses partenaires un refinancement. Il se fait accompagner par un mandataire ad hoc.

Une rentrée d'argent frais en perspective pour Euroapi. L'ex-filiale de Sanofi spécialisée dans la production de principes actifs (les molécules qui confèrent aux médicaments leur efficacité) va pouvoir bénéficier d'une aide de l'État français dans le cadre du projet européen Med4Cure dédié au secteur pharmaceutique. Elle fait partie d'un groupe de 13 entreprises européennes autorisées à se partager jusqu'à 1 milliard d'euros d'aides publiques au total. Le montant dévolu à la société française en particulier n'est pas encore arrêté : les discussions avec l'État vont seulement pouvoir démarer.

« Nous sommes fiers d'avoir été sélectionnés par la Commission européenne, s'est félicité Ludwig de Mot, le directeur général d'Euroapi, dans un communiqué. C'est une vraie reconnaissance de notre mission et de notre excellence en R&D. Cette décision nous aidera à mener à bien des projets innovants, essentiels pour la souveraineté européenne à long terme, et qui participeront à la transition verte de l'industrie pharmaceutique. »

Un peu d'argent frais ne sera pas superflu pour le groupe en difficulté financière, qui a annoncé ce jeudi se faire accompagner par un mandataire ad hoc dans les discussions entamées avec ses partenaires financiers.

« Nous sommes fiers d'avoir été sélectionnés par la Commission européenne. C'est une vraie reconnaissance de notre mission et de notre excellence en R&D »

Ludwig de Mot
Directeur général d'Euroapi

Depuis qu'il est sorti du giron de Sanofi et entré en Bourse en mai 2022, Euroapi accumule les déboires. La société devait croître plus vite grâce à la conquête de nouveaux clients. Car le marché des principes actifs est porteur, bien que fortement concurrencé par des acteurs asia-

tiques : sa croissance annuelle oscille entre 6 % à 8 % par an, du fait de la tendance des laboratoires pharmaceutiques à sous-traiter cette activité, et du vieillissement de la population.

Mais le chiffre d'affaires d'Euroapi a à peine crû de 3,8 % en 2023, car les commandes de Sanofi ont été inférieures aux prévisions. Le laboratoire pharmaceutique français opère lui-même un virage vers les médicaments innovants, que ne contribue pas à produire Euroapi.

Pour 2024, les prévisions étaient plus noires encore. Euroapi anticipait une baisse des ventes comprises entre 4 % et 7 %, toujours pour la même raison. Mais ces prévisions ont été purement et simplement suspendues le 14 mars dernier lorsque le groupe a identifié des failles dans le contrôle qualité sur son site de Brindisi, en Italie, et décide d'en arrêter la production. Les syndicats incriminent un investissement insuffisant de Sanofi ces dernières années. Trois mois plus tard, la production n'a toujours pas repris. À Brindisi, Euroapi produisait principalement des anti-infectieux, pour un

chiffre d'affaires de 63 millions d'euros par an.

En outre, la marge du groupe a été rognée par la hausse des prix de l'énergie et la faiblesse des volumes produits. Alors que l'entreprise était complètement désendettée au moment de sa cotation, la dette atteignait à nouveau 171 millions fin 2023.

En février, le groupe a présenté un plan pour sortir de ces difficultés. Ce programme prévoit de céder deux usines - l'appareil productif est à ce jour sous-utilisé -, de couper les coûts, notamment en supprimant des postes, et de se concentrer sur la production des principes actifs sur lesquels Euroapi a le plus de valeur ajoutée à apporter. 43 % de son portefeuille est à ce jour composé de principes actifs peu différenciés et menacés par des concurrents asiatiques. 13 seront abandonnés.

Pour ce faire, Euroapi a prévu d'investir entre 350 millions et 400 millions d'euros. Mais la société manque d'argent. « Nous n'avons pas de sujet de trésorerie sur 2024 à court terme, rassurait Viviane

Monge, la présidente du conseil d'administration d'Euroapi, lors de l'assemblée générale de l'entreprise le 22 mai dernier. Nous sommes en discussion avec nos partenaires pour le bouclage d'un financement de moyen à long terme, qui permettra de financer le plan 2027. »

Ces discussions sont en cours, et devraient aboutir rapidement. Le mandat ad hoc, une procédure amiable qui doit permettre de négocier avec les partenaires financiers dans un cadre confidentiel et juridiquement sécurisé, a vocation « à accélérer les discussions. (...) Des progrès substantiels ont été réalisés au cours des dernières semaines », précise Euroapi.

Les créanciers d'Euroapi devraient être mis à contribution, via le refinancement des créances existantes. Mais les actionnaires de la société ne pourront éviter de remettre au pot. Sanofi et la Banque publique d'investissement (Bpifrance) sont les premiers actionnaires d'Euroapi, à hauteur de 29,8 % et 11,9 %. Plusieurs pistes sont étudiées pour réinjecter de l'argent frais dans la société, parmi lesquelles une augmentation de capital. ■

L'incroyable flambée boursière de Nvidia

Ingrid Vergara

En trois mois, la capitalisation du groupe est passée de 2 000 à 3 000 milliards de dollars, dépassant Apple.

Du jamais vu de mémoire d'analyste financier. Il aura suffi de quelques mois seulement au groupe américain pour voir sa capitalisation boursière dépasser les 3 000 milliards de dollars et se hisser à la deuxième place du classement des sociétés cotées les plus chères du monde, juste derrière Microsoft. Symbole du bouleversement que provoque le boom actuel de l'intelligence artificielle (IA) dans la hiérarchie des puissances technologiques mondiales, Nvidia a dépassé mercredi soir à la clôture de Wall Street la capitalisation d'Apple, toute première société cotée à avoir dépassé le seuil des 3 000 milliards en juin 2023. Les deux sociétés avaient déjà eu des capitalisations très proches... en 2002, bien avant l'arrivée de l'iPhone qui a permis à Apple d'avoir le parcours qu'on lui connaît.

Mais à la différence d'Apple ou de Microsoft dont l'ascension boursière s'est construite par paliers progressifs, le cas Nvidia est inédit par sa fulgurance. Fin novembre 2022, au moment de la sortie de ChatGPT, l'action Nvidia (cotée depuis 1999) s'échangeait à 280 dollars et sa capitalisation n'excédait pas 700 milliards. En mai 2023, cette valeur franchissait les 1 000 milliards de dollars, puis le double en mars 2024. À tel point que l'action étant devenue trop chère pour certains investisseurs, la société a décidé

de diviser par 10 son prix pour en accroître la liquidité sur les marchés financiers, à compter de ce vendredi 7 juin.

Le moteur derrière ce décollage de fusée ? Les besoins croissants en puissance de calcul pour entraîner, personnaliser et exécuter les modèles d'IA, qui ont fait littéralement exploser la demande des grandes entreprises pour ses composants et ses technologies dédiés à ces cas d'usage. Avant de se retrouver sous les feux des projecteurs du monde entier, Nvidia était déjà la référence mondiale en termes d'accélérateur d'IA, grâce à l'architecture et aux composants de ses serveurs, basés sur les fameux GPU (processeurs graphiques) et aux outils logiciels associés permettant de construire des applications. Mais le marché s'apparentait encore à une niche. L'arrivée de ChatGPT et la multiplication des grands modèles de langage vont complètement bouleverser la donne. Les grands fournisseurs de cloud AWS, Microsoft et Google - qui représentent actuellement 45 % des ventes de son activité centre de données - se sont mis à acheter plus de processeurs que la société ne pouvait en proposer. Nvidia conçoit mais ne fabrique pas elle-même ses composants, elle les sous-traite.

Avec une part de marché estimée à 80 % sur ce segment, Nvidia devient le roi de ce nouveau pétrole, maîtrisant toute la chaîne de valeur. Les prix explosent. À l'été 2023, sa puce H100 s'arrache

à 40 000 dollars pièce. Résultat : entre le premier trimestre 2023 et le premier trimestre 2024, ses revenus sont multipliés par quatre, passant à 26 milliards de dollars. Ses bénéfices, eux, s'envolent de 2 milliards à 14,9 milliards de dollars, avec une marge brute de... 78,4 % ! Pour le plus grand bonheur des investisseurs, la société rehausse chaque trimestre ses perspectives financières et veut désormais favoriser la vente de serveurs complets, des « usines IA », beaucoup plus onéreux.

« L'une des forces de Nvidia est d'avoir un positionnement simple, un business que tout le monde comprend, sur une activité éminemment complexe »

Stéphane Distinguin

Associé consulting chez EY Fabernovel

Combien de temps cela peut-il durer ? Les vieux routiers de Wall Street savent d'expérience que « les arbres ne peuvent pas monter jusqu'au ciel » et que cette trajectoire éclair finira par toucher un plafond. Or la performance boursière du groupe a participé pour un tiers à celle de l'ensemble de l'indice S&P 500 depuis le début de l'année. Certains s'inquiètent d'assister à une bulle dont l'écroulement pourrait avoir des conséquences plus lar-

ges, d'autant que tout un écosystème de sociétés gravite autour du leader américain. « Nvidia anticipe l'atterrissage du rythme d'évolution de sa croissance mais son potentiel de marché est hallucinant », souligne Stéphane Distinguin, associé consulting chez EY Fabernovel.

Si plusieurs études fleurissent autour de la vitesse de diffusion de l'IA dans les entreprises, possiblement plus lente qu'espérée, Nvidia est l'une des rares sociétés à démontrer depuis un an que ces nouvelles technologies apportent concrètement de nouveaux revenus. « L'une des forces de Nvidia est d'avoir un positionnement simple, un business que tout le monde comprend, sur une activité éminemment complexe », ajoute Stéphane Distinguin.

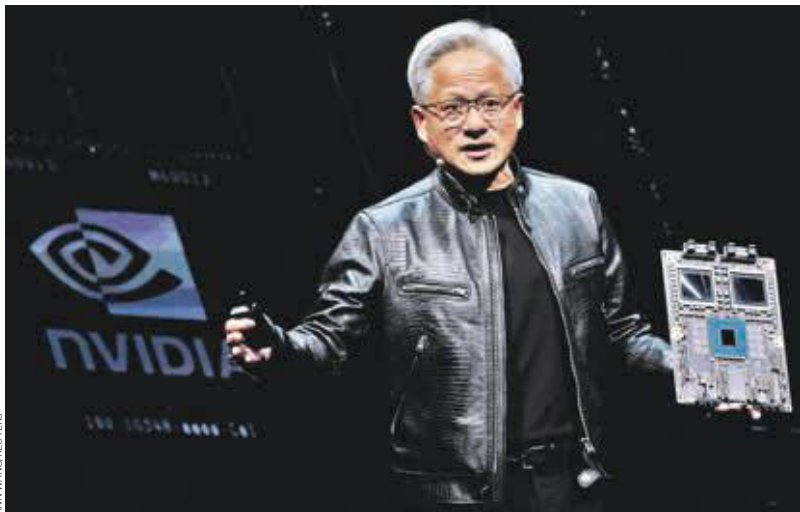
Solidement installée sur le haut de gamme dans son secteur d'activité, Nvidia a réussi à ancrer dans les esprits qu'il maîtrise ce qui se fait de mieux dans le domaine des puces avancées dédiées à l'IA. « Quoi qu'en disent ses concurrents, Nvidia va garder une avance pendant encore plusieurs années en termes de performance, de pipeline, d'ancienneté, d'échelle et de soutien aux développeurs » estime Vivek Aria, analyste de Bank of America Securities.

Si la demande pour ses composants s'accroît, Nvidia impose aussi au marché un rythme d'innovation effréné pour préserver son avance technologique. En début de semaine, son PDG, Jensen

Huang a présenté la nouvelle feuille de route jusqu'en 2027 lors de Computex, un grand salon informatique à Taïwan. Il promet de sortir désormais un nouveau modèle par an contre un tous les deux ans jusqu'à présent. Un rouleau compresseur doté d'un moteur de Ferrari...

Il a ainsi annoncé une nouvelle génération de puces dédiées à l'IA, alors que la précédente gamme, Blackwell, présentée en mars dernier, n'est même pas encore commercialisée. Prévue pour 2026, cette nouvelle architecture de puces baptisée Rubin (du nom de l'astronome qui a démontré l'existence de la matière noire) sera encore plus puissante. Outre la quantité grandissante de données à traiter, il y a derrière ces lancements des enjeux de gains de temps (les calculs doivent en prendre de moins en moins pour donner un résultat) et des économies d'énergie. Très vélocité, Nvidia veut aussi profiter de son avance dans les serveurs pour s'imposer dans les PC, puisque demain, les applications d'IA nécessiteront aussi de pouvoir tourner sur les ordinateurs personnels.

Signe de la très forte attractivité qu'exerce actuellement le secteur sur les investisseurs, le groupe néerlandais ASML, un autre champion des semi-conducteurs dans sa catégorie (les machines servant à fabriquer les puces) est devenu la deuxième capitalisation boursière d'Europe derrière Novo Nordisk avec « seulement » 377 milliards d'euros... ■



Le PDG de Nvidia, Jensen Huang, lors du forum Computex, le 2 juin à Taïpei (Taïwan). Certains s'inquiètent de la performance boursière du groupe, qui a participé pour un tiers à celle du S&P 300 depuis le début de l'année.

L'ascension éclair de Nvidia à Wall Street

Capitalisations boursières en milliards de dollars



Source : Bloomberg

Safran devient un leader mondial dans les commandes de vols

Véronique Guillemand

Ayant obtenu le feu vert de l'Italie, le motoriste français prévoit de finaliser l'achat de l'activité « actionnement et commandes de vol » de Collins Aerospace, d'ici à la fin 2024.

Le dernier verrou a sauté. Plus aucun État ne s'oppose désormais au rachat de l'activité « commandes de vol et actionnement » de l'américain Collins Aerospace (groupe RTX) par Safran, pour 1,8 milliard de dollars. Le gouvernement italien a « finalement » donné son feu vert à l'opération, a annoncé, ce jeudi, Safran, qui se « félicite de cette décision ». Cela après l'intervention du politique, notamment une série d'échanges, de bonne source, entre Sébastien Lecornu, le ministre des Armées, qui a dû monter au créneau, et son homologue italien.

Cette acquisition, annoncée fin juillet 2023, est stratégique pour le motoriste et équipementier français. Elle doit le propulser parmi les tout premiers acteurs mondiaux sur marché, avec des produits critiques à fort contenu technologique, destinés aux avions commerciaux et militaires. Les

activités cédées par Collins sont réparties dans huit usines en Europe (France, Italie et Royaume-Uni) et en Asie avec 3700 salariés.

Le « deal » risquait de tourner court, car l'Italie y avait mis son veto. Au cœur des inquiétudes de Rome, Microtecnica, filiale italienne de l'activité cédée par Collins, dont elle ne représente que 15 % des revenus, avec trois usines. Une activité à première vue modeste mais sensible : Microtecnica est spécialisée dans les composants mécaniques et électroniques ainsi que les prestations de services dédiés aux avions militaires.

Fin novembre 2023, Rome avait exercé sa « golden share », une action spécifique qui lui permet de bloquer la vente. La décision avait été prise sans notification préalable, ni dialogue avec Safran. Le groupe dirigé par Olivier Andrieu s'était déclaré « très surpris ». Le gouvernement Meloni s'était justifié en

expliquant que la vente de Microtecnica à Safran ferait peser « une menace exceptionnelle aux intérêts essentiels de la défense et de la sécurité nationales ». Car une enquête du gouvernement italien « n'a pas permis de conclure » que Safran « accorderait la priorité aux lignes de production d'intérêt pour la défense nationale ».

« Incident » clos

Traduction. Rome avait estimé que le changement d'actionnaire ne garantirait pas la continuité des livraisons de systèmes et services destinés aux programmes dans lesquels l'Italie est impliquée : l'avion de combat Tornado et Eurofighter, concurrents du Rafale français, et la torpille MU90. Et à plus long terme, dans le futur programme d'avion de combat de nouvelle génération (GCAP), qui associe le Royaume-Uni, le Japon et l'Italie. Et qui est concurrent du Système de combat aé-

rien du futur (Scaf) associant l'Allemagne, la France et l'Espagne.

« Ils ont présumé le pire à propos de nos intentions, en pensant qu'on ne soutiendrait pas équitablement l'Eurofighter et le Tornado », avait réagi Olivier Andrieu (lire nos éditions du 6 décembre). « C'est quelque peu curieux, car Safran est depuis longtemps partenaire de l'Eurofighter et du Rafale ainsi que de plusieurs programmes de défense en Italie, avec Leonardo, et en Allemagne. Ce sont nos clients », expliquait-il.

La posture italienne avait, en effet, de quoi surprendre. En quoi le passage de Microtecnica sous pavillon d'un groupe français et européen, serait-il plus pré-occupant pour les programmes de défense italiens que lorsque la société italienne était sous pavillon américain ? Collins Aerospace fournit également des chasseurs américains tels que le F-18 de Boeing et le F-35 de Lockheed Martin, également concurrents de

l'Eurofighter, qui équipent les forces armées allemandes et italiennes. Safran et RTX, maison mère de Collins, avaient fini par déposer un recours, contre ce veto. Tout en maintenant un canal de discussions ouvert avec les autorités italiennes.

L'« incident » est désormais clos. Safran a pris tous les engagements pour rassurer l'Italie. Il a fourni « des garanties adéquates pour les intérêts nationaux italiens ». Par ailleurs, au Royaume-Uni, le gouvernement britannique a informé Safran qu'il ne prendrait aucune autre mesure et ne s'opposerait pas à ce projet d'acquisition. Certaines usines de commandes de vol de Collins Aerospace sont en effet implantées outre-Manche. Ce « qui constitue une autorisation inconditionnelle », précise Safran. Ce dernier doit encore obtenir le feu vert des autorités de la concurrence concernées, avant de finaliser l'opération, d'ici à la fin 2024. ■

Claudia Cohen et Caroline Sallé

Propriétaire de La Tribune et de La Provence, le milliardaire franco-libanais était auditionné par l'Arcom pour son acquisition de BFMTV.

Une vue sur tout Paris. Ses monuments et ses grands groupes de médias. Du haut de la tour de l'Arcom, où il était auditionné jeudi après-midi, Rodolphe Saadé a-t-il eu le temps d'admirer son nouvel actif ? L'homme d'affaires à la tête de l'armateur CMA CGM, vient de s'offrir, moyennant 1,55 milliard d'euros en cash, Altice Media, la maison mère de BFMTV, RMC, RMC Découverte, RMC Story... « Le troisième groupe audiovisuel privé » de France (hors Canal+) et surtout « le plus rentable du marché », n'a pas manqué de souligner Arthur Dreyfuss, le président d'Altice France, lui aussi auditionné dans le cadre de la procédure d'agrément à la prise de contrôle d'Altice Média.

Pour son premier grand oral face aux sages de l'autorité de régulation des médias, Rodolphe Saadé, qui s'apprête à plonger dans le grand bain de la télévision, était accompagné de Nicolas de Tavernost, l'ex-président emblématique du directoire du groupe M6 fraîchement recruté. Mais c'est bien l'homme d'affaires franco-libanais qui a mené l'audition. « Mon ambition est grande dans votre secteur que je découvre », a-t-il insisté, rappelant qu'il souhaitait construire « un groupe média de premier plan ». Pour bien faire comprendre qu'il avait les moyens de ses ambitions, Rodolphe Saadé n'a pas manqué de rappeler, dans son propos liminaire, que le groupe CMA CGM, « était aujourd'hui le numéro trois mondial dans le transport maritime. CMA CGM c'est 650 navires, 5 avions-cargos, 20000 camions plus de 1000 entrepôts et 160000 collaborateurs dans 183 pays ».

Le rachat d'Altice Media, s'il est autorisé par l'Arcom, viendra renforcer le pôle média de l'homme d'affaires composé aujourd'hui de La Tribune et du groupe La Provence (le quotidien marseillais La Provence et Corse Matin). Il détient également des participations minoritaires au capital de M6 (11%) ainsi que dans le média vidéo des jeunes Brut. « Dans un contexte fortement concurrentiel, je donnerai les moyens à Altice Media de continuer à se développer, a promis le dirigeant. Notre première mission sera de permettre à BFMTV de redevenir la première chaîne d'information, et ce point est important pour nous ».



Le PDG de CMA CGM, Rodolphe Saadé (à gauche), accompagné de Nicolas de Tavernost, son « Monsieur Médias », lors de son audition par l'Arcom, jeudi, à Paris. FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO

Au mois de mai, la diffusion France payée ODI de La Tribune dimanche était de 45 000 exemplaires, entre les numéros écoulés en kiosque et les abonnements numériques « en forte progression », indique au Figaro Jean-Christophe Tortora, président de La Tribune et directeur général du pôle presse de CMA Médias. Le projet éditorial de La Tribune espère encore évoluer, avec l'objectif affiché de passer d'un média complémentaire, reconnu essentiellement pour son expertise économique et financière, à un média de premier choix, plus généraliste et grand public.

Les deux millions d'euros de pertes enregistrées par La Tribune l'an passé avaient été « largement anticipés, au vu de l'ampleur des investissements nécessaires à la création d'un nouveau journal papier national et le renforcement de la rédaction », précise Jean-Christophe Tortora. Le retour dans le vert pour La Tribune est prévu pour 2026, alors que de nouveaux projets et recrutements devraient voir le jour au cours des prochains mois.

Interrogations des journalistes

Dans la réorganisation du média, le dernier grand bouleversement est l'arrivée de Lucie Robequain, jusqu'ici rédactrice en chef des services France, International et Enquêtes du concurrent Les Échos (dans le giron de l'empire du luxe LVMH), à la direction des rédactions de La Tribune. Elle succédera à Philippe Mabillet à partir du mois de juillet. L'ensemble des rédactions parisiennes des médias de Rodolphe Saadé finiront-elles par se retrouver sous le même toit dans le 15^e arrondissement de la capitale ? Les interrogations fusent chez les journalistes du groupe.

Du côté de La Provence, le calme est revenu au sein de la rédaction ces dernières semaines après la mise à pied mouvementée puis la réintégration du directeur de la rédaction Aurélien Viers. Les journalistes du quotidien marseillais, qui compte Gabriel d'Harcourt comme directeur général, s'attendent également à des synergies avec les actifs audiovisuels d'Altice. Lors de son audition, Rodolphe Saadé a ainsi évoqué l'arrivée de BFM Marseille au sein des locaux de La Provence, au cœur de la Côte phocéenne.

Depuis le rachat de La Provence et de Corse Matin fin 2022 pour plus de 100 millions d'euros, Rodolphe Saadé a « déjà investi plus de 66 millions d'euros », a-t-il rappelé. N'hésitant pas à mettre la main au portefeuille, le franco-libanais espère bien faire rayonner ses médias dans le paysage journalistique. En guise de premier événement d'envergure pour CMA Médias, le groupe lancera le 4 juillet prochain à Marseille, dans son centre d'innovation et de formation baptisé Tangram, la première édition des Rencontres internationales des médias avec comme thème Relier les mondes. ■

Presse, télévision... Rodolphe Saadé organise son nouveau pôle médias

Au mois de mai, sa concurrente CNews, propriété du groupe Vivendi, est montée sur la première marche du podium des audiences, détrônant le leader depuis plus d'une décennie, BFMTV. Une situation qui n'est visiblement pas du goût de son futur propriétaire. « Je n'aime pas être numéro deux », a-t-il insisté durant l'audition. « Nous nous appuierons sur Arthur Dreyfuss et ses équipes. Ce sont de grands professionnels, je compte sur eux pour renforcer le bon travail initié. »

« En tant que futur propriétaire d'Altice Media, je n'interviendrai pas dans la ligne éditoriale. Au sein de CMA Médias, nous donnons des garanties concrètes à l'indépendance des rédactions », a insisté Rodolphe Saadé. L'armateur ne compte pas s'arrêter au rachat d'Altice Media... Certes, il n'a jamais évoqué l'option d'un rachat de M6 durant son audition.

Mais il s'est dit « ouvert à un développement à l'international ».

L'homme d'affaires a donné quelques détails à propos de l'organisation de son pôle médias. Il vient de créer un nouveau holding CMA Médias, présidé par son épouse Véronique Saadé. À ses côtés, il a fait venir Nicolas de Tavernost en tant que vice-président. Ce pôle doit venir chapeauter deux filiales, « deux piliers, l'audiovisuel d'un côté et la presse de l'autre », a expliqué l'homme d'affaires. Arthur Dreyfuss, le PDG d'Altice France, prendra la tête du pôle audiovisuel. Jean-Christophe Tortora dirigera l'activité presse.

À La Tribune, la rédaction s'attend d'ores et déjà à des synergies éditoriales avec les futures pépites audiovisuelles de CMA Médias, comme c'est déjà le cas avec La Provence. « Pour les offres d'emplois à pourvoir dans les prochaines se-

maines, l'arrivée prochaine de BFM, RMC et même de BFM Business dans le giron de l'actionnaire est clairement avancée comme un argument de choix pour tenter de séduire de nouvelles recrues », sourit un journaliste rubriquard de La Tribune.

Depuis le rachat du média économique à l'été 2023, Rodolphe Saadé a déjà réinvesti plusieurs millions d'euros pour réorganiser le titre et le faire monter en puissance auprès des lecteurs français. Parmi les grands chantiers, une vingtaine de postes de journalistes ont été créés entre le site en ligne du média et l'hédomadaire papier du week-end, La Tribune dimanche. Dernier entrant dans un marché de la presse dominicale déjà très occupé, La Tribune dimanche, dirigée notamment par Bruno Jeudy, cherche à s'imposer face à des acteurs historiques comme Le Parisien dimanche ou Le Journal du dimanche (JDD).

LA SÉANCE DU JEUDI 6 JUIN

LE CAC											
	JOUEUR	%VAR.	HAUT KIB	BAS KIB	%CAP/SE	SI/12		JOUEUR	%VAR.	HAUT KIB	BAS KIB
ACCOR	39,12	-0,36	39,68	38,92	0,282	+13,06	LVMH	762,7	+134	767,4	756,5
AIR LIQUIDE	185,5	+0,44	187,52	185,16	0,1	+5,33	MICHELIN	37,61	+0,75	37,7	37,28
ARBUS	153,52	-0,22	154,38	152,62	0,096	+9,83	ORANGE	10,49	-0,57	10,56	10,405
ARCELORMITTAL SA	23,55	-0,01	23,55	23,12	0,274	-8,28	PERNOD RICARD	139,45	+0,43	140,55	137,65
AXA	32,41	-0,01	32,47	32	0,124	+13,29	PUBLICIS GROUPE SA	102,6	-0,05	102,2	101,9
BNP PARIBAS ACTA	66,85	-0,94	67,16	65,68	0,19	-6,81	RENAULT	51,92	-0,57	52,42	51,46
BOUYGUES	35,45	-0,42	35,65	35,28	0,17	+3,9	SAFRAN	210,9	-0,52	214,9	210,9
CAPGEMINI	193,5	+0,81	196,35	192,9	0,205	+2,52	SAINT GOBAIN	80,56	-0,25	81,5	80,52
CARREFOUR	14,935	-0,07	14,99	14,725	0,406	-9,84	SANOFI	91,01	+0,35	91,01	89,7
CREDIT AGRICOLE	14,605	-0,55	14,675	14,375	0,11	+13,64	SCHNEIDER ELECTRIC	228,75	-0,09	231,75	228,75
DANONE	59,86	-0,84	59,94	59,16	-2,01	-1,06	SOCIETE GENERALE	26,01	+0,04	26,25	25,7
DASSAULT SYSTEMES	37,66	-0,21	37,99	37,51	0,058	-14,86	STELLANIS NV	20,32	+0,72	20,42	20,18
EDENRED	46,22	+4,71	46,53	44,39	0,357	+14,63	STMICROELECTRONICS	41,22	+2,47	41,245	40,57
ENGIE	15,445	-0,42	15,585	15,39	0,152	-2,97	TELEPERFORMANCE	103,65	+0,83	104,4	102,15
ESSILORLUXOTTICA	207,8	-0,19	210	206,9	0,081	+14,43	THALES	171,5	+1,81	171,9	168,95
EUROFINS SCIENT.	54,8	-1,55	55,96	54,56	0,175	-7,09	TOTALENERGIES	64,97	+0,39	64,97	64,32
HERMES INTL	221,0	-0,32	229,0	220,9	0,049	+15,18	UNIBAIL-RODAMCO-WE	80,16	-0,82	81,08	79,26
KERING	325,95	-0,84	332,95	325,35	0,152	-18,31	VEDIUA ENVIRON	31,51	+1,25	31,6	31,2
L'OREAL	456,15	-0,02	461,85	456,15	0,042	-1,22	VINCI	113,7	-0,09	113,95	112,4
LEGRAND	98,7	-0,08	99,64	98,7	0,122	+4,89	VIVENDI SE	10,085	+0,15	10,12	10,05

LES DEVICES			1 EURO-			L'OR			VEILLE		
	MONNAIE										
AUSTRALIE	DOLLAR AUSTRALIEN	1,6368	AUD			Lingot 100g	70 050,88€	+16,52%			
CANADA	DOLLAR CANADIEN	1,4879	CAD			Lingot 50g	35 025,44€	+16,49%			
CHINE	YUAN	7,1256	CNY			Lingot 10g	7 005,08€	+16,46%			
HONG-KONG	DOLLAR DE HONG-KONG	8,4853	HKD			Lingot 2,5g	1 751,27€	+16,43%			
JAPON	YEN	169,74	JPY			ZOFI-NAPOLÉON	185,85€	+16,53%			
SUISSE	FRANC SUISSE	0,9687	CHF			SOVEREIN	436,11€	+16,53%			
ETATS-UNIS	DOLLAR	1,0865	USD			50 PÉSOES	421,22€	+16,53%			
TUNISIE	DINAR TUNISIEN	3,385	TND			10 DOLLARS	546,52€	+16,53%			
MAROC	DIRHAM	11,03	MAD			20 DOLLARS	2 382,24€	+16,53%			
TURQUIE	NOUVEILLE LIRE TURQUE	35,0263	TRY				1 108,1€	+16,53%			
EGYPTE	LIVRE STERLING	51,2936	GBP				2 276,2€	+16,53%			
YUAN		7,1256	CNY								
RUSSIE		90,7135	RUB								
ALGERIE	DINAR ALGERIEN	146,3349	DZD								

LA VALEUR DU JOUR

Rémy Cointreau prévoit une « reprise graduelle » de son activité

Après une année complexe sur son activité principale du cognac (deux tiers de son chiffre d'affaires), le spécialiste du secteur Remy Cointreau semble y voir plus clair sur l'horizon de reprise du célèbre spiritueux charentais. Ce jeudi, le groupe, qui avait fait état en avril d'un chiffre d'affaires annuel en baisse de 19,2 %, pour son exercice 2023-2024, à 1,2 milliard d'euros, a indiqué anticiper « une reprise graduelle de son activité au cours de l'année 2024-2025 ». Son premier semestre devrait ainsi encore être affecté, explique le groupe, par la « poursuite des ajustements de stocks dans la région Amériques » par « une base de comparaison élevée » en Asie-Pacifique et par une « consommation en demi-teinte » en Europe, au Moyen-Orient et en Afrique. De fait, après la reprise post-Covid tirée par les États-Unis, les grossistes locaux avaient constitué des stocks importants, qui semblent seulement se dégonfler en ce moment.

En Asie, notamment en Chine, où les producteurs de cognac expédient 30 % de leur production, la morosité de la consommation après la brève euphorie post-confinement de début 2023 a par ailleurs fait long feu. Ce qui a pesé sur l'ensemble des producteurs de la célèbre eau-de-vie, dont le producteur du Remy Martin, qui s'attend donc à ce que de réels signaux plus positifs se manifestent plutôt fin 2024. Alors que le cognac représente 85 % à 90 % de ses profits, la rentabilité opérationnelle courante du groupe a chuté de près de 30 %, tombant à 304,4 millions d'euros sur l'année. Plutôt que de s'engager dans une stratégie de volumes en bradant ses prix, la direction mise sur « une hausse mesurée et sélective de ses prix », ce que la force de ses marques lui permet. De quoi rassurer un peu les marchés, même si après un bond en début de séance, le titre a finalement clôturé stable (-0,06 %), à 83,35 euros. ■

15^e ÉDITION - 8^e ANNÉE



UN JOUR, MA RETRAITE VIENDRA... MAIS COMMENT ?

UN ÉVÈNEMENT EN DIRECT SUR LEFIGARO.FR
RETROUVEZ-NOUS POUR UNE NOUVELLE ÉDITION
DU BIG BANG ÉCONOMIE DU FIGARO

LE MERCREDI 19 JUIN 2024 À 10H45

PARMI LES PARTICIPANTS DE CETTE NOUVELLE ÉDITION, RETROUVEZ :

CORINNE CALENDINI

Directrice Générale d'AXA Épargne
Retraite et Prévoyance Individuelles

ANTOINE DE CAUNES

Journaliste

MARIE VISOT

Rédactrice en chef
au Figaro Économie



NICOLAS BOUZOU

Économiste et président du
cabinet Asterès

GILBERT CETTE

Président du Conseil d'Orientation
des retraites

En partenariat avec



Plus d'informations sur : www.lefigaro.fr/bigbangeco

Suivez-nous sur  @BigBangFigaro

Crédit photos : Franck Ferville / François Bauchon

Visionnez la
bande-annonce





MUSIQUE
DEUX RICHARD, HAWLEY
ET THOMPSON, GENTLEMEN
DE LA GUITARE, SORTENT
UN NOUVEL ALBUM **PAGE 33**



JARDIN
EN PICARDIE, LE PARC
DE VALLOIRES AU CONFLUENT
DES STYLES PAYSAGERS
PAGE 35



John Malkovich et Cecilia Bartoli : voix royales à Versailles

Pour la première fois, le comédien et la chanteuse unissent leurs forces pour rendre hommage à Farinelli et au XVIII^e siècle qui les fascine. Rencontre avec deux monstres sacrés. **PAGE 32**



Avec le départ de Virginie Viard, Chanel face à l'ère post-Lagerfeld

PAGE 34

Ces moulages d'empreintes de stars devraient être vendus haut la main

Léna Lutaud Envoyée spéciale à Aix-en-Provence

Retrouvées par hasard, des plaques qui ont servi pour le chemin des Étoiles au Palais des festivals à Cannes seront mises aux enchères le 17 juin près d'Aix-en-Provence.

Ce 17 juin à Thecamp, près d'Aix-en-Provence, la vente aux enchères pour aider l'Association des amis du château de La Buzine réserve de nombreuses surprises. Outre de nombreux souvenirs de Marcel Pagnol (1) et une Mercedes utilisée par Johnny Hallyday, on y découvre une centaine de moules originaux avec les empreintes et la signature de stars du cinéma. Sur la sienne, Meryl Streep a tracé une étoile. Luc Besson, l'année de la sortie du *Grand Bleu*, en 1988, avait croqué un dauphin bondissant. Cameron Diaz a dessiné un cœur. Les « paluches » de Sylvester Stallone ne lui ont pas laissé de place pour un dessin. « Rocky » a juste si-

gné. Monica Bellucci et Angelina Jolie ont les plus jolies mains. Ces moules sont les originaux des plaques du parvis du Palais des festivals, à Cannes. Chaque année, de Sophia Loren à Francis Ford Coppola en passant par Gérard Jugnot et Monica Vitti, une star déposait ses empreintes. Le chemin des Étoiles est une sorte de version française du Walk of Fame à Hollywood. Mais, contrairement à celles de Gregory Peck, James Stewart et Kirk Douglas, descellées du célèbre trottoir de Los Angeles, celles-ci ne proviennent pas d'un vol. La découverte de cette collection inattendue remonte à 2020. Installée à Orange (Vaucluse), la famille Seigler est

spécialisée dans la vente de ferraille. « Nous achetons des usines à l'abandon, les vidons de leurs déchets et revendons le fer, le laiton, le cuivre », explique Morgane Seigler. À Saint-Étienne, une palette au fond de la fonderie Métaux verts attire son œil. « En soulevant la bâche, des croix en plastique se paraient des plaques imposantes. Nous étions censés les jeter, mais, en regardant de plus près, des signatures et des dates sont apparues, se rappelle la jeune femme. Nous avons vu qu'il s'agissait de stars seulement en rentrant à Orange. » Au lieu de ferraille, les Seigler se retrouvent avec des « œuvres d'art ».

Quand les maisons de ventes aux enchères Sainte-Victoire et Bartleby la contactent pour la vente Pagnol, la famille saute sur l'occasion. « Associés avec les sites invaluable.com et drouot.fr, nous pensons que ces plaques intéresseront des musées, des hôtels, des fans et les successions Gainsbourg, Hallyday, Delon... », détaille le commissaire-priseur Davy Clavier. Estimer ces moulages a été compliqué, tant il n'existe pas d'équivalent. « Les prix vont de 1 à 10 selon la notoriété de l'artiste », précise Enzo Picone, PDG de Maison Ste-Victoire. Comptez 500 euros pour Dennis Hopper, 1000 pour Morgan Freeman et Catherine Deneuve, 1500 pour Mel Gibson et 3000 pour Johnny Hallyday et Leonard DiCaprio. ■

(1) maisonstevictoire.com



CHAUMET
PARIS

John Malkovich et Cecilia Bartoli : une même fascination pour le XVIII^e siècle

Thierry Hiliériteau

L'acteur des « Liaisons dangereuses » et la « castrat-diva » donnent un spectacle à l'Opéra Royal de Versailles qui prendra des airs de « duel de genres ». Deux monstres sacrés de la scène pour honorer Farinelli et son maître, Porpora.

Il a l'une des voix les plus trainantes de l'histoire du cinéma. Elle, l'une des plus élastiques du baroque comme du belcanto. Toutes de séduction, ces deux-là étaient pourtant nées pour se rencontrer. « La voix de Cecilia Bartoli ? Je l'ai découverte il y a quinze ans, grâce au documentaire que le metteur en scène Michael Sturminger, avec qui je travaillais, a consacré à son projet autour de Maria Malibran, raconte John Malkovich. J'ai immédiatement été fasciné par ce velouté. Mais aussi le tempérament derrière. Cette capacité de travail. Cette faculté à être partout à la fois. Et ce côté "performeuse". C'est quelque chose que je retrouve aujourd'hui à ses côtés sur les planches ! » De son côté, la diva romaine, qui préside aussi le Festival de Pentecôte de Salzbou-rg et l'Opéra de Monte-Carlo, ne tarit pas d'éloges sur son nouveau partenaire de scène. « Travailler avec lui est une leçon de comédie qui vaut tous les cours de chant et de théâtre, glisse-t-elle de sa voix ensoleillée, caractéristique des projets qui l'enthousiasment. Il y a chez lui une manière de poser sa voix sur les silences, d'arrêter les phrases, de les ralentir puis de les relancer, qui me fait beaucoup penser au chant. »

Après qu'ils se sont admirés mutuellement pendant quinze ans, leurs routes, qui se sont souvent croisées à distance d'un XVIII^e siècle dont ils partagent la passion, ont fini par se rencontrer. De main soir, l'un et l'autre se donneront la réplique sur la scène de l'Opéra Royal de Versailles dans *Their Master's Voice* : un spectacle en hommage au castrat Farinelli et à son maître, Porpora qui prendra des airs de « duel de genres », entre ces deux monstres sacrés de la scène. Créé en avril dernier à l'Opéra de Monte-Carlo, en partenariat avec le Printemps des arts de Monaco, ce nouveau spectacle imaginé par Michael Sturminger représente la quatrième collaboration de l'auteur et metteur en scène avec Malkovich autour de la musique classique. « Tout a commencé en 2008 avec The Infernal Comedy : confessions d'un serial killer que nous avons depuis tourné partout, jusqu'à l'Opéra Garnier, collaborant depuis sa création avec pas moins de 26 sopranos différentes ! Et avec lequel nous continuons de nous produire, puisque nous le reprendrons à l'automne au Dancemark », confesse l'inoubliable Valmont des *Liaisons dangereuses*. Cette première « liaison » avec un orchestre de 32 musiciens sur scène ? Il s'en souvient comme si c'était hier. « Ce fut un véritable choc. J'avais le sentiment d'être à l'intérieur d'une maison en mouvement. C'est à cet instant que j'ai pris conscience du pouvoir de la musique classique. Emotionnel, mais aussi physique. Ce sentiment de grandeur vous porte incroyablement lorsque vous êtes acteur. Depuis, il ne m'a plus quitté. »

Celui qui, adolescent, n'écou-rait que la musique de ses parents (« majoritairement de la folk et du jazz »), assure qu'il ne saurait aujourd'hui se passer de grand répertoire. Et notamment de musique baroque. « Je n'ai qu'un seul regret : je suis tellement sur scène que je n'ai jamais le temps de sortir à l'Opéra. D'ailleurs, avant de la rencontrer sur ce spectacle, je n'avais jamais eu l'occasion de voir Cecilia sur scène en vrai », sourit-il. À défaut de fréquenter assidûment les théâtres lyriques comme spectateur, le comédien a fait du théâtre musical le cœur de son activité sur scène depuis plus d'une décennie. Qu'il s'agisse de jouer les Casanova sur des musiques de Mozart dans *The Giacomo Variations* (qui sera porté à l'écran par Sturminger sous le titre *Casanova Variations*). De jouer les critiques musicaux imbuables au côté du duo comique de musiciens Igudesman & Joo. Ou même de donner vie, dans *The Infamous Ramirez Hoffman*, à un personnage fictif d'aviateur poète nazi, sur fond de musique chilienne. « Même si je continue de faire du théâtre pur, la rencontre entre textes et musiques m'est devenue aussi indispensable que l'air que je respire », confesse celui qui vient régulièrement à Paris travailler avec la pianiste Anastasya Terenkova pour des concerts-lectures, comme *Requiem on the Blind*, qui



Cécilia Bartoli et John Malkovich se donneront la réplique, samedi, sur la scène de l'Opéra Royal de Versailles dans *Their Master's Voice*. MARCO BORRELLI

croise la littérature d'Ernesto Sabato et la musique de Schmittke.

La France, voilà bien l'un des autres points communs entre Bartoli et Malkovich. La première doit une grande partie de son succès au public de l'Hexagone, qui lui réserve à chacune de ses apparitions un accueil triomphal. Et continue, à l'Opéra de Monte-Carlo, comme au Festival de Pentecôte, d'en cultiver les affinités. Après avoir rendu hommage à Maria Malibran ou Pauline Viardot, elle assure avoir voulu faire venir *The Phantom of the Opera* à Monaco, pour sa seconde saison en tant que directrice artistique de l'établissement. « dans un souci d'ouverture, mais aussi comme un clin d'œil à l'architecte français Charles Garnier, maître d'œuvre de l'Opéra de Monte-Carlo comme du Palais Garnier où se situe la célèbre comédie musicale d'Andrew Lloyd Webber. »

Au-delà de ce clin d'œil, elle n'hésite pas, en tant que programmatrice, à sortir de sa zone de confort – le baroque et le belcanto italien – pour mettre en avant le répertoire comme les artistes français. « La saison prochaine, nous rendrons par exemple hommage à Ravel avec une nouvelle production de son *Enfant et les Sortilèges*, dont la création avait eu

lieu à Monaco en 1925 », fait-elle valoir. Elle prête aussi une attention particulière à notre jeune génération de chanteurs lyriques. Qu'il s'agisse de mettre en avant les nouvelles stars de l'opéra français, à l'instar de Benjamin Bernheim, qui se produira la saison prochaine en récital à Monte-Carlo, ou les espoirs comme Mélissa Petit qui chantera à ses côtés dans *La Clémence de Titus*. Sans oublier les grands noms, tel Roberto Alagna, qui sera l'une des têtes d'affiche de son début de saison très puccinien, dans *Tosca*.

Rien d'étonnant, donc, à ce que la chanteuse au français parfait se sente à Versailles comme chez elle. « J'ai l'immense chance d'avoir pu m'y produire à de nombreuses reprises, que ce soit à l'Opéra Royal ou dans la galerie des Glaces par exemple », glisse-t-elle pendant la pause de la générale de *Giulio Cesare* de Haendel (qu'elle chantait hier soir à Versailles). Avant d'ajouter, avec son éternel sens de la formule : « Il y a des petits Versailles partout dans le monde, mais aucun n'égale jamais la majesté et le raffinement de ce lieu ! »

Malkovich non plus n'est pas étranger au domaine du Roi-Soleil. Il s'y est déjà produit en 2011 avec *The Giacomo*

Variations, au festival que le château avait consacré à Venise, et où Bartoli s'était justement produite dans la galerie des Glaces. « J'ai une relation spéciale à la France et à Versailles, car une partie de mes ancêtres étaient des huguenots français ! », lâche l'acteur dans l'une de ces pointes d'ironie dont il a le secret. S'il a vécu plusieurs années dans l'Hexagone avec sa seconde épouse et ses enfants, c'est avec sa première femme que s'est noué le premier contact avec notre pays il y a plus de trente ans. « Elle avait un père français. Par la suite, je me suis découvert de nombreuses affinités avec votre culture et votre pays, et les choses se sont faites naturellement. Aussi parce que j'ai eu l'opportunité de travailler beaucoup à Paris. » Au point de partager aujourd'hui chacun de ses étés entre Lisbonne (où il possède un restaurant) et le Luberon, où il a acquis avec sa seconde femme, et comme tant d'autres acteurs hollywoodiens, un domaine viticole. « Où que je sois, la France reste de toute manière toujours proche à mon cœur. J'aime votre rapport aux mots et à la langue. Sa petite musique. Votre caractère aussi, sans doute. Et votre goût de l'Histoire. »

« L'époque du XVIII^e siècle m'a toujours fasciné. Que ce soit par ses musiques, son art de vivre, sa manière de communiquer, un peu comme moi, de manière traînante »

John Malkovich Acteur

L'Histoire ? Voilà sans conteste le deuxième atome crochu entre la star hollywoodienne Malkovich et la « castrat-diva » Bartoli. De l'album *Vivaldi* qui lança sa carrière internationale en 1999 jusqu'à son récent projet Farinelli, en passant par *Sacrificium*, *Mission* ou *St Petersburg*, « la Bartoli » a toujours cultivé une double approche, historique et musicologique, faisant de chacun de ses projets de disque et de ses interprétations sur scène une occasion de récit. Approche que la directrice d'Opéra continue de revendiquer dans ses programmations. Par exemple en confiant une nouvelle production de *L'Or du Rhin* de Wagner à son orchestre Les Musiciens du prince, qui joue sur instruments d'époque. « Ce sera la première fois qu'une version scénique d'un opéra de la Tétralogie sera abordée par une telle formation », assure-t-elle.

Si elle n'hésite pas à décliner son approche historicisante du répertoire à toutes les époques, elle sait toutefois que le XVIII^e siècle reste son fonds de commerce. C'est aussi le siècle dans lequel John Malkovich affirme se projeter le plus facilement. « C'est une époque qui m'a toujours fasciné. Que ce soit par ses musiques, son art de vivre, sa manière de communiquer, un peu comme moi, de manière traînante. En prenant le temps de savourer les mots, les silences, leurs intonations », reconnaît celui qui restera pour longtemps l'une des images, à l'écran, de la France libertine des Lumières. Une passion XVIII^e qui est évidemment au cœur du spectacle qu'ils consacrent au plus célèbre des castrats – Farinelli – et à son maître, Porpora, avec la participation des Musiciens du prince, de la comédienne Emily Cox et du contre-ténor Philipp Mathmann. « Un siècle qui nous interroge sur de nombreux thèmes encore d'actualité aujourd'hui, comme les questions de genre », rappelle la chanteuse. Des questions avec lesquelles tous deux aiment jouer. Que ce soit en posant face à face Conchita Wurst sur la pochette de son album *Farinelli*, pour Bartoli, en 2019. Ou, pour l'acteur, en s'interrogeant sur la perte d'identité, y compris sexuelle, dans la fable surréaliste de Spike Jonze *Being John Malkovich*. ■

« Malkovich/Bartoli, duel de genres », à l'Opéra Royal de Versailles (78), le 8 juin. L'été en musique du château de Versailles (opéras mis en scène, concerts, grandes eaux nocturnes, sérénades royales...). Jusqu'au 21 septembre.

NEIL KITSON / FRANÇOIS BOUTCHON / LE FIGARO



Richard Hawley et Richard Thompson, guitaristes et gentlemen

Olivier Nuc

Deux des plus grands musiciens britanniques sortent leurs nouveaux albums. L'occasion d'une rencontre.

Le hasard du calendrier a voulu que deux des plus grands musiciens britanniques du moment sortent leurs nouveaux albums le même jour. Injustement méconnus de ce côté-ci de la Manche, ces deux Richard, Hawley et Thompson, sont de la rare espèce de gentlemen aussi à l'aise dans la composition de la chanson que dans leur interprétation à la guitare.

Richard Hawley, 57 ans, vient de sortir *In This City We Call You Love*, nouveau clin d'œil à sa ville natale de Sheffield, qu'il n'a jamais quittée et où il a élevé ses trois enfants. « Bien sûr, la conception du disque a été ralentie par la période du Covid. Ça a été stressant au début, mais j'en ai profité pour mener une vie plus calme et profiter du foyer. Ma femme et mes enfants m'y ont encouragé en me disant : "Tu ne t'es pas arrêté depuis ton adolescence." C'était la première occasion de ma vie de faire une pause. Bien sûr, j'ai mis ce temps à profit pour écrire des tonnes de chansons. J'en ai suffisamment pour mes dix prochains albums », explique-t-il. Il a fallu que son complice Shez Sheridan fasse le tri pour retenir celles qui constituent le nouvel album, un des meilleurs de son auteur, jamais aussi touchant que lorsqu'il se fait croquer sur des ballades déchirantes.

Vingt-trois ans après son premier album solo, Hawley est une valeur sûre. « Faire carrière, cela ne m'intéresse pas. Ce n'est pas pour ça que je suis devenu musicien. » *In This City They Call You Love* constitue une introduction idéale pour qui ne serait pas familier du chanteur et guitariste. Hawley y aborde les différentes facettes de sa personnalité, en laissant de l'espace aux chansons. « Je ne suis pas là pour impressionner en jouant plein de notes. Je suis constamment à la recherche de l'émotion, et celle-ci peut surgir de trois notes. J'ai longtemps eu l'impression de nager à contre-courant, mais je vis les choses très bien désormais. » Vous ne trouverez pas Richard Hawley sur les réseaux sociaux ni dans les soirées mondaines.

Forme sidérante

L'artiste puise l'inspiration lors de longues balades avec ses chiens et a conservé ses amis d'enfance. « Je suis fatigué de l'Angleterre depuis le Brexit. Notre gouvernement actuel est atroce. Il est de plus en plus difficile et coûteux

Richard Hawley (ci-dessus) et Richard Thompson (ci-dessous), aussi à l'aise dans la composition que dans l'interprétation.



pour nous, musiciens, de jouer en Europe désormais. Mais je vous promets de venir à Paris bientôt. »

Richard Thompson ne s'est pas produit à Paris depuis de longues années non plus. À 75 ans, dans une forme sidérante, il vient de sortir un des meilleurs disques d'une carrière entamée en 1967, lorsqu'il rejoignit le groupe Fairport Convention. « Dans la musique populaire, on a longtemps considéré qu'il fallait mourir à 27 ans. Mais le paysage a changé. Il n'est plus utile de mourir jeune. Il est même possible de continuer d'être inventif avec les années. Ce que font beaucoup de musiciens de ma génération », lâche-t-il l'œil qui frise.

Apparu sur la scène londonienne dans les années 1960, Thompson a fréquenté Jimi Hendrix et tous les grands noms de la pop anglaise. Pourtant, il reste largement méconnu, malgré une carrière sans faute de goût. « Je me sens toujours aussi inspiré. J'adore écrire et jouer de la musique, je ferai ça jusqu'à mon dernier souffle. Regardez Bob Dylan ou Paul Simon, leurs

derniers albums sont passionnants. » Il n'est pas exagéré de mettre Thompson au même niveau que ces génies. Songwriter majuscule, il est aussi un des plus grands guitaristes vivants.

Si *13 Rivers*, sorti en 2018, était marqué par son second divorce, *Ship to Shore* est un disque influencé par le Covid. « Je l'ai écrit à la fin du confinement. » Thompson continue d'écrire les textes parmi les plus sombres du rock, pas loin de Nick Cave. « Ça ne me gêne pas d'aborder des sujets sérieux. Et, si je suis la personne qui écrit et chante ces morceaux, ça ne veut pas dire qu'ils représentent mon point de vue. J'adore Folsom Prison Blues de Johnny Cash, qui n'a jamais été derrière les barreaux. Si les gens le pensent, c'est parce qu'il est un interprète convaincant. Écrire les meilleures chansons possible et jouer de bons choros de guitare, mes objectifs n'ont pas changé, mais je crois que l'écriture est mon activité préférée depuis que j'ai commencé à le faire, à 18 ans. »

Inventivité et puissance

Dès le début, Thompson a abordé des sujets graves. Son premier chef-d'œuvre, *Meet on the Ledge*, écrit en 1968, est devenu un hymne folk, souvent joué pendant les enterrements. « Cette chanson ne m'appartient plus. Le public l'a adoptée. Elle est tellement naïve... Disons que c'est devenu un standard alors qu'elle n'a pas du tout marché à sa sortie. » Abstème depuis l'âge de 22 ans, Richard Thompson prend grand soin de sa santé. « Je buvais beaucoup à mes débuts, mais je n'ai jamais pris de drogue ou fumé. Il faut que mes doigts et ma voix fonctionnent, je n'ai pas envie de monter sur scène en fauteuil roulant. Je me vois bien continuer à donner des concerts pendant les vingt prochaines années, quitte à ralentir la cadence. »

En concert, Richard Thompson est époustouflant. En solo, il donne l'impression de jouer sur trois guitares à la fois. « Il faut que je joue la ligne de basse, les accords et aussi la mélodie. Là, il n'y a pas de place pour l'improvisation », dit-il. En groupe, il devient un instrumentiste d'une inventivité et d'une puissance inégales. « Avec des musiciens, je suis libre d'aller assez loin. Juste avant de me lancer dans un choris de guitare, je réfléchis à la première note que je vais jouer. Elle doit changer tous les jours », sourit-il, modeste. Traitez-le de génie et il vous regardera d'un mauvais œil. « Je n'en suis pas un pour la simple raison que chaque chanson que j'écris nécessite énormément d'effort de ma part. » ■

À Rouen, Whistler l'influenceur

Éric Biétry-Rivierre

Le Musée des beaux-arts dresse un portrait du peintre en figure majeure de l'art.

« L'effet papillon ». Voilà un sous-titre bien trouvé pour cette exposition rouennaise, phare de l'actuelle 5^e édition du Festival Normandie Impressionniste. C'est d'abord un clin d'œil à la griffe de James McNeill Whistler (1834-1903). Ce peintre, aquarelliste et aquafortiste dessinait parfois au pied de ses œuvres un de ces insectes les ailes déployées. Mais, surtout, l'expression résume le parcours conçu par l'historienne de l'art Laura Vallette et la conservatrice Florence Calame-Levert. Pour la première fois est évoquée systématiquement la fortune critique de cet artiste, dandy américain, électron libre au croisement du réalisme, de l'impressionnisme et du symbolisme.

En France, Whistler semble l'homme d'un seul tableau, un portrait de sa mère peint en 1871, intitulé, dans l'esprit synesthésique qu'il promouvait, *Arrangement en gris et noir n°1*. Les États-Unis eux-mêmes nous envient cette grande toile à la fois austère et raffinée, presque monochrome, conservée au Musée d'Orsay et aujourd'hui incluse dans la sélection. Ils la considèrent comme leur *Jocunde*, le grand chef-d'œuvre laissé par cette incarnation du peintre moderne (d'une « exquise délicatesse », dixit Baudelaire).

Par ailleurs, Paris est attaché à Whistler pour des raisons littéraires : chez Proust, il serait le modèle du peintre Elstir et, chez Huysmans, celui de l'esthète décadent Des Esseintes. Arrivé en 1855 dans ce qui est alors la capitale des arts, l'homme a étudié dans l'atelier de Charles

Gleyre, professeur des futurs impressionnistes, a été l'émule du puissant Courbet et l'ami de Fantin-Latour, qui le placera au centre dans son fameux tableau manifeste *Hommage à Delacroix*. Installé à Londres à partir de 1860, il fait le lien avec les arts d'une Angleterre déjà industrialisée (l'Aesthetic Movement de Burnes-Jones et de Millais), ainsi qu'avec les mécènes du Nouveau Monde.

Un pinceau délavé, presque calligraphique

En 1863, au Salon des refusés, sa *Dame blanche, symphonie en blanc n°1* a suscité la première des cris d'orfraie. Certes, pas autant que l'indécrottable *Déjeuner sur l'herbe* de Manet, également présenté alors. Mais aucun de ces deux dynamiteurs ne sera de l'exposition fondatrice de l'impressionnisme, en 1874. Pourtant, dès cette année, le lien entre Whistler et Monet est étroit. Le Français avait déjà vu ce smog qui rend Londres orangé, ces paysages normands entre mer et brumes, tous des camaïeux, ou ces nocturnes tellement diaphanes qu'elles semblent abstraites.

Entre Portsmouth et Dieppe, un pinceau délavé, presque calligraphique, faisait miracle après ceux de Constable et de Turner. Et Whistler, comme la plupart de ceux de sa génération, lorgnait Vélazquez, la Venise des romantiques, l'estampe japonaise... Plus tard, Mallarmé portera au pinacle ce pionnier tandis qu'outre-Manche Oscar Wilde, Henry James, puis Virginia Woolf se compteront parmi les amis et les fans. Les mondains Jacques-

Émile Blanche et Giovanni Boldini ont laissé des portraits de celui qu'ils ont considéré comme leur modèle. Étienne Carjat l'a photographié en célébrité, mèche blanche, costume noir, moustache en pointe et badine de bambou utile pour tenir l'importun à distance.

Tandis qu'à Londres un Walter Sickert témoignait d'un dévouement total, à Paris, Rodin ciselait un monument posthume, et Eugène Carrière volait ses gris et ses sépias. Un tel « whistlérisme » a perduré bien après la mort. Aux cîmaises, on découvre par exemple des déclinaisons d'*Arrangement en gris et noir n°1*. Elles sont dues à des artistes écossais, polonais, aussi bien qu'au Français Maillol, au Belge Khnopff ou au Danois Hammershoi. L'influence se lit jusque dans les photographes pictorialistes. Et même jusqu'à Rothko. Venu de la Tate Britain, *Light Red Over Black*, « colorfield painting » de 1957, conclut magistralement la démonstration.

Cela change des enfantillages normands de David Hockney. Ces travaux exposés dans un second espace au MBA de Rouen rencontrent le succès. Pourtant, ces fausses couleurs normandes, ces paysages naïvement folkloriques de gentilhommières à colombages sur fond de pommiers en fleurs, le tout livré sans second degré, s'avèrent cent coudees au-dessous. ■

« Whistler, l'effet papillon », au Musée des beaux-arts de Rouen, jusqu'au 22 septembre. Catalogue Silvana Editoriale, 288 p., 39 €. www.mbarouen.fr www.normandie-impressionniste.fr

ZOLOTAS

Joaillier 1895



Bracelets Lions & Béliers
en Or 18KT

72 rue du Faubourg Saint-Honoré, Paris, 75008 | +33 (0) 1 7118 3268
10 Panepistimiou Avenue, Athens, 106 71 | +30 210 360 1272

www.zolotas.fr

Coup de théâtre, Virginie Viard quitte Chanel

Hélène Guillaume

La maison de la rue Cambon a annoncé, dans la nuit de mercredi, le départ de sa directrice artistique. La Parisienne de 62 ans avait été le bras droit de Karl Lagerfeld pendant trente ans, avant de lui succéder en 2019.

Il existe peu de maisons de mode comme Chanel où un créatif peut accomplir toute sa carrière. Dans cet univers où la nouveauté fait loi, le parcours de Virginie Viard est unique. Entrée dans la marque en tant que stagiaire en 1987 puis prenant du galon auprès de Karl Lagerfeld (qu'elle suit de 1992 à 1997 chez Chloé), la styliste française lui a naturellement succédé à sa disparition en 2019. Par loyauté bien plus que par carriérisme, elle avait accepté la difficile mission de prendre la relève de l'hypermédiatique Lagerfeld dont elle a été le bras droit (lui-même disait « et le bras gauche ») durant trente ans. Mais à la condition de rester dans l'ombre – elle refusait la plupart des interviews et des photos ces dernières années – et de « faire Chanel » à sa façon.

« Durant ces cinq années en tant que directrice artistique des collections mode, Virginie Viard a su renouveler nos codes tout en respectant l'héritage créatif de Chanel »

La maison Chanel

Son départ brutal – d'autant que la marque a annoncé des résultats exceptionnels il y a moins de deux semaines, à savoir près de 20 milliards de dollars de chiffre d'affaires en 2023 – laisse à penser que les conditions n'étaient plus réunies. Lui a-t-on demandé de revoir sa copie ? Elle qui avait su insuffler une féminité et une légèreté puis Coco Chanel que Lagerfeld, n'avait pourtant pas convaincu tout le monde. Notamment sur les réseaux so-

ciaux où a été critiquée de façon assez virulente et disproportionnée sa dernière collection croisière présentée sur le toit de la Cité radieuse à Marseille, début mai. À l'époque, il y a un mois, aucun indice n'avait filtré sur un départ aussi imminent. Ceci dit, on savait que la Parisienne ne comptait pas s'accrocher au fauteuil et

qu'elle déciderait bientôt de quitter la maison où elle a grandi, pour prétendre enfin à un autre quotidien, elle qui était en charge des six défilés annuels, deux de prêt-à-porter, deux de haute couture, une collection métiers d'art et une collection croisière. À 62 ans, elle aura ainsi consacré la moitié de sa vie à la maison de

Coco Chanel – et on se doute que collaborer avec le très exigeant Karl Lagerfeld a nécessité certains sacrifices personnels. On pense à Roger Federer qui, depuis sa retraite, vit sa plus belle vie. On souhaite de même à Virginie...

La nuit du 5 au 6 juin, donc à la surprise générale, et au profit de la presse améri-

caine pour qui c'était le bon fuseau horaire, la marque envoyait un mail afin d'entériner la nouvelle : « Chanel confirme le départ de Virginie Viard après une riche collaboration de cinq années en tant que directrice artistique des collections mode, pendant lesquelles elle a su renouveler nos codes tout en respectant l'héritage créatif de Chanel, et près de trente ans au sein de la maison. Chanel remercie Virginie Viard pour son apport remarquable à sa mode, à sa créativité et à sa vitalité. Un nouveau chapitre s'ouvre pour Chanel Mode. Nous sommes confiants en la capacité des équipes d'assurer la continuité des collections dans cette période de transition. Une nouvelle organisation créative pour la maison sera annoncée en temps voulu. La collection haute couture automne-hiver 2024-2025 sera présentée comme prévu le 25 juin à l'Opéra Garnier. » Défile qui sera « signé » par les équipes du studio avec lesquelles Viard a travaillé durant tant d'années. Ce seront elles également qui assureront l'interim en attendant de trouver la relève – recrutement qui, selon nos informations, pourrait prendre plusieurs mois. Les candidats à la succession ne manquent pas mais le poste, si attractif soit-il, est particulièrement difficile (lire ci-dessous).

C'est en tout cas une page qui se tourne : le véritable challenge de l'après-Lagerfeld se présente aujourd'hui. La gouvernance de la marque devrait également changer dans les années à venir. Et c'est tout Chanel qui doit prendre la mesure de son statut de « megabrand » car, malgré son aura incroyable autour du monde, elle était encore une « petite » maison il n'y a pas si longtemps. Depuis le Covid, sa croissance insolente et sans précédent a changé la donne. Le défi était de continuer à grandir sans perdre son âme... ■



Virginie Viard, en noir au centre, vient saluer à la fin de son défilé des métiers d'arts en décembre 2019.

Qui pour décrocher le job du siècle ?

Le mercato de la mode n'a rien à envier à celui du foot. Ses directeurs artistiques stars ont d'ailleurs des salaires dignes des têtes d'affiche du PSG ou du Real. Seulement, recrutements et nominations dans l'industrie du luxe se font en général dans les coulisses, en toute discrétion, et non pas dans les colonnes de *L'Équipe*. Ainsi, jusqu'à ce 5 juin, rien n'avait filtré sur le départ de Virginie Viard de la maison Chanel. Aussitôt annoncé, il alimente inmanquablement toutes les spéculations sur la succession. Il faut dire que c'est le « hottest job » de l'industrie de la mode, d'abord parce que la marque possède un héritage hors norme et que seulement trois créateurs l'ont incarnée : Coco Chanel bien sûr, Karl Lagerfeld de 1981 à son décès en 2019, et dernièrement Virginie Viard (en comparaison, la maison Dior, fondée en 1947, a eu huit directeurs artistiques et la femme, de Christian Dior à Maria Grazia Chiuri en passant par Yves Saint Laurent et John Galliano). Mais aussi parce que le groupe a très bonne réputation et une vision de long terme rare dans ce domaine. Rappelons que les Wertheimer ont commencé à collaborer avec Ga-

bielle Chanel dès 1924 en produisant le parfum N°5 et, malgré leurs relations extrêmement tendues durant la guerre et les années qui ont suivi, ce sont eux qui ont relancé sa maison en 1954 convaincus que, à 70 ans passés, elle avait encore le génie pour parler aux femmes des Trente Glorieuses.

Rien d'étonnant donc à ce que nombre de designers stars rêvent de décrocher le poste et de faire fructifier les codes de la rue Cambon. Les rumeurs, y compris les plus farfelues, courent depuis des années sur les potentiels héritiers au trône. Karl Lagerfeld lui-même n'aimait rien tant que lancer de fausses pistes comme lorsque, en 2010, il évoqua le nom de Haider Ackermann (ce qui n'a d'ailleurs pas réussi au Franco-colombien). Parmi les créateurs les plus cités, Hedi Slimane. Ami du couturier allemand, très attaché à l'aura de la femme française, il est un des rares designers dont la notoriété dépasse les cercles fermés de la mode. Aujourd'hui chez Céline, marque du groupe LVMH, il serait actuellement dans des négociations complexes pour renouveler ou pas son contrat. Évidemment, il n'en fallait pas tant pour relancer les on-dit. Mais

Slimane étant une véritable star, avec toutes les exigences que cela comporte, la discrète marque Chanel serait-elle prête à lui laisser les rênes ?

Les rumeurs vont bon train

On parle aussi dans les médias de Pierpaolo Piccioli, parti de Valentino il y a trois mois (et remplacé dans la maison romaine par Alessandro Michele, ex-Gucci), bien qu'à notre humble avis le costume soit un peu grand pour lui. Même réserve sur le Britannique Kim Jones, qui a toujours clamé son amour pour Chanel et qui serait, lui aussi, actuellement en traction chez LVMH, où il officie à la femme chez Fendi et à l'homme chez Dior. Certains évoquent Simon Porte Jacquemus, qui en dix ans est devenu le darling de la mode française, mais n'a pas l'expérience d'une maison de couture où le « produit », comme on dit, aspire à l'excellence et, en conséquence, à des prix stratosphériques. Également mentionnée, Sarah Burton, libre depuis McQueen, en septembre 2023. Elle a connu peu ou prou le même parcours que Virginie Viard puisqu'elle a commencé en tant que stagiaire à 20 ans auprès de Lee

McQueen avant de devenir son bras droit, puis de prendre sa suite, presque contrainte et forcée, après son suicide, en 2010. Burton a le mérite d'être une femme (de talent), ce qui n'est pas anecdotique pour Chanel, fondée par une femme et qui est la seule maison de ce niveau à faire exclusivement de la mode féminine. Le nom d'une autre Britannique fait fantasmer le milieu : Phoebe Philo. Celle qui est allée chez Chloé (comme Lagerfeld) de 2001 à 2006, et qui a surtout mis la maison Céline en orbite (avant Hedi Slimane et que le prénom ne perde son accent sur le e) de 2008 à 2018, a officiellement lancé, en octobre dernier, sa propre marque. Chez Céline, elle avait à plusieurs reprises présenté des collections extraordinaires inspirées par l'allure de Coco, dont elle partage le sens très rare du vestiaire féminin. Mais on voit mal cette rebelle se soumettre aux règles d'une entreprise comme Chanel.

Dans les jours à venir, bien d'autres noms devraient circuler. Mais il va falloir s'armer de patience, car on sait d'ores et déjà que Chanel a l'intention de prendre son temps, quitte à ne pas avoir de nouveau directeur artistique pour les quelques mois à venir. C'est probable-

ment le plus gros casting du secteur de ces vingt dernières années. Qui n'est pas sans rappeler la nomination folle de John Galliano en 1997 à la tête de Dior, puis de sa succession après le fameux scandale qui a conduit à son départ, en 2010.

Au-delà du cas Chanel, c'est toute l'industrie qui fait face à un défi de renouvellement aujourd'hui. À l'exception d'un Jonathan Anderson (chez Loewe), d'un Olivier Rousteing (chez Balmain) ou d'un Jacquemus, on voit difficilement qui assurera la relève de la génération des 50-60 ans, qui a marqué la mode de ces vingt dernières années et accompagné l'essor exceptionnel de son business, les Virginie Viard, Hedi Slimane, Raf Simons (actuellement chez Prada), Nicolas Ghesbrière (chez Louis Vuitton), Alessandro Michele et Phoebe Philo. Et, de façon plus sourde, c'est une tectonique des plaques qui vit le luxe en ce moment alors que Kering est dans la tourmente (essentiellement en raison des mauvais chiffres de Gucci), et que LVMH est en plein jeu de chaises musicales managériales (et sans doute des créatifs) avant que ne commence à s'opérer à plus large échelle la succession de Bernard Arnault. ■ ■ ■



Pierpaolo Piccioli



Kim Jones



Sarah Burton



Hedi Slimane



Phoebe Philo



Simon Porte Jacquemus



Valloires, un jardin à tiroirs

Isabelle Girard

C'est au paysagiste Gilles Clément que l'on doit l'aménagement de ce parc picard de 8 hectares au pied d'une majestueuse abbaye cistercienne. Une œuvre déconcertante qui compte plus de 5000 espèces.

Le destin de cette abbaye, créé en 1137 dans la vallée de l'Authie, en Picardie, tient de la fresque romanesque. Bâtie en 1137, elle fut ensuite ravagée, comme une grande partie de la région, par une succession d'événements - guerres de Cent Ans et de Trente ans, pillages et incendies. L'édifice fut reconstruit entre 1741 et 1756, puis vendu comme bien national pendant la Révolution française. Durant la Première Guerre mondiale, il fut transformé en hôpital militaire avant que Thérèse Papillon, infirmière major de la Croix-Rouge française, en fasse l'acquisition pour y installer une maison d'enfants à caractère social et un institut thérapeutique éducatif et pédagogique. Appelée « la Bonne Dame de l'Authie », elle s'est éteinte à l'âge de 97 ans et repose dans le cimetière de l'abbaye. Mais 200 enfants sont encore aujourd'hui nourris, logés, éduqués au sein de cette abbaye. Dans le prolongement du bâtiment, les huit hectares de pelouse longtemps laissés en jachère ont quant à eux été repris en 1985 par la région Picardie pour accueillir la collection de roses et les 3000 espèces venues

La roseraie, qui prend place sur l'ancien potager des moines, est sans aucun doute l'espace emblématique du jardin à la française. Découpée en carrés, elle réunit près de 120 variétés

d'Asie et d'Amérique de Jean-Louis Cousin, un pépiniériste du Pas-de-Calais. L'aménagement de cet espace fut confié au paysagiste Gilles Clément, qui réalisa ici son premier grand chantier. Réussissant à réconcilier l'inconciliable : l'ordre et le désordre. Celui qui n'a jamais voulu traverser dans les clous, qui n'a jamais fait ce que l'on attendait de lui, qui aime les plantes vagabondes - les mauvaises herbes, que l'on arrache, qui résistent, qui poussent sur les friches et dans les fissures du béton - aimait les sciences naturelles, les herbiers et les insectes. Il devint donc ingénieur hortico- le, paysagiste, écrivain, professeur et voyageur. Arpentant l'hémisphère austral pour étudier la flore des milieux soumis à un climat méditerranéen.

À Valloires, il a créé deux espaces. Face à l'abbaye, un jardin à la françai-

se qui reprend le vocabulaire de l'abbaye cistercienne. À flanc de coteaux, un jardin à l'anglaise, constitué d'îlots qui sont autant d'atmosphères différentes où les plantes s'expriment selon les saisons et les aléas climatiques. Il y présente une collection unique en France de 5000 espèces de plantes et d'arbustes rares.

■ Le jardin à la française

Au sommet de la grande pelouse, le cloître végétal formé d'ifs soigneusement taillés en forme de parallélépipèdes et solidement ancrés dans le sol, ressemble à une forêt de menhirs. C'est la parfaite réplique du cloître de l'abbaye. Même sobriété, même solennité, même spiritualité, même puissance. Dans son prolongement, la pelouse d'un hectare, posée au centre du domaine, met, par son dépouillement, l'abbaye en valeur. Elle a été conçue comme un espace de liberté où l'on peut marcher, pique-niquer, méditer. De chaque côté, s'étirent des jardins de couleur. Le blanc est composé d'arbustes et de plantes vivaces et agencés comme une « mixed border » à l'anglaise. Il rappelle l'aube des moines cisterciens appelés moines blancs. Une allée de 40 cerisiers à grandes fleurs blanches et de prunus du mont Fuji, où l'on se promène au printemps comme sous un dôme de neige, souligne l'ensemble. Le jardin jaune, avec ses forsythias, ses lupins, ses jonquilles évoque le soleil indispensable à la vie. Le « bleu » est un hommage à l'eau, rappelant que les moines cisterciens exploitaient le fond de la vallée de l'Authie pour creuser des étangs, pratiquer l'aquaculture et pêcher. En face, le jardin de marais lui fait écho. Ici coulait l'ancien bras de l'Authie, qui servait de lavoir. L'ambiance est sauvage. Aux fleurs de la berge qui bordent le canal, se joignent des fougères, des bambous des plantes grimpantes et des espèces aquatiques. Gilles Clément y a creusé de petits canaux et des fontaines. À l'automne, les érables japonais sont en fleurs. Des chemins à peine tracés traversent une saulaie aérée, pour découvrir la nature à l'ombre et au frais.

La roseraie, qui prend place sur l'ancien potager des moines, est sans aucun doute l'espace emblématique de cet espace. Découpée en carrés, elle réunit près de 120 variétés. Des roses blanches et pâles sur l'arrière du parterre, d'autres plus sombres sur le devant pour mettre en valeur l'architecture du bâtiment. On y trouve entre autres la rose cistercienne qui célèbre les 900 ans de l'abbaye de Cîteaux, la Gertrude Jekyll, très parfumée, la Picardy, célébrant le centenaire de l'entente cordiale entre la France et le Royaume-Uni.

■ Le jardin à l'anglaise

Au-dessus de la roseraie se trouve le jardin des cinq sens, conçu comme un laboratoire pour mieux appréhender les couleurs, le goût et les sons. La menthe, la mélisse, la sauge s'égrainent sur le chemin pour aiguïser l'odorat. Le bruit du vent dans les roseaux, celui des pas sur le gravier ou sur les épines de pin exercent l'ouïe. Les écorces des arbres tantôt lisses, éveillent le toucher. Sur les coteaux, Gilles Clément a imaginé une promenade au milieu d'un archipel, répartie en plusieurs espaces : « l'île



F. COUDEAU - R. JACO

des épines douces », avec ses ronces, ses mûrs, ses framboisiers, ses cognassiers ; « l'île d'hiver », où poussent les bouleaux, les érables, les cornouillers ;

« l'île d'or », lumineuse au mois de mai avec les feuillages panachés des lierres des berberis et des cornus ; « l'île pourpre », qui devient grenat pendant la

Cl-contre : face à l'abbaye, le jardin à la française et, à flanc de coteaux, le jardin à l'anglaise. Cl-dessous : les cerisiers en fleurs dans le parc de Valloires.

floraison du cotinus dit « arbre à perruque ». Dans le prolongement, la prairie, où paissent lentement les moutons d'Ouessant, la nature fait ce qu'elle veut. Les mauvaises herbes sont acceptées aux côtés des rosiers... Et ce n'est pas tout. En hommage à Jean-Baptiste de Lamarck, célèbre naturaliste né dans la Somme, Gilles Clément a créé le *Jardin de l'évolution*, fresque minérale et végétale où l'on découvre la vie des plantes existant depuis plus de 400 millions d'années. Ce lieu explique les mécanismes de l'évolution, indispensables à toute démarche écologique. « *L'homme ne peut détruire le fruit de millions d'années d'évolution pour satisfaire son avidité du moment* » explique Lamarck. Un escalier y mène. En bas de l'escalier, on trouve des plantes primitives comme les mousses, les fougères, les prêles - car au commencement, nous n'avions pas encore inventé les fleurs. Sont apparus ensuite les conifères et le célèbre arbre aux 40 écus, le ginkgo biloba, qui existait avant l'apparition des dinosaures, ou des araucarias, que l'on trouve sur la cordillère des Andes, appelés aussi « le désespoir des singes » avec ses feuilles épineuses qui empêchent toute escalade. En haut des marches, apparaissent des fleurs colorées, des renoncules, des anémones, des magnolias de Chine et des marguerites. Plus haut, trois espaces mettent en valeur le travail de Lamarck. Sur la météorologie, avec « la chambre des nuages », en marbre noir, qui symbolise les nuages en formation ; « la chambre de l'érosion » évoquant ses recherches en géologie sur les roches et les fossiles ; et « la chambre des êtres », en hommage à la création par Lamarck de la chaire de biologie au Musée national d'histoire naturelle. Toute une mise en scène pour rappeler, comme le disait le naturaliste, que « si on veut que la terre survive, l'humanité doit être jardinière ». ■



MUSÉE
BEAUX-ARTS
DRAGUIGNAN

7 juin
22 septembre
2024

Chagall
Giacometti
Bazaine
Ubac
à la Chapelle Sainte-Roseline

Le vœu de Marguerite Maeght Draguignan



MINISTÈRE
DE LA CULTURE



Ville de Draguignan



M



GROUPE
ESPACE MÉDITERRANÉE



GROUPE
nice-matin



L'oeil



LE FIGARO



SIRADA



Télérama



bleu



3
Provence
Alpes
Côte d'Azur

« Becoming Karl Lagerfeld » : aux origines du génie

Constance Jamet

Après Balenciaga et Christian Dior, cette série brosse le portrait détonant du jeune styliste allemand dans le Paris des années 1970.

Avant de raviver la flamme Chanel, de promener sa silhouette vêtue de noir et de retenir ses cheveux en catogan, Karl Lagerfeld fut un mercenaire du prêt-à-porter barbu et replet, arborant des chemises aux couleurs électriques. Son coup de crayon stakhanoviste revitalisa la marque Chloé. C'est ce récit des origines dans le Paris des seventies que raconte ce biopic grandiose, tiré de l'ouvrage de la journaliste Raphaëlle Bacqué, *Kaiser Karl* (Albin Michel). Les premières secondes, qui vibrent au rythme de *Satisfaction* des Rolling Stones – premier tube iconique de la longue liste qui jalonne la BO –, donnent le ton. Passions, jalousie et trahisons. À rebours des académiques *The New Look* ou de *Balenciaga*, *Becoming Karl Lagerfeld* ne transforme pas son protagoniste en statue de cire et emballe par sa fougue.

Ces six épisodes, aussi à l'aise dans les boîtes de nuit de la capitale que dans les ateliers du styliste, explorent la part d'ombre du natif de Hambourg : ses frus-

trations, sa haine de soi, ses troubles alimentaires, sa peur d'être l'éternel second, dans l'ombre du brillant Saint Laurent. Ce duel professionnel et amoureux prend parfois des allures de *Liaisons dangereuses* dans le milieu de la mode avec un carré amoureux maudit formé par Karl Lagerfeld, Jacques de Bascher, Yves Saint Laurent et Pierre Berge.

Cruel et manipulateur

Le couturier, qui délaisse vite l'amour charnel pour une relation plus platonique, doit s'accommoder de voir son compagnon Jacques de Bascher dans les bras de son rival, brûlant la chandelle par les deux bouts, celui de l'alcool et des paradis artificiels. Ne cherchant jamais à singer Lagerfeld, le polyglotte Daniel Brühl (*Goodbye Lenin* !) compose un génie réprimé profondément solitaire, comme anachronique en cette époque de libération sexuelle et de contestation politique. Presque réduit à la position d'observateur. Incapable de s'abandonner à ses sentiments, il essuie les échecs le mors aux dents.



Ce biopic grandiose n'hésite pas à explorer la part d'ombre du couturier, incarné par Daniel Brühl. DISNEY+

Il sait aussi se montrer cruel et manipulateur. Ayant trop peur de laisser voler de ses propres ailes son compagnon qu'il maintient prisonnier de son oisiveté. « Il fallait trouver une manière pas trop crue d'expliquer pourquoi Lagerfeld ne pouvait pas s'engager, s'ouvrir émotionnellement. C'était quelqu'un qui vivait moins dans la réalité que dans ses rêves. Il aspirait à une perfection inatteignable. Ses obsessions artistiques, notamment en matière de mobilier et de littérature, esquissent un idéal proche du conte de fées, à l'image du château qu'il s'était acheté en Bretagne, analyse son interprète, fasciné

par le mystère qu'entretenait Lagerfeld sur son passé et la facilité avec laquelle, comme Andy Warhol, il s'est créé son personnage et son armure. » Tout cela va de pair « avec un amas de contradictions intimes ». « Aussi bien sa relation amoureuse à l'égard de Saint Laurent que dans sa complicité et sa dépendance à de Bascher, une sorte de sadomasochisme intellectuel. »

« La vérité était évasive chez Karl Lagerfeld. J'ai dû, sur les recoins plus privés de sa vie, prendre mes propres décisions, faire entrer une part de liberté. Mais j'ai tout donné », admet le comédien allemand. À l'image d'une distribution tirée à quatre épingles. Dans la peau du dandy proustien autodestructeur Jacques de Bascher, le Québécois Théodore Pellerin (à l'affi-

che aussi du Franklin d'Apple TV+) est une révélation. Arnaud Valois est méconnaissable sous les traits surmenés et amaigris d'Yves Saint Laurent. Agnès Jaoui campe la patronne de Chloé, Gaby Aghion. Alex Lutz transforme Pierre Berge en gardien du temple carnassier à l'aura de mafieux, toujours prompt à menacer ceux qui pourraient détourner Saint Laurent de son art. Un exemple parmi d'autres des choix romanesques, mais assumés et judicieux, de la scénariste Isaure Pisani-Ferry et des réalisateurs Jérôme Salle et Audrey Estrougo. ■

« Becoming Karl Lagerfeld »
Six épisodes sur Disney+
Notre avis : ●●●○

Une grande affaire d'écriture et d'amour

François Aubel

Dans « Alfred et Lucie Dreyfus, je t'embrasse comme je t'aime », Delphine Morel décrit comme rarement la lutte du capitaine et de son épouse.

« Plus tard, quand on racontera mon histoire, elle paraîtra invraisemblable », écrit Alfred Dreyfus à Lucie, son épouse. Il est vrai que tout avait si bien commencé pour le premier garçon de cette famille juive de Mulhouse à tenter l'aventure à Paris et à s'inscrire dans la voie de l'excellence républicaine.

Regard clair, fine moustache, il porte beau l'uniforme. Ce polytechnicien a choisi l'artillerie, l'armée moderne, plutôt que les corps traditionnels des cuirassiers ou de la cavalerie où dominent les privilèges et l'entre-soi aristocratique. Mais le bonheur de cet homme devant qui s'ouvre une belle carrière va être brisé le lundi 15 octobre 1894, lorsque le jeune capitaine est accusé de haute trahison au profit de

l'Allemagne. La suite, on la connaît. Une mécanique infernale s'enclenche. La réalisatrice Delphine Morel a décidé d'en décrire les rouages à travers l'intense correspondance des Dreyfus.

Dans ce formidable documentaire doublement récompensé au Festival de Luçon en 2022, du prix du public et de celui de l'originalité du sujet, elle étudie surtout le pacte passé entre les époux, persuadés qu'à deux, l'un supporte mieux le malheur. Quand Alfred est condamné au bagne à perpétuité sur l'île du Diable, Lucie craint qu'il ne se suicide. « Vis pour moi mon cher (...) Ne m'abandonne pas », lui écrit-elle, lui prodiguant au passage des conseils pour que la douleur du déshonneur ne l'entraîne sur une pente fatale. Ainsi lui demande-t-elle, avec une certaine psychologie, de

procéder à une dissociation. De se convaincre en somme que c'est un autre qui a été dégradé publiquement. Et que sa conscience lui commande de tenir, qu'il lui faut garder l'espoir que le vrai coupable soit découvert. En attendant, Lucie quitte l'appartement bourgeois du Trocadéro, où le couple avait emménagé avec ses deux enfants, pour rejoindre ses parents dans le 9^e arrondissement, rue de Châteaudun.

Le secret de « Taras Boulba »

Il faut un mois et demi après son arrestation, le 15 octobre 1894, pour que le militaire puisse envoyer une première lettre à sa femme. L'écriture est, pour lui, un acte d'amour et une arme de survie. « Ma chère Lucie. Enfin, je pus t'écrire un mot. On me refuse de te voir. Je ne peux pas te

écrire tout ce que j'ai souffert. Il n'y a pas au monde de termes assez saisissants pour cela. Te rappelles-tu quand je te disais combien nous étions heureux. Tout nous souriait dans la vie. Puis, tout à coup, un coup de foudre épouvantable dont mon cerveau est encore ébranlé. Moi, accusé du crime le plus monstrueux qu'un soldat puisse commettre. Encore aujourd'hui je me crois le jouet d'un cauchemar épouvantable... », consigne-t-il dans sa première missive, sans vraiment s'étendre.

On découvre peu à peu le caractère et la lucidité d'Alfred Dreyfus : « Je ne suis pas parfait. Qui peut se vanter de l'être. Ma réserve un peu hautaine, la liberté de ma parole et de mon jugement, mon peu d'indulgence me font aujourd'hui le plus grand tort. Je ne suis ni un habile, ni un flatteur. »

L'état-major, de son côté, épie cette correspondance. Cherche des signes de trahison. Et si cette mention de *Taras Boulba*, le roman de Nicolas Gogol, était un code secret ? À Paris, les lettres d'Alfred, 158 au total, sont publiées dans les journaux. Elles provoquent, chez certains, un retournement de conscience. La réhabilitation s'annonce. Lucie, sentant proche le retour de l'être aimé, se prend à rêver par écrit : « Que de choses nous aurons à nous dire mon bon et brave Alfred. Nous en aurons pour notre vie... » ■

« Alfred et Lucie Dreyfus, je t'embrasse comme je t'aime »
À 23h15, sur France 5
Notre avis : ●●●○

MOTS CROISÉS

Par Vincent Labbé

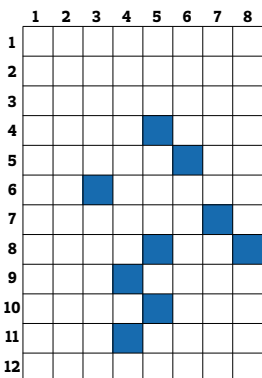
PROBLÈME N° 6625

HORIZONTALEMENT

1. Fugitifs ayant déserté le peloton. – 2. Particule foitve. – 3. Points de référence. – 4. Appelle de loin. Boîte de Pathé. – 5. Sourd en quelque sorte. Révolution au cœur de la France. – 6. Sème la bonne parole. Première planche équarrie. – 7. Fente pour l'œil. – 8. Produit une décharge. Cours d'école. – 9. Organe de la gorge. Et pour tant elle tourne. – 10. Couronné à Compiègne. Moustique exotique. – 11. Direction. Activité à buts lucratifs. – 12. Chargés de charger les canons.

VERTICALEMENT

1. Mêlées dans la confusion. – 2. Ne marche qu'à coup de pompe. – 3. Traita pour faire rouler les mécaniques. Crack boursier. – 4. Doit arriver prochainement, du moins on l'espère. – 5. On y trouve le bonheur chez Chatillez. Ancien élève en uniforme. Clé du sous-sol. – 6. Avancé dans le mal. Coupe franche. – 7. Poires pour la feuille. Un peu blême. – 8. Rouges à lèvres. Filet de poissons.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 6624

HORIZONTALEMENT

1. Mettable. – 2. Amoureux. – 3. Immersif. – 4. Tam. Asti. – 5. Riels. El. – 6. Elsa. Pst. – 7. DL. Duo. – 8. Hot. Tuba. – 9. Otite. Et. – 10. Tara. Bal. – 11. Egerma. – 12. Lesothan.

VERTICALEMENT

1. Maître d'hôtel. – 2. Emmallotage. – 3. Tommes. Tires. – 4. Tue. Lad. Taro. – 5. Arras. Ute. Mt. – 6. Bess. Pou. Bah. – 7. Luites. Béa. – 8. Exfiltration.

LE FIGARO Jeux

TÉLÉCHARGEZ L'APPLICATION



MOTS MÉLANGÉS

RCT JEUX

Barrez dans la grille tous les mots proposés. Cherchez-les horizontalement, verticalement ou diagonalement. Il ne vous restera alors que les lettres formant le mot mystérieux.

ABDOMEN	CHRÉTIEN	ÉPÉE	OSMOSE	RIPE
AIËULE	COMPULSIF	FÉRIQUE	PARTIEL	SOIRÉE
APPUI	DERECHEF	FIBREUSE	PLIURE	TIÉDIR
BANQUETTE	DÉSIR	FIESTA	RANI	USITÉ
BEQUÉE	DÉTROIT	GÉNOISE	RÈNE	VEUF
CATHODE	DÉVOT	HIRSUTE	RÉVOCABLE	ZIZANIE

F	F	E	T	C	E	C	F	P	P	E	E	A	E	B
I	E	N	I	M	H	I	A	I	T	L	R	P	I	E
S	H	E	O	E	E	R	N	T	B	U	I	P	L	C
L	C	R	R	S	T	E	E	A	H	R	S	U	R	Q
U	E	K	T	I	M	U	C	T	Z	O	E	I	R	U
P	R	A	E	O	Q	O	S	A	I	I	D	U	T	E
M	E	L	D	N	V	U	S	R	A	E	Z	E	S	E
O	D	B	A	E	P	E	E	E	I	I	N	A	R	E
C	A	B	R	G	D	E	D	T	O	H	F	U	E	V

SOLUTION DU N° 4748

5	8	1	2	4	6	7	3	9
7	4	3	5	8	9	6	2	1
9	6	2	7	1	3	4	8	5
6	9	7	3	5	4	2	1	8
1	5	4	8	6	2	3	9	7
2	3	8	9	7	1	5	6	4
3	7	9	1	2	5	8	4	6
4	2	5	6	9	8	1	7	3
8	1	6	4	3	7	9	5	2

SOLUTION DU N° 4749

5	2	1	3	4	9	8	6	7
3	6	7	1	5	8	4	2	9
8	9	4	7	6	2	5	3	1
7	3	5	9	8	4	2	1	6
9	1	2	5	7	6	3	4	8
4	8	6	2	3	1	7	9	5
6	5	3	4	9	7	1	8	2
1	4	9	8	2	5	6	7	3
2	7	8	6	1	3	9	5	4

SOLUTION DU MOTS À MOT

Les mots sont :
NOMBRE - FECOND - MOBILE.

Les dix glaces qui vont nous faire fondre cet été

Alice Bosio et François Blanc

Adresses fraîchement installées et parfums inédits : tour de piste des nouveautés glacées à déguster un peu partout dans la capitale.

La saison des sorbets et des crèmes glacées pointe enfin le bout de son nez ! Voici les nouveaux glaciers et les créations saisonnières des pâtisseries à connaître pour une bonne dose de fraîcheur.

La plus intense La pistache de Brigat' Gelato

PRIX : à partir de 4,40 € les 2 boules.
6, rue du Pas-de-la-Mule (3^e).
TJ sf lun, de 12h à 12h (11h dim) à 22h
(23h ven. et sam.).

LE LIEU. Non contents de régaler les abords de la place des Vosges avec leur boulangerie-pâtisserie depuis fin 2021, les frères transalpins Thomas et Lucio Colombo se sont dédoublés il y a deux mois avec ce petit glacier voisin, au décor élégant et dans l'air du temps (devanture bleu nuit, vitrine réfrigérée en terrazzo, mange-debout). On y déniche une quinzaine de crèmes glacées et sorbets classiques (mais aussi tiramisu et millefeuille avec des morceaux de pâte feuilletée caramélisée croustillante), aux goûts marqués, ainsi que des brioches, des madeleines et des sablés.

LA GLACE. Au sein d'une offre soigneusement sourcée et mentionnée (café de l'Arbre à Café, dont on distingue les grains, réglisse de la confiserie Amarelli, chocolat de Nicolas Berger dans la stracciatella...), la pistache de Sicile (maison Blanqua), bien crémeuse, se détache par son goût intense de fruit à coque, où le sucre est dosé avec parcimonie, comme il se doit.

Gulato (9^e).JJ Hings (10^e).

LA GLACE. À côté de ces créations insolites, un pot généreux jouera sans aucun doute les madeleines de Proust : l'Éternel, inspiré par le mystère, célèbre dessert glacé industriel, revu ici dans une version artisanale, à base de crème glacée vanille onctueuse, cœur de meringue, pralin noisette et éclats de noisette. Un concentré de gourmandise, à même de séduire toutes les générations.

La plus ludique Les profiterols de Gulato

PRIX : à partir de 450 €
le petit profiterol.
72, rue Condorcet (9^e).
TJ sf lun, de 12h30 à 19h30.

LE LIEU. Lors de vacances l'été dernier, Salomé Tibi et Clara Lavail, deux copines diplômées d'école de commerce, sont tombées amoureuses de Gulato, glacier artisanal de la très chic cité balnéaire de Comporta, au sud de Lisbonne. Il n'en fallait pas plus aux entrepreneuses vingt-teneurs pour proposer à l'enseigne de la développer en France. C'est déjà chose faite avec cette petite boutique du haut 9^e. Les sorbets et crèmes glacées viennent pour l'instant du Portugal, mais les deux jeunes femmes, qui passent leur CAP glacier, comptent internaliser la production.

LA GLACE. En plus de la quinzaine de parfums classiques de bonne facture (mention spéciale pour la fraise, le yaourt et le sorbet chocolat), proposés aussi en demi-boules, des toppings, milk-shakes et autre affogato, la maison se distingue avec le « profiterol », pot mêlant mini-boules de glaces au choix, petits choux moelleux et chocolat chaud maison. Ludique et gourmand.

La plus nordiste La choréée spéculoos de La Glacierie

PRIX : à partir de 750 € les 2 boules.
13, rue du Temple (4^e).
Tél. : 01 55 43 91 96.
TJ de 13h à 19h (21h sam.).

LE LIEU. C'est près de l'Hôtel de Ville, dans le Marais, devenu hautement

concurrentiel pour les glaciers, que le plus que capé, David Wesmaël, a su se faire une place. Le meilleur ouvrier de France glacier et champion du monde de pâtisserie par équipes séduit avec son offre bicéphale, d'un côté les boules, classiques, de l'autre des desserts glacés plus surprenants – macarons, tablettes de chocolat et entremets variés.

LA GLACE. Si c'est à Paris qu'il s'est imposé, le chef est un pur nordiste – son laboratoire de production se situe d'ailleurs en banlieue lilloise. Il a récemment créé un parfum comme une lettre d'amour au terroir du Nord : une boule ambrée croisant choréée et spéculoos. Entre la douceur ronde du caramel, les épices chaudes et les notes de café, il a trouvé la jolie équilibre aromatique, une belle profondeur de goût, sans jouer sur les amers attendus. Une vraie gourmandise.

Brigat' Gelato (3^e).

La plus yankee L'ice cream sandwich de JJ Hings

PRIX : 7 € l'ice cream sandwich.
46, rue Bichat (10^e). Jeu, à dim, de 13h
(14h jeu. et ven.) à 22h.

LE LIEU. Après une saison éphémère en face du café Ten Belles – où elle fut pâtissière – du canal Saint-Martin, Julia Bell a posé ses valises de façon pérenne à deux pas. Dans un ancien restaurant meublé désormais d'une longue table d'hôtes, on savoure, après avoir bravé la file d'attente, ses créations glacées d'inspiration anglo-saxonne, inscrites sur papier kraft.

LA GLACE. Boules de glace aux intitulés décalés servies dans un délicieux cornet maison (Happy Birthday Hilary, au thé noir, rhubarbe, rose et fraise), « soft ser-

ve » (glaces à l'italienne au beurre de cacahuètes), « ice pops » (esquimaux à l'eau)... Mais aussi les ice cream sandwiches (trois recettes de saison au choix), à l'image de notre choucho au café et chocolat : glace café onctueuse enrobée de biscuit chocolat croustillant bien beurré et de glaçage chocolat noir. Irrésistible !

La plus fusionnante Le mochi glacé du Café Isaka

PRIX : 450 € le mochi glacé.
9, rue Thérèse (1^{er}).
TJ de 12h à 22h (20h de dim. à mar.).

LE LIEU. Daniela Fu a été avocate, puis restauratrice à la tête d'un bistro voisin, avant de tout plaquer par amour de la glace et de se former, notamment chez Folderol (11^e). Mais ses glaces jouent l'originalité. Son Café Isaka est autant influencé par sa double culture franco-chinoise que par son emplacement, en bordure de « Little Tokyo ».

LA GLACE. Si la glace frite est une curiosité qui mérite d'être goûtée au moins une fois – une boule de glace emprisonnée dans une pâte à beignet, puis frite, rien que ça –, le Café Isaka s'attache aussi à proposer de délicieux mochi glacés artisanaux. Loin des versions industrielles à la texture douteuse qui pullulent dans la capitale, il s'agit d'une savoureuse boule de glace maison délicatement enveloppée, sous vos yeux, dans un voile de pâte à la farine de riz. La douceur et la tendresse des textures fonctionnent avec tous les parfums proposés : sésame noir, pandan – une plante au goût de vanille régressif – igname pourpre, pomme shiso ou thé thai.

La plus chic Les sundaes d'Alléno & Rivoire

PRIX : 7 € la glace seule,
autour de 9 € avec les toppings.

Café Isaka (1^{er}).

Matka, l'appétit se lève à l'est

Emmanuel Rubin

Non loin des Halles, le chef Piotr Korzen met à l'honneur la cuisine de sa Pologne natale. À découvrir.

Il y a souvent des pudeurs suspectes à aborder ces cuisines d'ailleurs dont on sait pourtant qu'elles sont moins précédées que plombées par leur réputation. Avec ces euphémismes où l'aigre-doux confine à l'hypocrite, on les dit alors familiales, sincères, touchantes, tout en cherchant les prétextes qui justifieraient d'en laisser la moitié dans l'assiette.

Dans le genre et jusqu'ici, celle de Pologne se plaçait un peu là. Tout juste bonne à traverser contes et légendes comme à panser les nostalgies de diaspora. Une cuisine pauvre, domestique et très paysanne avec ses choux tous jours trop cuits et ses popotes sous le châle, mal fagotées, mal sabotées que les gastronomes ne se privaient pas d'appeler vilaines. Avouer, sur cette chronique, un petit-fils de Polack pas gêné de le concéder et sincèrement étonné de découvrir ce qui se trame, depuis peu, rue Quincampoix.

Dans ce qui fut le cœur battant et bistrot de Paris, la Pologne s'en découvre un nouveau. Là que l'on déniché Piotr Korzen, une jeunesse passée là-bas, le métier fortifié ici, les deux soudain réunis dans cette double salle habile à installer un vent nouveau entre photos souvenirs et vieux poêle. Les assiettes dans le même éveil, avalant à rafraîchir les racines, inspirées à se faire une modernité de ce qu'on lui reprochait : le fermenté et le condimenté, la bett-rave et le sarrasin, le rustique et le nourricier.

Voici un chłodnik, bortsch servi glacé où la sus-dite betterave s'éclaire de concombre et d'aneth, un golabki (chou farci à l'agneau confit, riz sous-tilliant, tomate) qui comme la roladka (lire ci-dessous) invite un Est qui l'ignorait vers l'Orient et ce makowiec, chocolat effronté qui concilie la meringue et le pavot.



Ter

Genre : le 11^e des jeunes bistros ressemble à ce film où la même journée repasse en boucle. Et de retrouver, ici, un décor clair où des copains jouent aux quilles – comprennent – boivent des coups – en effaçant des assiettes d'un haut niveau de déjà-vu. Tout cela réussit, même si la nouvelle vague commence à se faire vaguement nouvelle.

Prix : 40 € à la carte. Formules à 22 €, 29 € (déjeuner) et 27 € (brunch). Os à moelle, radis blue meat, pickles de moutarde : du végétal dans la canaille. Poitrine de porc, purée, coriandre, sauce caramélisée : croustillemoelleuse. Madeleine aux agrumes, crème café : Proust chez les bobos.

Avec qui ? Et trois qui feront le trio.

Bonne table : les deux en banquette. Puisque le service vous dit qu'« on est pas mal, là, non ? »...

11, rue Camille-Desmoulins (11^e).
Tél. : 07 45 28 01 55.
Tij sf dim. (dim.) et lun. Métro : Voltaire.



Le chef Piotr Korzen.

CECALDINE MARTENS

Inutile de jouer les malins et convoquer Chopin et ses Polonaises, mais en trois petits plats de cuisine, il n'y a pas loin du romantisme des petites musiques à table.

Avec qui ? Une Juliette Binoche (polonaise d'origine).

UNE, DEUX, TROIS ASSIETTES... Salsceson (fromage de tête, cumin et pickles de moutarde) : de la niaque et du canaille. Roladka (roulé de poulet jaune, carotte, raisins, amandes) : plus étonnante qu'il n'y paraît. Sernik (cheesecake polonais, rhubarbe et vanille) : l'originel.

DANS LE VERRE ? Vodka bien sûr (laissez-vous guider !) mais surtout de quoi

piquer les curiosités autour des cépages fétiches des vignes polonaises (Rondo et Régent) et de quelques cidres bruts de verger.

SERVICE : quelque chose de ce sourire si calme, patient à éclairer les indécis.

L'ATTENTION : ouvert le week-end.

ZUT ! On ne va tout de même pas leur reprocher l'état navrant de la rue Quincampoix passé minuit.

L'ADDITION : d'une certaine coquette-rie ! Entre 46 € et 64 € à la carte et menu à 69 € (en 5 temps, servi le soir et le week-end). Formules de secours à 24 € et 29 €, au déjeuner.

QUELLE TABLE ? Dans la première salle, à droite toute, côté banquette. Dans la seconde, celle près du poêle.



Bistro des Lettres

Genre : du côté de Saint-Germain-des-Près, un petit brin d'adresse convenue et sa cuisine convenable sur laquelle on n'allait pas s'épancher jusqu'à tomber sur ce croissant aux escargots, machin à mâcher dont on n'est toujours pas persuadé qu'il faille s'y attarder. On attend l'éclair aux cuisses de grenouilles...

Prix : environ 35-45 €. Profiteroles sa-les au chèvre et légumes croquants : drôle d'idée ! Coquelet, jus au romarin et frites maison : bonne trinité parisienne. Tarte fine aux pommes : dans la moyenne.

Avec qui ? Un(e) sorbonnard(e).

Bonne table : entre dedans et dehors, côté mur fenêtre. Service « vivement les touristes ! ».

52, boulevard Saint-Germain (5^e).
Tél. : 01 73 71 72 39.
Tous les jours.
Métro : Maubert - Mutualité.



Hotong Hot Pot Noodle

Genre : entre les gares du Nord et de l'Est, une pop cantine chinoise obsessionnelle de cette cuisine au bol où les interminables nouilles bondissent dans le bouillon tandis que le public « borborryme » son contentement en écoutant pousser son ventre. Très honorable dans son genre.

Prix : environ 20-35 €. Nouilles hot pot au bœuf en tranches fines : aussi extensible au bol qu'expansif à l'estomac. Soupe de nouilles à la tomate et aux tranches de porc : quitte à faire dans le trempant ! Gelée au sucre noir : fadeur et tremblement.

Avec qui ? Un apnéiste.

Bonne table : sur la droite, sous le néon. Service élastique.

57 bis, rue de Chabrol (10^e).
Tél. : 01 77 32 40 54.
Tous les jours.
Métro : Poissonnrière.

CHONGQING HOT POT NOODLE



HACHÉ MENU
PAR EMMANUEL RUBIN

15 PORTE DE DROITE, DRÔLE D'ENDROIT POUR UN REPAS

L'enseigne s'amuse à lâcher une adresse pour mieux la confisquer – du moins ne pas la préciser – et lorsque, dans un de ces curieux hasards plus ou moins provoqués, on pousse ce 15 Porte de Droite, difficile de dire où l'on a encore trouvé moyen de balader son appétit. Dans un resto ? Sûrement pas ! Du côté d'un éphémère, d'une résidence culinaire ? Pas non plus ! Une table d'hôte ? Ça commence à chauffer mais sans brûler. Dans quelques lignes, on va tenter de vous éclairer mais, en préambule, alerter ici de ce que qui pourrait bien être, dans les saisons à venir, un repaire de jeunes chefs puisque visiblement ceux-là n'ont plus franchement envie de s'enfermer à leurs fourneaux et de sacrifier leur intime à leur métier. Voilà peut-être la première table post-Covid, loin de celles qui l'ont précédée, militante à revendiquer, tour à tour, son époque, l'expérience, la générationnelle, l'hybride, le participatif, le non-genré, l'escape game, les manières Airbnb et le menu unique à l'heure du travail à domicile. Vous n'avez rien compris ? Nous non plus jusqu'à avoir tenté notre chance par mail, emporté la loterie serrée (quinze couverts seulement) d'un dîner hebdomadaire et à se retrouver face à une sonnette, un soir à Saint-Ouen.

Entre « Top Chef » et « Loft Story » Au-dessus de la sonnette, ce pourrait être écrit chez Dupont, chez Lajoie mais nous voilà visiblement chez Piluso, Justine. Pas totalement inconnue pour qui croise son vif bistrot du 15^e avant de la découvrir zébulonesque dans l'une des plus fortiches saisons de « Top Chef » (celle des David Gallienne, Adrien Cachot, Mallory Gabsi, Diego Alary, Mory Sacko). La revoici, la voilà, hors périple mais au grand loft de chez elle. Au bout du long couloir, un escalier annonce des étages privés en même temps qu'il révèle un vaste une-pièce, kitchen. Au milieu, la longue table est nappée, dressée, fleurie. Justine lâche un sourire aussi large que son comptoir-cuisine, sa soûrette l'escorte tandis que son compagnon coule le champagne histoire de secouer les retenues de convives qui se demandent pourquoi, comment ils ont bien pu se retrouver à ce dîner de printemps comme les pièces rapportées au réveil du jour de l'An.

Conversation très alimentée Deux heures plus loin, pas plus facile de savoir comment, pourquoi tout ce petit monde paraît fort, se débrillait, se racontait, se tutoyait, donnait son avis sur le petit chablis de Christophe Camu, le Chignin-Bargerone 2016 des frères Quenard, la météo pourrie et les prochaines élections. Peut-être parce que six plats durant, chiffonnade de poule aux herbes et piment, ravioli ricotta (citron confit, pignons, crème fumée et huile de menthe), maquereau à l'unilatérale, foie et rognons d'agneau (jus de cresson et fumet réduit), dolma de bœuf confit aux épices et jus de moule, tarte limoncello, riz soufflé au lait sorbet fraise-citronnelle ne se privaient pas de participer. Des plats d'intrigue qui tentaient, qui osaient, qui cherchaient, s'égarèrent, se trouvaient. Jamais les derniers à nourrir les débats.

MAIS ENCORE...

LE SERVICE. Un certain Camille à la manœuvre qui ne nous en voudra pas de le raccourcir en M. Piluso à la ville et encore moins d'être reparti avec son 06...

LE PUBLIC. Imprévu d'avoir été sélectionné, au hasard la résa !

EST-CE CHER ? La gastronomie participative a quand même ses limites : 140 € tout compris !

FAUT-IL Y ALLER ? 100 % des gagnants ont tenté... On maintient le suspense ! Quelque part à Saint-Ouen (93), pas de réservation mais une inscription et un tirage au sort, quatre fois par mois, pour un dîner les jeudi et vendredi sur justinepiluso.com/tirage15

Galerias Lafayette Le Gourmet.
35, bd Haussmann (9^e).
Tél. : 01 40 23 52 67.
Tij de 9h30 (11h dim.) à 21h30 (20h dim.).

LE LIEU. Aurélien Rivoire, l'ancien chef pâtissier du Pavillon Ledoyen, n'aura pas mis longtemps à imposer sa marque sur la chocolaterie parisienne, grâce à sa vision développée avec son mentor, Yannick Alléou. Pas de sucre blanc – remplacé par la sève de bouleau –, un travail de garniture proche du rôle de saucier et des néo-fruits confits à couper le souffle. L'enseigne compte déjà deux boutiques (7^e et 6^e), mais c'est au stand des Galerias Lafayette Le Gourmet qu'il faudra se rendre, à partir du 10 juin, pour découvrir ses premières glaces.

LA GLACE. Un seul parfum, turbiné par une machine de glace à l'italienne, vaporeux, soyeux et cajolant, avec beaucoup de lait, de vanille et un peu de crème. Et, surtout, quasiment pas de sucre. Ce dernier étant apporté par les « toppings » à choisir pour coiffer ce sundae chic : des fruits secs concassés, des sauces – chocolat, coulis de fraise ou caramel de pomme remarquable – et des morceaux des fameux fruits confits. Des glaces d'une douceur caressante au pouvoir totalement addictif.

La plus street food Les biscuits givrés de Fruttini

PRIX : 11 € les deux biscuits givrés.
24, rue Saint-Placide (6^e).
Tél. : 01 43 20 47 31.
Tij de 10h30 à 19h (13h30 dim.).

LE LIEU. Depuis quelques années, vos souvenirs d'enfance ont pu reprendre vie au cœur de Paris grâce à Fruttini. Une maison entièrement dédiée aux fruits givrés : des fruits frais dont on enlève la chair, qu'on transforme en sorbet avant de le remettre dans la coque du fruit. Une riche idée mise en scène par Marie-Laure Pollet et Olivia Berdhan dans leur petite boutique de Saint-Placide – la deuxième, rue des Martyrs, n'existant plus.

LA GLACE. Comment faire pour fourrer une pistache de glace ? ou une baie de cassis ? Afin de se régaler de petits fruits et autres fruits secs qui ne se prêtent pas au jeu des fruits givrés, les fondatrices ont imaginé ces petits sandwichs glacés : deux biscuits croustillants qui renferment un sorbet ou une glace. Mention spéciale à la version cassis, à l'acidité réjouissante, mais la version pistache s'en sort aussi fort bien, enveloppée d'éclats de pistache croquants.

La plus pâtissière La glace panettone de Christophe Louie

PRIX : 8,50 € la glace panettone.
12, rue Dupetit-Thouars (3^e).
Tij sf lun, de 8h30 (10h dim.) à 19h30 (15h dim.).

LE LIEU. Installé depuis septembre à deux pas du Carreau du Temple, le roi français du panettone, Christophe Louie, aussi humble que talentueux, continue de faire évoluer sa petite boutique-salon de thé, franchement réaménagé, comme son offre, afin d'attirer une clientèle diversifiée. On y trouve notamment du pain, des flans, des pizzas, des tartes, des choux, des madeleines... Et, depuis quelques jours, des glaces !

LA GLACE. C'est bien sûr en hommage à sa création phare que le boulanger-pâtissier a conçu sa première glace, proposée en pot ou cornet croustillant : une crème de lait infusée au panettone et oranges confites, surmontée au service de morceaux de panettone moelleux. Le goût de la brioche italienne, un peu mielleux, exalte la crème glacée. D'autres saveurs de saison sont aussi renouvelées chaque semaine (vanille, fraise, gianduja).

GUILLOT, UHINGS, CÉRALDINE MARTENS, BRICAT, SAKA



Vue aérienne de la plage de Cabourg.



Cabourg, au fil du temps retrouvé!

Philippe Vigué Desplaces Envoyé spécial à Cabourg

La station balnéaire normande chère à Marcel Proust cultive la nostalgie de la grande époque des bains de mer, avec une nouvelle

Si Marcel Proust a fait de Cabourg la Balbec de son œuvre, le cinéma romantique en a fait, lui, sa capitale. Le Festival du film de Cabourg-Journées romantiques, créé en 1983 dans le prolongement d'un festival du livre, par Gonzague Saint Bris, aujourd'hui disparu, lance dans quelques jours sa 38^e édition. Un festival pas tout à fait comme les autres, où règne un certain fair-play voulu par son fondateur. « Il n'y a pas de pression chez nous car, à la différence du Festival de Cannes, nous ne sommes pas un marché du film », explique la cofondatrice et déléguée générale du festival, Suzel Pietri. Plus de quatre-vingts films seront présentés sur quatre jours. Sept longs-métrages internationaux ont été sélectionnés pour le grand prix du jury présidé cette année par l'actrice Virginie Efira. Plusieurs réalisateurs français et étrangers feront le déplacement pour leur avant-première : Claire Burger (*Langue étrangère*), Zacharias Mavroidis (*The Summer With Carmen*), Tomas Vengris (*Five and a Half Love Stories in an Apartment in Vilnius*) ou encore Shuchi Talati (*Girls Will Be Girls*). Onze autres films concourront pour le prix du public. Et puis deux séances spéciales, samedi 15 juin, présenteront le documentaire *Le Cœur qui bat*, en présence du réalisateur et chanteur Vincent Delerm. Ce jour-là sera également projeté un road-movie familial, *La Famille Hennedricks*, premier film de la comédienne Laurence Arné, présentée aussi à Cabourg avec Dany Boon. Enfin, le festival sera clôturé par les Swanns d'or, qui récompensent les films, acteurs et actrices les plus romantiques de l'année. Un palmarès très attendu, car il annonce souvent, avec six mois d'avance, celui des César...

■ Festival du film de Cabourg-Journées romantiques, du 12 au 16 juin. festival-cabourg.com

VISITES

1. Les plus belles villas de la Belle Époque

La ville offre un rare exemple de ce qu'était une station balnéaire à la fin du XIX^e siècle. Cabourg, avec ses 3 800 habitants, demeure ancrée dans cette Belle Époque qui a fait sa fortune. Vers 1853, un promoteur avisé lotit un vaste terrain de 75 ha, face à la mer, qu'il vient d'acquérir. Cabourg n'est alors qu'un petit village de pêcheurs, 300 âmes, reculé dans les terres. Point d'impératrice Eugénie (Dieppe) ou de duc de Morny (Deauville), pour porter ce projet qu'investiront plutôt le mon-

de du théâtre. Le plan d'urbanisme en éventail, treize avenues principales qui conduisent à la mer, répond à des critères drastiques : interdiction de construire à moins de 4 mètres de la rue, clôture transparente ne devant pas excéder 1,30 mètre de hauteur, aucune activité commerciale... Le résultat se trouve devant nos yeux, dans une harmonie parfaite, comme rue Aristide-Briand, avec la galerie adjointe de la villa L'Anémone (n° 12) et une tour en échauguette à la villa Marie-Antoinette (n° 17), ou sur les Jardins du casino, avec les bow-windows de la villa La Normandine (n° 5), comme encore l'architecture néo-Renaissance de la villa Argentine (n° 3)... Si Marcel Proust revenait, il n'aurait pas de mal à reconnaître les villas devant lesquelles il se promenait et dont les façades intactes semblent en réfléchir encore la silhouette éthérée.

■ cabourg.fr

2. La Villa du temps retrouvé

C'est un peu un musée, un peu une villa normande de la Belle Époque, un peu un lieu proustien... Mais c'est surtout une réussite ! L'histoire de la naissance de Cabourg, qui correspond à celle des bains de mer, habite entre les murs de cette villa élevée par l'architecte (un brin oublié) de la fin du second Empire, Clément Parent, dont le fils tapissait de liège l'appartement parisien de Marcel Proust. L'auteur de la *Recherche* est l'invité d'honneur dans deux des trois expositions temporaires (jusqu'au 11 novembre). Son époque aussi, celle des élégantes, croquées par Helleu ou Jacques-Émile Blanche, qu'on retrouve pour une visite immersive, à grand renfort d'effets spéciaux. Des documents exceptionnels - deux manuscrits de la *Recherche* -, sont présentés dans une muséographie inventive et très aboutie. Un régal ! Une exposition multimédia autour de Jules Verne complète la programmation et plaira aux familles.

■ Entrée : 9 €, 15, avenue du Président-Raymond-Poincaré. villadutempsretrouve.com

3. Chambre 414

Marcel Proust passera huit étés au Grand Hôtel de Cabourg, à partir de 1907, jusqu'en septembre 1914. L'établissement conserve aujourd'hui encore une chambre témoin, la 414, figée dans le décor de son époque, lit en laiton, bibliothèque Art nouveau, papier peint 1900... Et cette vue sur l'étendue de la mer telle que la voyait l'écrivain. Le numéro de la chambre fait débat, un



historien local ayant découvert, facturé en mains, qu'il s'agissait plutôt de la 418. « En fait, Marcel Proust a occupé plusieurs chambres à différents étages avant de s'installer définitivement au quatrième, le dernier, qui présentait l'avantage de ne pas avoir de voisin au-dessus de lui, car il ne supportait aucun bruit », tranche Gaëlle Grelat, directrice générale de l'hôtel. La chambre se visite (gratuitement) quand elle n'est pas occupée, bénéficiant malgré tout, sous l'enveloppe patrimoniale, du confort actuel.

■ Chambre 414 du Grand Hôtel. Les Jardins du casino. Tél. : 02 31 81 01 79. grand-hotel-cabourg.com

4. La promenade Marcel Proust

Il s'agit en fait du nom donné à la digue en aplomb de la plage, entièrement réservé aux piétons et bordée de villas.



La villa Argentine.

Cinq colonnes, inspirées des célèbres colonnes Morris, ont été érigées sur la promenade, à l'image des cinq continents, déclinant le mot « amour » en 104 langues. Initiative portée par le Festival du cinéma romantique. C'est ce qu'on appelle ici le Méridien de l'amour, plébiscité le jour de la Saint-Valentin par des milliers d'amoureux. Marqueur de la vie locale, la digue accueille chaque année un buffet géant qui réunit 6 000 personnes, chacune apportant son couvert (cette année le 24 août).

OÙ DORMIR ?

5. Le Grand Hôtel de Cabourg MGallery

Ce géant de l'hôtellerie mondiale est le monument le plus emblématique et le plus connu de Cabourg. Il doit en partie sa renommée à Marcel Proust, qui y passa plusieurs étés. Ouvert en

1907, il comptait à l'époque plus de 300 chambres contre 71 aujourd'hui, dont une bonne moitié offre une incomparable vue mer. Tout y est grand, mais jamais démesuré, à l'image de ce lobby lumineux, ouvert sur l'horizon, dans une transparence totale. Les chambres, auxquelles mènent de très larges couloirs, ne sont pas avares d'espace, de 31 à 100 m², éclairées par de hautes baies, sur les deux premiers étages de l'hôtel. Les salles de bains sont pleines de charme, avec cette baignoire nichée en alcôve. L'exposition de l'hôtel est étonnante, puisqu'il est le seul de la côte normande à être posé directement sur la plage. De son lit, on ne voit que la mer. Chic : un restaurant gastronomique, un snack-bar et une restauration sur la plage privée. Durant l'été - et chaque week-end de printemps, une terrasse éphémère sur la digue accueille un bar à cidre, unique en son genre, né de la collaboration de l'hôtel avec les producteurs (AOP) normands.

■ Le Grand Hôtel de Cabourg-MGallery. Les Jardins du casino. Tél. : 02 31 81 01 79. grand-hotel-cabourg.com

À TABLE!

6. Symbiose

Nouveauté à Cabourg, Charles-Antoine Jouxel, formé à l'école d'Arnaud Donckele, Emmanuel Renaut et Christophe Bacqué, trois toques triplement étoilées, excusez du peu, ouvre Symbiose, une table gastronomique dans un décor lumineux et design chic du centre de Cabourg. Ce jeune chef a la simplicité et l'exigence des grands maîtres, dont il se réclame. Son agneau normand, en deux cuissons, dont l'une confite, aux sa-



Balade en sulky.



India Hair et Gustave Kervern lors du 34^e Festival du film de Cabourg.

SAMIER ALDOUWAF - VILLE DE CABOUE, AGENCE PLEIN FORMAT - PATRICE LE BRIS - LE GRAND HÔTEL CABOUE

Nos cinq coups de cœur bistrotoniques au Cap Ferret

Anne-Flore Gaspar

Pour sortir des cabanes ostréicoles emblématiques du bassin d'Arcachon, suivez le guide !

Déguster des huîtres les pieds dans le sable de l'une des quelque 500 cabanes traditionnelles de la presqu'île, c'est bien. Avoir le choix entre les incontournables fruits de mer du coin mais aussi des assiettes inspirées de légumes, viande et poisson, c'est mieux !



L'Auberge du Bassin.

L'AUBERGE DU BASSIN, JOHANSEN KRAUSE, LA MAYZOU, L'HÔTEL DE LA PLAGE

La plus attendue L'Auberge du Bassin

MENUS : 29 € (dég. sem.), 62 € et 78 €. **CARTE :** 40-75 €. 38, avenue du Général-de-Gaulle (Lège-Cap-Ferret). Tél. : 05 56 60 70 22. Du jeu. au dim. Tj à partir du 17 juin.

LE LIEU. L'adresse située la plus au nord de la pointe, à la sortie du village de Claouey, est aussi la plus récente de notre sélection. Il y a tout juste un an, la chef Mélanie Serre et son époux Bertrand Guillou-Valentin, anciens du Louis Vins à Paris, ont repris cet établissement entouré par le sable et les flots de la plage de la Croix des Marins, au sud de celle de Jane de Boy.

L'ASSIETTE. Les adeptes du panachage et du grignotage apprécieront les tempura de fleurs de courgettes, la laitue braisée à la crème d'anchois, la tarte fine aux asperges vertes, la selle d'agneau farcie aux piquillos ou encore la tourte de râbles de lapin au thym à partager. En plus des poissons maturés, du gaspacho et de l'artichaut calico proposés en entrée, du risotto, du minestrone de légumes au pistou ou de la seiche grillée en plat, et des desserts classiques mais savoureux.

BRAVO. Le brie de Melun au praliné de morilles et le fromage affiné pour ceux qui préfèrent terminer leur repas sur une touche fromagère, mais aussi les vins de dessert servis au verre (10 cl). **DOMMAGE.** Le menu du marché proposé le midi en semaine uniquement.



Mayzou.



L'Hôtel de la Plage.



Le Bistrot du Bassin.

La plus iconique L'Hôtel de la Plage

CARTE : 45-110 €. 1, avenue de l'Herbe (Lège-Cap-Ferret). Tél. : 05 56 60 50 15. Tj sf lun, mar. (din.) et dim. (din.). Tj à partir du 1^{er} juillet.

LE LIEU. Après deux ans de travaux de réhabilitation, cette institution gourmande du très pittoresque village ostréicole de L'Herbe a rouvert ses portes en mai dernier. Anciens dortoirs et cantine des travailleurs de la résine de pin, l'hôtel-restaurant dont l'histoire remonte à 1860 a été exploité des années durant par les cousines Janine et Michou, avant d'être repris en 2011 par le couple fondateur de la Maison Faber Lascombes. Une adresse restée reconnaissable à son authentique façade en bois rouge et crème.

L'ASSIETTE. À l'instar des restaurants bordelais du couple Faber Lascombes, la carte fait la part belle aux meilleurs produits du Sud-Ouest (et parfois d'un peu au-delà), travaillés avec justesse et simplicité : huîtres et poissons du Bassin, veau du Périgord, poulet de la ferme landaise de Gruy à Pissos... Un bar central propose une jolie carte de cocktails et de vins, et la pâtisserie est faite sur place. Priorité aux bons moments partagés et aux grandes tablées puisque la salle peut accueillir 120 convives, et les deux terrasses, 60 couverts chacune.

BRAVO. Au restaurant, en terrasse ou à la cabane comptoir : à chaque moment de la journée son espace privilégié, toujours dans la convivialité. **DOMMAGE.** Difficile de se garer à proximité de cette adresse située dans un secteur plutôt piétonnier.

La plus décontractée Mayzou

CARTE : 20-30 €. 32, av. Nord-du-Phare (Lège-Cap-Ferret). Tél. : 06 04 47 68 62. Du jeu. au lun. soir. Tj à partir du 15 juin.

LE LIEU. Entre bassin et océan, cette jeune adresse dont le nom signifie « maison » en gascon n'est qu'à quelques coups de pédale du phare du cap Ferret, visible au bout de la rue. La façade vert amande et l'ambiance de cabane en bambou décomplexée de la terrasse donnent le ton : ici, on voit la vie en famille et en couleurs ! Cela se sent jusque dans la bonne humeur qui anime la jeune équipe de passionnés.

L'ASSIETTE. De préférence à partager et surprise puisque la carte change tous les jours au gré des arrivages et de l'inspiration de la chef nomade Juliette Lacroix-Wasover. On se régale avec les palourdes locales pêchées par Lucie, les volailles landaises des frères Poulet et le boeuf nourri à l'herbe de Maximin. Mais aussi devant l'inventivité du rouget en sashimi ou du babi gulling (spé-

cialité balnaise de cochon braisé à la broche) revisité. **BRAVO.** L'atmosphère dépaysante du lieu où règne en maître le mobilier en bois brut rehaussé de coussins douillets. **DOMMAGE.** Pas de menu enfant ni de service à midi et plus de brunch dominical.

La plus secrète Le Bistrot du Bassin

CARTE : 50-100 €. 5, rue des Pionniers (Lège-Cap-Ferret). Tél. : 05 56 03 72 46. Tis et le WE au déj. (jusqu'en juillet).

LE LIEU. Dissimulé au cœur d'un adorable écrin végétal, dans une ruelle tranquille située à deux pas du phare, l'hôtel La Maison du Bassin abrite aussi un bar feutré baptisé Le Tchanqué et un restaurant. Une parenthèse rétro authentique et romantique idéale pour les amoureux d'univers hors du temps raffinés et douillets à l'abri des regards indiscrets.

L'ASSIETTE. Saint-Jacques en saison, bar rôti, daurade, thon ou rouget : le chef Franck Le Bourlay promet une véritable croisière océane. Les spécialités gasconnes telles que le foie gras des Landes fait maison ne sont pas en reste, ni les produits du terroir comme la lamproie bordelaise ou le caviar de Gironde. Des mets savoureux mais légers qui présentent les légumes dans leur plus simple appareil... histoire de laisser plus de place à la suite ! **BRAVO.** Le buffet de desserts à volonté (18 €), rêve devenu réalité de tous les bees sucrés !

DOMMAGE. La difficulté de stationner à proximité (mais de nombreux racks à vélo pour se la jouer local !).

La plus emblématique Le Bouchon du Ferret

CARTE : 45-75 €. 2, rue des Palmiers (Lège-Cap-Ferret). Tél. : 05 56 60 67 51. Tj.

LE LIEU. Voisine du non moins emblématique ostréiculteur ferret-capien Chez Boulan, sur la plage du Mimbeau, cette ancienne poissonnerie reconverte est une étape obligatoire pour les gourmands. Derrière sa très chic façade anthracite et sa jolie terrasse fleurie, une élégante et vaste salle tout en bois clair pourvue de belles ouvertures offre une ambiance chaleureuse et une vue sur les bateaux et les pins environnants.

L'ASSIETTE. Le chef Éric Jolibois (passé par le Bristol, le Drouot ou le Taillevent à Paris) compose une carte fraîche et régulièrement renouvelée qui accorde évidemment une place de choix aux poissons, fruits de mer et crustacés locaux mais qui ne laisse jamais les amateurs de belle pièce de bœuf sur le carreau. Mention spéciale pour les desserts tout à fait décadents comme le finger de crémeux citron ou le biscuit praliné croustillant.

BRAVO. La carte des vins ravira les amateurs de rouge italien ou de grands crus saint-émilionnais aussi bien que les adeptes de champagnes, cocktails ou blancs de toutes sortes. **DOMMAGE.** La frustration de devoir faire un choix face à la quantité de plats aussi alléchants les uns que les autres !

édition du plus romantique des festivals.

veurs méditerranéennes, ou sa poule à la crème, suprême rôti, accompagnée de légumes normands, ne laissent pas indifférents. Charlotte Schwab, seconde tête du projet, avec qui il s'est associé, est une jeune sommelière dont la composition de la carte des vins, plus de 800 références, tient de la prouesse. À quand une étoile Michelin ?

■ Menu 4 services : 49 €, 6 services : 69 €, 7 services : 95 €. 7, avenue Jean-Mermoz. Tél. : 02 31 24 46 67. symbiose-cabourg.com

7. Aroma

Quelle table sympathique, dans un design élaboré, que ce restaurant proche des jardins du casino, ouvert il y a un an. Victor règne sur la cuisine et Guillaume sur la salle, dans une égale bonne humeur. Une décontraction qui fait du bien sûr la côte normande, à l'image des entrées servies sous la forme de tapas (raïta de concombre à la menthe, houmous, tapenade...) et de plats aux saveurs méditerranéennes. Dans notre assiette une dorade snackée et un thon au pesto de roquette, œufs de truite gingembre et polenta crémeuse. Les tarifs sont raisonnables, autour d'une vingtaine d'euros pour les plats. Ce genre d'adresse qu'on se refille sous le manteau !

■ Comptez autour de 40 €. 2, avenue des Frères-Hurtaud. Tél. : 02 31 86 72 24. aroma-cabourg.com

8. Le Balbec

Cette table gastronomique située au Grand Hôtel dans le prolongement du lobby, vue exceptionnelle sur la

mer, à travers d'immenses baies, est emmenée par un nouveau chef, Frédéric Lanteri, ancien du Mondrian à Bordeaux. Le trentenaire, qui n'a pas son pareil pour cuire le poulpe, est secondé par un jeune chef pâtissier normand, le très doué Julien Alaniece.

■ Entrée, plat, dessert : 75 €. Promenade Marcel-Proust. Tél. : 02 31 81 01 79.

L'EXPÉRIENCE 9. Sulky

Une des écuries des environs propose une balade en sulky de course sur la plage. On participe pleinement à la préparation des chevaux. On enfourche le sulky doté de deux sièges dont celui du coach qui tient les rênes. La balade au trot et une immersion dans les vagues restent inoubliables. Une fois l'exercice terminé, on accompagne son cheval sur la plage dont la grande joie est de se rouler dans le sable. (1h30).

■ Cabourg-Sallenelles. 149 €. Tél. : 06 51 41 46 77. sulky-passion.com

Excursion Poterie du Mesnil de Bavent

À une dizaine de kilomètres de Cabourg, enfoncée dans le pays d'Auge, cette poterie porte mal son nom, puisqu'il s'agit plutôt d'une entreprise d'accessoires de toiture et de façade, présente au même endroit depuis 1842. Sa grande spécialité reste l'épi de faïence, dont le but initial était de protéger le pignon de la toiture, par une sorte de sculpture en terre cuite émaillée. La boutique musée comporte aussi une salle consacrée aux créations plus contemporaines. Les communs ont été reconvertis en un village de l'artisanat, où l'on trouve un tapisier, plusieurs céramistes, un peintre et un antiquaire brocanteur, qui a la caractéristique d'afficher des prix plus que raisonnables. À l'entrée du village, l'ancienne villa anglo-normande est occupée par un restaurateur de jouets anciens, ce qui permet de visiter, mine de rien, le rez-de-chaussée de ce chalet du XIX^e siècle, au décor de toute beauté.

■ Ouvert tous les jours. Lleidüf Le Mesnil de Bavent, 14860 Bavent. Tél. : 02 31 84 82 41. poterie-bavent.com



Le Grand Hôtel.

FONDATION LOUIS VUITTON



MATISSE

L'ATELIER ROUGE

EXPOSITION — 4 MAI → 9 SEPTEMBRE 2024

L'exposition « Matisse, L'Atelier rouge » est issue d'une exposition conçue par le Museum of Modern Art, New York et le SMK - Statens Museum for Kunst, Copenhague (Musée national d'art du Danemark).

Réserver sur
fondationlouisvuitton.fr

#FondationLouisVuitton #Matisse

Fondation Louis Vuitton
8 avenue du Mahatma Gandhi,
Bois de Boulogne, 75116 Paris

Henri Matisse, L'Atelier rouge, Issy-les-Moulineaux, 1911 The Museum of Modern Art, New York.
Mrs. Simon Guggenheim Fund, 1949
© Succession H. Matisse © Digital image, The Museum of Modern Art, New York / Scala, Florence

Conception graphique © ABM Studio